HISTOIRE

DU PARAGUAY

SOUS LES JESUITES.

TOME III.

HISTOIRE
DU
PARAGUAY,
SOUS LES JÉSUITES,

Et de la royauté qu'ils y ont exercée pendant un ſiecle & demi;

Ouvrage qui renferme des détails très-intéreſſans, & qui peut ſervir de ſuite à l'*Hiſtoire philoſophique & politique des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.*

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM & A LEIPZIG,
Chez ARKSTÉE & MERKUS.
M. D. CCLXXX.

LE

GOUVERNEMENT DU PARAGUAY SOUS LES JÉSUITES.

TROISIEME PARTIE.

AVANTAGES considérables que l'Espagne peut tirer de la découverte de cette Royauté Jésuitique, en mettant & ce Royaume & les PP. Jésuites, ses Souverains, sur le pied où ils doivent être.

AVANT-PROPOS.

A QUOI sert à un malade qu'un habile Médecin parvienne à connoître son mal s'il n'y applique pas de remede? Mais si du venin même de la plaie, ce Médecin tire un baume salutaire qui lui procure une guérison parfaite, & le fasse jouir de la santé la plus florissante, on ne peut disconvenir que la découverte ne soit aussi avantageuse qu'agréable. Ce sera précisément l'objet de la troisieme Partie de cet Ouvrage, à l'égard du corps malade de notre Monarchie. Les deux premieres ont été employées à faire connoître la plaie interne & gangrénée du Royaume Jésuitique, maladie dont cette Région de l'Amérique a toujours été affectée, qu'elle (1) con-

(1) L'Auteur écrivoit en 1761.

ſerve encore, & qui ſubſiſtera malheureuſement juſqu'à ce que cette Royauté ſoit entierement détruite.

La diſſolution du Traité des limites a déja donné lieu à cette heureuſe découverte, & à celle de beaucoup d'autres abus enracinés, qui empêchoient ce corps malade de recouvrer la ſanté, & de procurer par cette guériſon, à l'Eſpagne, tous les avantages que je vais lui préſenter, dont il ne tient qu'à Elle de faire ſon profit, & qui la mettront en état de donner la loi à tous ſes ennemis. Il eſt conſtant que le Royaume Jéſuitique a ceſſé d'exiſter du moment où le Traité a ſervi à le faire connoître (& tels étoient, ſans doute, les deſſeins de la Providence.) Mais comme j'ai vu moi-même ce Royaume floriſſant, & qu'il réuniſſoit tous les attributs de la Souveraineté, il eſt juſte qu'on faſſe

ſes obſeques dans cette partie, & il n'y en a pas de plus convenables, que de montrer à l'Eſpagne tous les avantages qu'elle peut en retirer.

LIVRE PREMIER.

Ce qu'il faut faire pour que les Indiens & les pays au Nord du Rio de la Plata, rendent à l'Eſpagne des richeſſes immenſes, & que Dieu y ſoit ſervi plus glorieuſement.

CHAPITRE PREMIER.

Nécessité de tirer les Jéſuites du pays des Indiens Guaranis, & les avantages qui en réſulteront.

La conſéquence qu'on doit néceſſairement tirer de tout ce que j'ai démontré juſqu'ici dans cet Ouvrage, c'eſt qu'il faut que l'adminiſtration ſpirituelle & temporelle des Indiens paſſe en d'autres mains que celles des Jéſuites; puiſque tant qu'elle leur eſt confiée, ces Indiens, non-ſeulement ne ſervent point Dieu, ni le Roi auſſi

avantageusement qu'ils pourroient le servir, mais qu'au contraire, ils font autant de déshonneur que de tort à l'Etat & à la Religion.

Les Indiens ne servent point Dieu, puisque, comme le disoit plaisamment D. Joseph Andoanegui, (& en effet rien n'est plus vrai) ce ne sont aujourd'hui que des peintures ou des statues de Chrétiens, qui ne donnent aucun signe extérieur de solidité dans leur Religion; & qui n'ont d'autre régle dans toute leur conduite, que la volonté de leurs PP. Jésuites, lesquels ne songent uniquement qu'à tirer de la sueur de ces malheureux tout autant de profits temporels qu'il leur est possible.

Ils ne servent point le Roi, parceque, comme on l'a déja démontré, c'est proprement au P. Général de la Compagnie que reviennent toutes les contributions. Cependant, il est cer-

tain que cent mille ames, dont le nombre tripleroit bientôt ſous un autre Gouvernement, pourroient ſervir bien glorieuſement la Religion & l'Eſpagne.

Ils déshonorent Dieu ; car c'eſt lui faire outrage que de comparer ſon Egliſe primitive à une Nation qui ne reſpire que la débauche, le vol & le meurtre. Ils déshonorent le Roi, en s'appropriant, au milieu de ſes Etats, des Royaumes dépendans de ſa Souveraineté : ils font tort à la Religion, par le grand nombre d'ames qu'ils lui enlevent ; & à l'Etat, par les dépenſes exceſſives qu'ils lui occaſionnent, & c'eſt ce qu'on vient de voir, & ce qui ne peut manquer d'arriver, lorſqu'on commandera quelque choſe que les Peres n'approuvent point. Or, comme on ne cherchera pas toujours à complaire aux Jéſuites dans ce qu'on aura à ordonner aux Indiens, il ſub-

fiſtera dans ce pays un germe de déſobéiſſance que l'adminiſtration des Peres ne ceſſera jamais de nourrir & de fortifier.

On ſe flatteroit vainement de parvenir à améliorer l'adminiſtration de ces Indiens, ſi l'on ne ſe détermine pas à extirper totalement ce germe : ce ſeroit inutilement qu'on chercheroit à employer tout autre moyen quelconque ; & en effet, de quelques expédiens qu'on ſe ſerve, les Jéſuites les feront tous manquer, parceque ce ſont eux qui gouvernent les Indiens, & qu'eux-mêmes ne ſe laiſſent gouverner que par le Pere Général, tant pour le ſpirituel, que pour le temporel. J'en appelle à la conduite qu'ils ont tenue avec le Pape dans l'affaire de la Chine, & à la maniere dont ils viennent de ſe comporter avec Sa Majeſté Catholique, au ſujet des Peuplades de ces Indiens.

Il

Il eſt vrai que la Cour de Madrid avoit formé le projet d'arracher cette racine dangereuſe; mais malheureuſement elle chargea de cette commiſſion D. Pedro Cevallos; & celui-ci, ayant été gagné par les Jéſuites, ſe déclara ouvertement le Protecteur de la Compagnie, titre qui l'a plus enrichi, que n'auroit pû faire la Cour, en lui conférant celui de Vice-Roi. Comme il étoit à deux mille lieues de Madrid, & qu'il ne craignoit pas que ſa conduite fût éclairée, il fit, pour ainſi-dire, de cette commiſſion, une expédition militaire. Il mit tout le pays à contribution; & à force de menaces & de promeſſes, il extorqua de toutes ſortes de gens les atteſtations les plus favorables aux Jéſuites. Enfin, il a affirmé & juré, foi d'homme déſintéreſſé, ſincere, ingénu & véridique, qualités qu'il poſſéde au ſuprême degré, que les Jéſuites du

Paraguay n'avoient aucune part à la derniere révolution; qu'ils étoient abſolument néceſſaires dans les Peuplades, & qu'il n'y avoit dans ces pays aucuns Prêtres capables de les remplacer.

Si la commiſſion fût tombée entre les mains du Seigneur Amat, du Seigneur Viana, ou qu'elle eût été confiée à d'autres bons Serviteurs du Roi dans cette partie de l'Amérique, ils n'auroient pas été aſſez hardis pour porter un jugement contraire à celui de Sa Majeſté, & encore moins, pour vouloir rectifier ſes projets: ils n'auroient pas cru que les Peres fuſſent néceſſaires dans les Miſſions; & il leur eût été poſſible de trouver, pour les remplacer, trois fois autant de Prêtres éclairés & vertueux, ſoit dans le Clergé, ſoit dans les autres Ordres Religieux.

Si l'on ne s'en rapporte pas à moi,

j'en appelle ici au témoignage des Brigadiers Viana & Hylſon, du Colonel Maguna, du Lieutenant Colonel Wall, Des Capitaines Zavala & Bonneval, & de beaucoup d'autres Officiers d'un grade inférieur. Ils ſont tous ſur les lieux; je puis répondre de leur fidélité, de leur zele, de leur déſintéreſſement, & de la connoiſſance particuliere qu'ils ont de toutes ces choſes. Qu'on les interroge, & l'on verra qu'ils ne me démentiront en rien de ce que j'avance, & qu'ils dépoſeront, comme moi, que les Jéſuites ſont coupables ici des délits les plus énormes; que bien loin d'être néceſſaires dans les Miſſions, ils y ſont très nuiſibles; qu'il eſt indiſpenſable de les en expulſer; qu'il y a aſſez de Religieux & de Prêtres capables de remplir ces Cures; que ces Paſteurs ne doivent avoir d'autre ſoin que celui de ſervir Dieu & le Roi, ſans ſonger

à former des Etats indépendans, à faire un Code de Loix économiques, criminelles, politiques, & autres que nous avons vues; mais à maintenir ces Indiens ſous celles qu'ils tiennent de leur Souverain, faiſant rendre à Céſar ce qui eſt à Céſar (quand même ce Céſar ſeroit un autre Tibere) & à Dieu ce qui eſt à Dieu.

Je vais plus loin, & je veux bien accorder à D Pedro Cevallos, que toutes les preuves dont j'ai démontré l'évidence, de l'aveu même des Parties, ne ſoient plus, en vertu de toutes les allégations qu'il oppoſe, que de pures probabilités, ou de ſimples opinions Ne me reſtera-t-il pas contre Son Excellence un de ces argumens auxquels il n'y a point de replique? Avant tout, il eſt néceſſaire que l'on convienne avec moi, qu'il y a eu une guerre entre l'Eſpagne & le Portugal d'une part, & les Indiens Guaranis de

l'autre; que cette Guerre s'est faite dans ce pays, & qu'elle a duré quelques années; qu'elle a donné lieu à des rencontres, à des combats; qu'on a brûlé des Peuplades & qu'il y en a eu de prises, ou d'emportées d'assaut, toutes choses qui effectivement venoient d'arriver, lorsque Son Excellence a paru sur les lieux. Cela posé, je raisonne ainsi. Les PP Jésuites ont suscité & fomenté cette rebellion; ou, au contraire, en supposant qu'elle ait été suscitée & fomentée par les seuls Indiens, les Jésuites ont fait tout leur possible pour l'appaiser, & n'ont pu y réussir. Dans le premier cas, si cette rebellion est l'ouvrage des Jésuites, comme effectivement il n'y a pas lieu d'en douter, ils ne sont pas innocens; & bien loin d'être nécessaires dans ces Peuplades, le délit dont ils se sont rendus coupables est trop grave pour qu'on

ne leur inflige point d'autre châtiment que de les chaſſer des Miſſions. Dans le ſecond cas, ſi, comme les Peres & Cevallos le prétendent, les Indiens ſe ſont ſoulevés de leur propre mouvement, ſans que les Jéſuites aient pû les en détourner, ni les retenir, je dis encore que ces Peres doivent ſortir des Peuplades, puiſqu'ils ont ſi mal réuſſi à inſtruire & à former les Indiens. Voilà donc le fruit de cent cinquante années d'éducation que les Jéſuites ont donnée aux Guaranis, & dont les Peres ſe ſont glorifiés ſi hautement! Voilà donc ces Indiens que les Jéſuites n'ont ceſſé de nous préſenter dans leurs Relations imprimées, comme des modeles d'obéiſſance & de fidélité! Il eſt bien ſingulier que, pour la premiere fois qu'il plaît à Sa Majeſté de faire l'épreuve du zele & des travaux de la Compagnie, Elle trouve que ces Indiens

méconnoissent son autorité, se soulevent & prennent les armes contre Elle, sans que les Jésuites puissent les en empêcher.

Il est certain qu'en y envoyant des Religieux ou des Prêtres, quelque peu de crédit qu'ils acquierent sur l'esprit des Indiens, ils n'en auront pas moins que n'en avoient les Peres. Enfin, si les Jésuites sont coupables, comme tels il faut les chasser. S'ils sont innocens, ils doivent pareillement être expulsés pour la mauvaise éducation qu'ils ont donnée aux Indiens; & de quelque côté qu'on envisage les choses, il est absolument nécessaire d'extirper de ces Contrées un germe dangereux qui les empêche de fructifier au profit du Souverain.

Je ne crois pas qu'il faille recourir, pour cela, à des moyens extrêmes & violens; car les Peres, honteux d'avoir été convaincus de désobéissance

envers le Souverain, & cherchant pour le préſent à ſe laver de cette tache à quelque prix que ce ſoit, ne voudroient sûrement pas commettre une ſeconde faute encore plus grave, en refuſant formellement d'exécuter l'ordre qu'on leur donneroit de ſe retirer; & que d'ailleurs ils n'ignorent pas que le Roi régnant ſait ſe faire obéir promptement, & qu'on n'aura point pour eux tous ces ménagemens qu'il falloit employer lorſque les Peres gouvernoient les Cours des plus grands Souverains.

Ainſi, l'expédient le plus doux & le plus prudent, eſt de leur intimer un décret qui confirme tous ceux qui ont été donnés en pareil cas par les Rois précédens, & qui déclare que les Peuplades des Indiens Guaranis ceſſent dès ce moment d'être Réductions, Doctrines ou Miſſions; que ces Indiens ne ſont plus Néophytes, ou nouveaux Chrétiens, mais qu'ils ſont

anciens Chrétiens; & que ces Peuplades forment réellement de véritables Paroisses & des Cures Paroissiales; & que comme les Jésuites, par leur Institut, ne peuvent posséder ces Cures, ils aient à les abandonner & à chercher d'autres pays Infideles pour y établir d'autres Doctrines, Réductions ou Missions, parceque cela est conforme à leur vocation & à leur regle, qui ordonne qu'ils laissent ces Missions, aussi-tôt qu'elles deviennent Peuplades & Cures Paroissiales, afin que lesdits Peres puissent être remplacés par les Prêtres Séculiers.

Si ce Decret est envoyé au Pere Général, peut-être fera-t-il ce qu'il a déja fait au sujet des Decrets de Ferdinand VI, c'est-à-dire, qu'il ordonnera par des Lettres publiques, qu'on se soumette aux volontés du Roi, tandis que secretement il commandera tout le contraire. En ce cas,

il n'y a qu'à exécuter ce qu'avoit entrepris Philippe II, ſans pouvoir l'effectuer ; & ce ſeroit aſſurément la précaution la plus utile & la plus néceſſaire qu'on puiſſe prendre : je veux dire, qu'il faudroit que les Jéſuites de la Monarchie Eſpagnole, formaſſent, ainſi que les Carmes Déchauſſés, une Congrégation ſéparée, dont le Général ſeroit fixé à Madrid. Oſeroit-on alors ſe jouer de nous à Rome, comme on le fait aujourd'hui ? Enfin, qu'on les retire, qu'on les rappelle, qu'ils n'aient plus ici & ailleurs des Protecteurs auſſi puiſſans, & le Roi ne tardera pas à être obéi ou de gré ou de force.

CHAPITRE II.

COMMENT on disposera du Gouvernement spirituel & temporel de ces Peuplades pour le service de Dieu & du Roi.

AVANT que d'arracher de ce pays enchanté le germe dangereux qui l'empêche de fructifier pour le Ciel & pour l'Espagne, il faut rassembler dans la ville de Corientes, qui est la plus prochaine de ces Peuplades, tous ceux qu'on aura choisis pour les gouverner dans le spirituel & le temporel; & que le Gouverneur, conjointement avec les deux Evêques, parcourent le pays, sous le prétexte de le visiter, se faisant accompagner de deux cens Soldats, qui, comme nous l'avons vu, sont plus que suffisans pour se mettre à l'abri de tout événe-

ment ; & je puis certifier que tout se passera fort tranquillement, si les esprits ne sont pas échauffés par les Jésuites.

Pour prévenir cet inconvénient, il n'y a qu'à déclarer aux Peres que jusqu'à ce qu'ils soient partis, ils seront responsables de tous les obstacles ou contrariétés quelconques qui pourroient naître de la part des Indiens ; & que si le Roi n'est pas obéi, on n'attribuera cette désobéissance qu'aux seuls Jésuites. Moyennant cette précaution, il n'y a rien a appréhender de leur part ; car il est certain qu'ils ne sont point aimés des Indiens, & c'est ce qu'assureront tous ceux qui ont vécu parmi eux.

On fera savoir aux Indiens que le Roi ordonne qu'ils ne soient plus Néophytes, mais anciens Chrétiens ; qu'en conséquence, ils ne peuvent plus être sous la direction des Peres

Jésuites, qui, par leur Institut, ne peuvent gouverner que de nouveaux Chrétiens; que Sa Majesté veut qu'on leur distribue avec égalité tout ce qu'il y a dans les Magasins & dans les Habitations, pour que chacun d'eux vive de ce qui lui échoira & de ce qu'il gagnera; & qu'Elle défend qu'aucuns Adultes des deux Sexes soient punis du fouet. Alors, bien loin que ces Indiens se désolent ou se chagrinent du départ des Jésuites, il sera peut-être nécessaire de prendre des mesures pour les empêcher de lapider ces mêmes Peres, comme en effet ils le mériteroient bien pour s'être engraissés pendant un Siécle & demi des larmes & des sueurs de ces malheureux.

Je parle avec connoissance de cause, car en passant depuis le Mirinay jusqu'à la Conception, pays qui de deux en deux lieues, dans un espace

de plus de ſoixante & dix, eſt garni de Poſtes, de Chapelles & de Peuplades, j'avois coutume de m'arrêter; & m'entretenant de choſes & d'autres avec les Indiens & les Indiennes, je leur laiſſois entrevoir que le Roi ſe verroit dans la néceſſité de prendre tels ou tels arrangemens pour adoucir le joug que les Peres leur impoſoient. J'ai remarqué que de m'entendre ſeulement parler de la poſſibilité de la choſe, ils ſautoient de joie, & je certifie qu'il n'y a pas un ſeul Indien qui n'ait fait éclater les mêmes ſentimens, & même avec les démonſtrations les plus ſingulieres. C'eſt ce que j'ai éprouvé pareillement à l'égard des Indiens de l'autre côté, ſoit de ceux qui paſſoient à chaque inſtant à leur ancien domicile, ſoit de ceux qui ont été s'établir dans le nouveau San Miguel & le nouveau San Nicolas; & ceux-ci étoient préciſé-

ment ceux qu'on a qualifiés de Rebelles. Or donc, si la seule possibilité de l'événement, annoncée par un simple particulier, comme moi, a produit sur eux tous des sensations si vives & si uniformes, que sera-ce lorsqu'on en viendra à l'exécution, & qu'elle leur sera annoncée par le Gouverneur lui-même & par les Evêques de Buenos-Ayres & du Paraguay?

Tandis que le Curé & son Vicaire, le Corrégidor, & si on le juge à propos, son Lieutenant, visiteront chaque Peuplade, & s'y arrêteront deux ou trois jours, l'Evêque du Paraguay se tiendra pendant six semaines ou deux mois à la Candelaria, celui de Buenos-Ayres à Santo Thomé, & le Gouverneur à la Conception, jusqu'à ce que tout soit bien établi dans le gouvernement spirituel & temporel de ces Peuplades, & que ceux qui en

feront chargés aient mis en pratique tout ce qui suit.

Premierement, les Curés se garderont bien de faire des innovations trop promptes dans les usages qu'ils trouveront établis, excepté dans celui de faire venir en hiver, & avant le jour, de jeunes enfans de l'un & de l'autre sexe, pour leur faire chanter le Catéchisme aux portes de l'Eglise & des Peres, quand même on leur donneroit l'habit & le couvert; ce qu'on a eu l'inhumanité de leur refuser jusqu'à présent; & voilà pourquoi il n'est pas étonnant qu'on y voie mourir un si grand nombre d'enfans à cet âge. Au reste, si les Curés croient devoir faire quelques changemens dans le fond ou dans la forme, que ce soit avec modération, & du consentement des Supérieurs; car il conviendra qu'on agisse toujours de concert.

Secondement,

Secondement, les Curés travailleront à les instruire à fond de la Religion, en la leur expliquant avec plus de soin, que n'en apportoient les Jésuites à leur faire chanter par cœur le Catéchisme : en leur faisant connoître les choses qui sont nécessaires en elles-mêmes, & celles qui ne sont que d'un Culte extérieur : en leur apprenant que ces dernieres sont cependant respectables, parcequ'elles sortent d'une source sacrée, mais qu'ils doivent principalement donner toute leur vénération aux premieres ; que l'observation des Commandemens de Dieu & de l'Eglise est un devoir dont on ne peut se dispenser ; mais que se déchirer les épaules à coups de fouet, chanter & faire beaucoup d'autres choses peu méritoires par elles-mêmes, ne sont que des œuvres de surérogation. Ce sont toutes maximes qu'on ne sauroit trop prêcher, jusqu'à ce

que cessant d'être Chrétiens pour la forme, ils le soient bien véritablement. On doit, sur tout, leur donner la plus grande horreur pour l'homicide, la débauche & le vol, trois crimes abominables, auxquels ils sont le plus communément enclins.

Troisiemement, que les Curés, par leur conduite édifiante & leur attention à ne se point mêler des choses temporelles, prouvent qu'ils ne sont-là que pour assister les Indiens dans le spirituel, & qu'ils ne doivent s'occuper principalement que de ce soin; mais ils ne sauroient trop souvent répéter aux Indiens que ce qu'ils peuvent faire de plus agréable à Dieu, c'est de travailler, de bien cultiver leurs terres, pour procurer une aisance agréable à leurs familles respectives, pour vivre eux-mêmes honorablement & fournir au Roi & à l'Eglise ce qu'ils leur doivent comme Sujets & comme Chrétiens.

Ceux qui feront chargés du temporel feront favoir aux Indiens, que quoiqu'ils aient des Efpagnols pour Corrégidors, cela n'empêche pas qu'ils n'afpirent aux Places de Confeillers ou de Caciques, & à d'autres Emplois honorifiques civils & militaires; que ces Corrégidors ne font parmi eux que pour adminiftrer leur temporel, & avoir foin que le Peuple ne manque de rien, chacun travaillant pour fon profit particulier, afin de fe foutenir convenablement, & de pouvoir payer à Dieu & au Roi les dîmes, les prémices & les tributs.

Secondement, en attendant que la répartition des biens ait lieu, il faut avoir foin que la ration de la viande, du fel & de l'herbe foit abondante; car quoique ce foit la plus petite chofe du monde dans ce pays-là, cela contribuera beaucoup à gagner l'affection des Indiens, & à leur faire

goûter le nouveau Gouvernement. Par la même raiſon, il ſera néceſſaire d'ouvrir tous ces Magaſins qui ſont ſi abondamment fournis, de leur diſtribuer du linge, des habits, & de leur permettre d'abord, tant aux hommes qu'aux femmes, de porter une chauſſure complette de bas & de ſouliers, qui eſt ce qu'ils deſirent le plus, & ce qui ne peut manquer de leur faire ſouhaiter ardemment l'adminiſtration immédiate de leurs Corrégidors Eſpagnols.

Troiſiemement, ces Corrégidors traiteront les Indiens avec douceur & humanité, mais ſans foibleſſe, ſachant ſe faire reſpecter, & contribuant à faire reſpecter les deux Prêtres, autant que les Jéſuites l'étoient eux-mêmes auparavant.

Quatriemement, on procédera, quand il en ſera tems & de l'ordre du Gouverneur, à la répartition des

biens; c'eſt alors qu'il faudra encourager & récompenſer ceux qui ſe ſeront bien comportés, & punir les pareſſeux, non par le fouet ou la priſon, mais en défendant qu'on leur donne l'aumône, en les privant des petites diſtinctions honorifiques auxquelles ils ſont le plus attachés, en ne leur donnant qu'une ration modique, & en les condamnant à travailler pour la communauté, & cela à la vue du Peuple. A l'égard des Indiennes qui ne rempliront pas bien les devoirs de leur état, ou qui commettront quelques fautes eſſentielles, on les punira, ſoit en les renfermant dans le Cotiguazu, avec une ration modique, ſoit en les expoſant pour un peu de tems à la riſée du Public; & ſi elles récidivent, ou ſi elles commettent quelques délits plus graves, on leur coupera les cheveux, punition la

plus diffamante qu'on puiſſe leur infliger.

Cinquiemement, qu'on ne retranche rien de ce qui a rapport au Culte divin, dans l'idée que les Cérémonies Religieuſes occaſionnent des dépenſes qui appauvriſſent le temporel des Peuplades ; car les fonds fixés pour les beſoins eſſentiels de l'Egliſe, peuvent fournir à l'entretien très peu couteux des Sacriſtains & des Muſiciens, attendu que pour la plûpart ce ſont de jeunes enfants, que leurs peres, flattés de les voir ainſi employés, nourriſſent chez eux.

Sixiemement, que les Corrégidors faſſent régner la paix, l'union, la bonne foi & l'abondance. Le moyen le plus efficace pour ſe procurer cette abondance, c'eſt de choiſir une certaine portion d'excellent terrein aux environs de la Peuplade, d'obliger

tout le monde d'y aller de tems en tems travailler en corvées, & d'y cultiver des graines, des fruits & du coton, comme aussi d'établir une Vacherie dans un pâturage voisin de la Peuplade : c'est delà qu'on tirera la subsistance nécessaire à tous ceux qui sont incapables de travailler ; sur-tout qu'on ne permette à qui que ce soit de mendier, car ce n'est point une vertu ; &, au contraire, à bien examiner la chose, on trouvera que c'est le vice naturel & la passion dominante des fainéans dans les Etats mal gouvernés.

Le Gouverneur qui ne quittera point les Peuplades jusqu'à ce que tout soit mis sur un bon pied, ordonnera, au nom du Roi, par un Decret & par un Ban public, qu'à l'avenir on ne parle plus d'autre langue que l'Espagnole; que par conséquent, cette Langue soit enseignée dans les Ecoles

aux enfans des deux ſexes ; & qu'on corrige ceux qui, au bout d'un certain tems, ne l'auront pas appriſe par leur faute. Cette opération ne ſera pas longue; car, moyennant la communication qu'ont eue avec nous beaucoup de ces Indiens qui déja ſavoient notre Langue, & avec le grand déſir que les hommes & les femmes avoient de la parler, mais qui étoit reprimé par la crainte des coups de fouet, je ſuis perſuadé qu'il ne faudra pas plus d'une année pour qu'on n'y entende preſque plus parler la langue du pays.

De plus, il conviendra d'y établir le cours des eſpeces d'or & d'argent monnoyés, d'y adopter notre maniere de s'habiller, nos divertiſſemens publics, & l'uſage du pain, mais non pas celui du vin & de l'eau-de-vie. Il faudra auſſi que le Lieutenant du Gouverneur réſidant à la Candelaria,

tienne la main à l'exécution de ces Ordonnances & des autres Loix politiques & économiques. Ce ſera pareillement à lui à veiller ſur les Corrégidors eux-mêmes, ayant le pouvoir de les changer de Peuplades, s'il le juge à propos, ſans cependant avoir celui de les priver de leur Emploi, ſans un ordre exprès du Capitaine Général & Gouverneur.

Je crois qu'il eſt convenable, & même néceſſaire, d'ouvrir la communication entre ces Peuplades & les Eſpagnols; car on ne s'eſt déterminé à la fermer que ſur le rapport des Jéſuites, qui, ſans cette précaution, n'auroient pas pu continuer de tromper ces malheureux. Nous avons déja éprouvé que les Indiens en nous fréquentant, ſe dépouillent de leur ſtupidité, & acquerent des connoiſſances; & de cette maniere, ceux-ci ſerviront plus utilement Dieu & le Roi.

En effet, de quelle utilité peuvent être l'ignorance & la grossiereté, compagnes fideles des Indiens qui n'ont aucune espece de liaison ou de commerce avec nous? Il est vrai, que cette rusticité dans les Indiens étoit favorable aux projets des Jésuites, & que ceux-ci en ont tiré un parti excellent; & il faut avouer que toutes les fois qu'il est question de soutenir un de leurs établissemens, ces bons Peres possedent le talent merveilleux de donner aux absurdités les plus grossieres une couleur & un vernis de sainteté qui en imposent, & font paroître les objets tous différens de ce qu'ils sont.

J'ai été souvent à portée de voir dans ce pays, combien les Jésuites profitoient de ce que tant d'Européens y vivent si peu exemplairement; & je ne pouvois m'empêcher de rire d'entendre les Peres exagérer les péchés

que ce ſcandale entraînoit, & s'en plaindre amerement. Rien cependant n'eſt plus faux, car il n'y en auroit pas eu moins de péchés, & à peine pourroit-on qualifier de ce nom les fautes des Européens, ſi on les compare à la licence effrénée avec laquelle ces Indiens ſe livrent à la débauche & à beaucoup d'autres vices!

Ces Nations, qui juſqu'ici n'ont donné que de l'embarras & des mécontentemens à l'Eſpagne, lui deviendront, à l'avenir, extrêmement avantageuſes au moyen de leur nouvelle adminiſtration. La ſeule Capitation, à deux piaſtres par tête, les Employés, les Femmes & les Enfans exceptés, rapportera au Roi plus de cinquante mille piaſtres par an, indépendamment des profits immenſes qu'il tirera de leurs productions en cuirs, en coton, en herbe, en ſucre, en cire, en miel, en tabac, & en beau-

coup d'autres branches d'induſtrie que produit le Commerce.

L'Etat y gagnera beaucoup plus, que ne gagnoit le Pere Général de la Compagnie, parcequ'en introduiſant chez eux les modes Européennes, ce ſera y introduire en même tems un germe d'émulation & d'ambition qui ne peut produire que de bons effets; & parceque ces Indiens ſachant qu'ils travaillent pour eux-mêmes, travailleront avec plus d'activité que lorſqu'ils n'étoient point aiguillonnés par des motifs auſſi preſſants, & qu'ils ſe ſacrifioient pour les Peres qui leur refuſoient même le néceſſaire.

Dans les Bourgades des Franciſcains, contiguës à celles-ci, on a commencé à établir une Manufacture de Tabac qui ne peut ſuffire à tous ceux qui en demandent, attendu le petit nombre de bras qui y ſont em-

ployés. En introduisant cette Manufacture chez nos Indiens, le Roi ne gagnera-t-il pas beaucoup à enlever cette branche de Commerce aux Portugais qui l'ont prise à l'Espagne, & à tenir ce revenu des mains de ses propres Sujets ? Alors nous attirerons à nous tout le bénéfice de ce Commerce qui ira du Paraguay à Buenos-Ayres, & de ce Port à ceux d'Espagne. Il est vrai qu'actuellement, il est peu considérable ; mais l'expérience a démontré que cela provient du manque de Manouvriers.

Dans le cas où l'établissement de cette Manufacture auroit lieu, on la fourniroit de tous les ustensiles nécessaires, & il suffira d'y employer seulement les femmes, les jeunes garçons & les jeunes filles, qui y trouveront une occupation & un délassement utiles aux Peuplades, & encore plus avantageux à la Monar-

chie. Enfin, au moyen de la forme nouvelle de cette Administration, l'Etat sera sûr d'avoir, dans ces Indiens, des Sujets fideles; & il pourra compter sur eux à l'avenir, car j'ai suffisamment prouvé que ce n'est pas à eux qu'on doit attribuer la révolte derniere, mais à leurs Administrateurs pervers & dangereux.

CHAPITRE III.

Il faut laisser ces Peuplades dans leur ancienne situation & étendre leurs établissemens: C'est un ouvrage très facile, qui, bien loin de faire tort à l'Espagne, lui sera au contraire d'une grande utilité.

Il est certain que la position que les Jésuites avoient choisie pour l'établissement de ces Peuplades, & que les communications qu'ils avoient mé-

nagées entr'elles faisoient honneur à la politique de ces Peres, parcequ'ils vouloient qu'elles fussent éloignées de nos Villes, & entr'elles si unies, qu'elles formassent une Province facile à gouverner, & où il fût impossible de pénétrer. Il y a cent lieues de Yapeyu à San Angel, & autant de San Miguel à Nuestra Senora-de-Fe; & cependant, pour peu qu'une lettre fût pressée, ce qui se marquoit sur la suscription, il ne lui falloit que vingt-quatre heures pour lui faire traverser tout ce pays. Cette extrême diligence est l'effet de la précaution que les Jésuites ont prise de former entre les Peuplades des établissements qu'ils appellent Chapelles ou Postes où est une chambre pour les Peres. Il y a aussi des Cabanes pour une demi-douzaine de familles d'Indiens qui gardent les bestiaux, avec des chevaux & des jeunes gens prêts à servir de Chas-

quis ou de Couriers. Ces Indiens portent la Lettre de leur Poste au Poste prochain, & elle va ainsi, sans le moindre obstacle, jusqu'à la plus grande distance.

Cette union étoit très avantageuse aux Jésuites, & ils ne remplissoient pas moins leurs vues, en tenant, comme ils l'ont fait, les Peuplades à une si grande distance de nos villes; disposition qu'ils couvroient du prétexte spécieux d'éloigner les Indiens des Espagnols & de la contagion de leur exemple. Cependant ce systême leur a coûté de grands sacrifices. Il n'est point douteux que les pays que l'on trouve depuis les deux dernieres Peuplades de San Miguel & d'Yapeyu au Sud jusqu'à nos villes, ont un terrein infiniment plus gras & plus fertile que celui des Peuplades qui s'étendent du côté du Nord.

Quand on a passé par le Nord d'un

côté la Riviere Ibicuy, & de l'autre le Monte-Grande, on entre dans un nouveau monde ou dans un pays tout-à-fait différent. La terre y est rouge & presque sans aucuns sels; on y respire un air malsain; le Pays fourmille d'insectes; c'est, en un mot, l'Habitation la plus désagréable, tant pour les hommes, que pour les animaux. Plus on s'avance du côté du Bresil, plus le pays devient mauvais. Quant à celui qui est par delà l'Ibicuy & Monte-Grande c'est un terrein noir & fertile, sous un climat sain & tempéré.

Les Peres auroient bien voulu que cela fût tout différent, & même ils avoient eu soin d'établir de préférence leurs troupeaux sur le pays fertile dans ce qu'ils appellent leurs Habitations ou pâturages, & ils avoient formé les Peuplades dans un autre pays moins avantageux, pour les tenir par ce

moyen plus éloignés des Espagnols, & rendre plus difficile à ceux-ci l'accès de ce pays, dans le cas où quelque jour ils se verroient forcés de les soumettre par la force des armes. En effet, dans ces derniers tems il nous en a coûté infiniment d'argent & de peine pour être allé leur faire une visite qui nous auroit été très utile, si nous eussions voulu profiter des connoissances pratiques que nous avions tirées de notre long séjour dans ce pays, que nos pieds n'avoient jusqu'alors jamais profané.

S'il est tant de l'avantage des Peres de tenir ces Peuplades éloignées des nôtres, il est encore plus de notre intérêt de les joindre, autant qu'il sera possible, à nos établissements, & de peupler avec les Indiens qui restent, toute l'étendue de ce terrein fertile, que les Peres laissent desert & en friche, dans la seule vue de n'avoir point

de témoins de tous leurs artifices. Personne ne peut douter qu'il ne nous soit très avantageux de peupler & de cultiver toute cette étendue de pays qui est au Sud de l'Ibicuy & de Monte-Grande, & de la joindre à nos Peuplades de Montevideo, Maldonado Vivoras, Santo Domingo Soriano, & aux Habitations de ces lieux.

On croira en Espagne que la difficulté consiste dans la nécessité où l'on seroit d'étendre davantage les Peuplades Guaranis, aujourd'hui si unies & si serrées, en supprimant quelques-unes de ces Peuplades, & en leur faisant abandonner leur ancienne & mauvaise situation pour une autre meilleure. Peut-être aussi sera-t-on inquiet de savoir si, dans le cas où cela n'auroit pas lieu, il y aura assez d'Indiens pour former de nouvelles Colonies; & enfin si, en supposant que ces obstacles n'existent pas, cette opération

ſera difficile & diſpendieuſe.

Quant au premier point, je crois qu'il eſt aſſez peu intéreſſant que les Peuplades Guaranis ſoient ſi unies & ſi proches l'une de l'autre dans le pays où elles ſont établies, que les plus éloignées ne ſoient pas à plus de quatre ou cinq lieues de diſtance l'une de l'autre; & qu'il ſeroit plus utile qu'elles fuſſent ſupprimées, du moins pour la moitié. On ne feroit à cela aucune perte, puiſque ces Colonies ne valent rien; & il y auroit, au contraire, beaucoup à gagner, puiſque celles qui reſteroient ſeroient un peu plus ſoulagées, & que l'on pourroit former de meilleures Peuplades dans de meilleurs pays avec les Habitants qui ſortiroient des autres. Cependant pour ne point allarmer ſans néceſſité les eſprits des Indiens, qui, peu inſtruits de ces matieres, croiroient faire une grande perte en abandonnant ces Peuplades, je ré-

ponds que rien de cela n'aura lieu, & que toutes ces Peuplades resteront dans l'état où elles sont actuellement.

Quant au second point de la difficulté, il me semble qu'en laissant toutes ces Peuplades subsister, & en bornant le nombre de chacune d'elles à trois cens familles seulement, ainsi que l'ordonne expressément & avec beaucoup de sagesse le Saint Concile de Lima, il restera encore tant d'autres familles pour former les nouvelles Colonies, que l'on ne saura presqu'où les placer. La preuve en est évidente, puisque dans les trente deux Peuplades il y a actuellement 22650 familles; & qu'en plaçant dans chacune de ces Peuplades 300 familles, il ne faut pour les former toutes que 9600 familles, & que par conséquent il en reste encore 13650, avec lesquelles on peut établir trente six autres Colonies semblables.

Quant à la troisieme objection, avant d'y répondre, il faut savoir que l'on est en Espagne dans une igorance absolue sur tout ce qui se passe dans les Indes; & qu'en général, ceux qui ne sont jamais sortis de la peninsule, ont les idées les plus fausses de toutes les affaires de l'Amérique. Je vais en rapporter quelques exemples.

On pense en Espagne que les Loix données pour les Indes par Charles V ou Philippe II, sont toutes très convenables, & nous voyons ici que beaucoup de ces Loix n'ont plus d'objet; & que vouloir, après une révolution de deux cents ans, les faire servir à gouverner l'Amérique, c'est vouloir que l'habillement propre à la petite fille de sept ans convienne à la femme de trente.

On croit, en Espagne, que cette ville & les autres sont pleines d'Indiens, qu'à peine on y parle la Langue Espagnole, & que cette Langue

n'y eſt uſitée que parmi ceux qui arrivent d'Eſpagne ; & moi, qui ſuis ſur les lieux, je vois qu'il faudroit la Lanterne de Diogène pour appercevoir un ſeul Indien à Buenos-Ayres, Cordoue ou Santa-Fé, & que l'on y parle un Eſpagnol plus pur & plus élégant qu'à Madrid, puiſque je n'entends pas dire même aux femmes du Peuple : » *El Probe del Hoſpital tiene* » *mal de Eſtomago, ſe arrinca à las* » *Paderes de la Trenidad à la medudia, y dempues ſe va trempano en* » *ſin principiar la Limoſna* «.

Les Eſpagnols d'Europe s'imaginent encore qu'il eſt impoſſible de paſſer un hiver en campagne en couchant à l'air, & j'en ai paſſé ici deux de cette maniere. Ils regardent la formation d'une Bourgade, comme une opération très diſpendieuſe, & dans le genre de celles que les Romains ſeuls ou de puiſſans Rois au-

roient pu exécuter. Cependant les Espagnols & les Portugais ont formé ici à Santa Cathalina, une Bourgade très propre, construite en bois & en paille. Ils n'ont pas mis plus de six semaines à cet ouvrage, & il n'y ont pas dépensé une demie réale. Pour moi, lorsque j'irai à Madrid, je souhaite trouver dans mon Auberge la moitié des commodités que j'avois dans ce desert.

C'est aussi, à les entendre, la chose la plus difficile, que de faire passer les Habitants d'un pays dans un autre pour s'y établir & commencer une nouvelle Peuplade. Les Jésuites profitant de ce préjugé, ont débité que le Roi ordonnoit une chose impossible aux Indiens des sept Peuplades, en leur commandant de s'établir sur l'autre rive de l'Ibicuy. Cependant nous regardons ici cette opération comme une chose si aisée, ainsi qu'elle

l'eſt en effet, que c'eût été pour les Indiens l'affaire de ſix ſemaines ou de deux mois au plus, ſi les Peres euſſent voulu ſeulement leur en donner la permiſſion.

Mais il faut ajouter à ces autorités des faits que les Peres ne puiſſent pas déſavouer. Comment ont-ils trouvé le moyen de faire faire à ces Indiens un trajet de deux cents lieues pour ſe rendre où ils ſont aujourd'hui; trajet mille fois plus long & plus difficile, puiſqu'ils n'avoient pas tant de reſſources ni le ſecours de 28000 piaſtres que le Roi avoit données pour aider aux frais de cette opération? Les Indiens Chiquitos étoient bien établis depuis pluſieurs années, cela n'a pas empêché qu'on ne les ait fait paſſer dans un autre lieu, ſans aucun autre motif que la volonté du Pere Viſiteur, ainſi qu'on le voit dans ſon Hiſtoire, pag. 180.

» Le Pere Supérieur s'étant occu-
» pé de l'entreprise que je viens de
» rapporter, on n'avoit point mis en
» exécution l'ordre du Pere Visiteur
» Joseph Pablo Castañeda, portant
» que l'on cherchât un terrein meil-
» leur & plus sain pour former de
» nouvelles Réductions. En consé-
» quence, il se mit à cet ouvrage.
» La Réduction de San Juan Bau-
» tista fut transférée à Zapoco, celle
» de San Joseph à Santa Cruz la
» Vieja, & celle de San Francisco
» Xavier fut portée treize lieues plus
» avant au Nord. Après avoir choisi
» le lieu pour le nouvel établissement,
» le Pere Supérieur défendit que l'on
» commençât à construire avant d'a-
» voir ensemencé les terres & assuré
» la subsistance ; mais la Peuplade
» ne voulut point attendre si long-
» tems «. (On peut voir par-là com-
me les Indiens se font une affaire de

l'émigration.) » En conséquence de
» quoi, les Peres se virent obligés de
» suivre les Indiens «.

Et à la page 361. » Un assez grand
» nombre de Morotocos & de Quies
» s'étoient assemblés à San Joseph:
» comme le terrein étoit stérile, &
» que l'on avoit peu de provisions
» pour nourrir tant de monde, on
» se trouva forcé de séparer cette
» Peuplade, & de chercher un autre
» lieu pour en forme une nouvelle «.
(C'est-là le troisieme point de la difficulté, auquel je réponds par la suite du même passage.) » A treize lieues
» au levant de San Joseph, il y avoit
» une campagne appellée Naranjal
» (l'Orangerie.) Elle fut choisie d'une
» commune voix, pour le lieu de
» l'Habitation, & les Indiens s'y établirent sur-le-champ «.

On voit par-là combien il seroit facile & peu dispendieux d'établir sur

un terrein fertile une nouvelle Colonie d'Indiens, qui ſont en trop grand nombre, & peuvent à peine vivre dans le canton ſtérile qu'ils habitent.

CHAPITRE IV.

Continuation du Chapitre précédent; projet de l'exécution de l'idée propoſée.

J'AI répondu affirmativement à la troiſieme queſtion, par laquelle on demandoit ſi dans le cas où il y auroit trop d'Indiens dans les trente-deux Peuplades, ce ſeroit une opération difficile & diſpendieuſe de peupler, avec cet excédent d'Indiens, les Campagnes deſertes & fertiles qui ſont entre ces Indiens & nos établiſſemens. Je vais actuellement indiquer les moyens de remplir cet objet. De Santo

Domingo Soriano, qui eſt le dernier établiſſement Eſpagnol ſur les bords de Rio de la Plata, il y a environ deux cents lieues juſqu'à celui d'Yapeyu, qui, de ce côté là, eſt la premiere Bourgade de ces Indiens: & depuis la Peuplade Eſpagnole, dite la Route de Santa-Fé, parcequ'elle eſt devant cette ville dont elle eſt ſéparée par le Parana, il y a un peu plus de cent lieues juſqu'au même Bourg d'Yapeyu. Ce Bourg contient aujourd'hui 1669 familles: il n'y a pas long-tems qu'il y en avoit 1800; mais ce nombre a diminué par l'émigration de 131 familles qui ont été fonder le Nuevo San Joſeph ſur l'Ygarapey, ce qui eſt encore une preuve pour nous dans la circonſtance préſente, d'autant plus que, durant la Guerre, les Peres chercherent toujours à nous faire accroire qu'ils étoient aſſez diſpoſés à mener les Indiens plus au ſud.

La Bourgade de la Cruz contient 652 familles; & en unissant ce nombre à celui des familles d'Yapeyu, on trouve 2321 familles. Qu'on laisse dans chacune de ces Peuplades 300 familles, conformément à ce qui est ordonné par le saint Concile de Lima, & il restera 1721 familles pour cinq Colonies égales à leurs Métropoles, & un excédent de 221 familles pour un sixieme Bourg qui sera comme celui du Nuevo San Joseph. Cette sixieme Colonie peut se placer au passage de la Riviere Mirinay, une lieue plus au sud du Poste de San Pedro, & elle sera à 28 lieues d'Yapeyu, & à 15 du Nuevo San Joseph sur l'Ygarapey. On mettra la seconde Colonie à l'embouchure du Daymar sur la côte orientale de l'Uruguay, & elle sera à 26 lieues de San Joseph & à 3 de Salto chico (la petite Cascade.) On placera la troisieme & la quatrie-

me à des distances égales entre la seconde & Santo Domingo Soriano, avec lequel les nouvelles Bourgades seront bien unies, ainsi qu'avec Las Vivoras, Montevideo, Buenos-Ayres & Maldonado. On mettra la cinquieme & la sixieme à l'occident de l'Urugay sur la Riviere Gualeguay, & on unira pareillement, le mieux qu'il sera possible, toutes ces Peuplades avec les Bourgades Espagnoles de la Baxada de Santa-Fé, & les autres établissements de cette Contrée. Par ce moyen, l'excédent seul des Habitants d'Yapeyu & de la Cruz, nous sert à peupler un pays immense & fertile, & à l'unir au territoire Espagnol au grand avantage des deux Cours.

On peut faire la même chose de l'autre côté. Les sept Peuplades que l'on devoit remettre contiennent 57200 familles, sans y comprendre environ 700 familles que les Portugais

ont établies depuis Rio Revuelto jusqu'à Rio Pardo. En laissant pour chacune de ces Peuplades 300 familles, il en restera encore 3620, avec lesquelles on pourra former douze nouvelles Colonies, & il y aura encore un excédent de 20 familles.

Je place la premiere de ces Colonies au passage de Saint Martin, depuis Monte-Grande, jusqu'aux sources de l'Ibicuy; la seconde, au passage de l'Yacuy; la troisieme, au Fort du Rio Pardo, attendu que les Portugais doivent évacuer ce Poste, s'ils ne l'ont fait déja, parceque c'est un établissement postérieur à la dissolution du Traité. Pour leur interdire la navigation libre de la Riviere Igay, on conservera le Fort avec cinquante Soldats; sans quoi, ils enleveroient les Indiens & les Bestiaux. J'établis la quatrieme dans le Guacacay où a été si long-tems D. Edouard Wall, & que l'on

l'on appelle El Corral de Pinto; la cinquieme, dans le Batavi, Montagne voisine de l'Yaguary on Torquarembo. Il y en a encore une autre du même nom aux environs de Santa Thecla; mais je ne parle point de celle-ci qui est sablonneuse & stérile: je parle de celle qui est à deux lieues du quartier appellé El Pasa de Wall dans l'Yaguary; la sixieme, où étoit le petit Village de San Antonio El Nuevo, & auquel les Indiens mirent le feu à l'approche de l'Armée combinée; la septieme, aux sources du Piray ou Rionegro, dans le Poste de Santa Thecla.

De cette maniere, toutes ces Peuplades communiqueront avec celles du Nuevo San Nicolas sur l'Yaguary, & le Nuevo San Miguel sur l'Ibicuy Mini: elles sont placées dans un pays gras, fertile & riant, que tout le monde peut habiter; & elles sont assez

unies avec celles du vieux San Miguel, & les autres Chefs-Lieux. On pourroit peut-être trouver trop étendu l'intervalle qui reste entre la Bourgade de Monte-Grande & celle du vieux San Miguel; mais il faut considérer que c'est un pays beaucoup moins agréable, & qui ne rapportera pas tant. On placera la huitieme Colonie où est l'établissement de San Angel sur l'Ibicuy Guazu; la neuvieme, sur le Piray ou Rio Negro, à-peu-près au milieu de son cours; la dixieme, à l'endroit où il se joint à l'Hiuy; la onzieme, dans l'espace entre Santa Thecla & Maldonado; & la douzieme & derniere, au confluent de l'Hiuy & de Montevideo.

De cette maniere, on peuple tout cet important pays: on unit les Peuplades suffisamment entr'elles, & on joint aux Peuplades Espagnoles celles des Guaranis qui existoient aupara-

vant. Cependant, comme pour garantir tout ce pays des invaſions des Portugais par la Riviere Igay, j'ai dit que l'on devoit conſerver & fortifier le Fort de Rio Pardo qui leur fermera la navigation de cette Riviere, je juge qu'il ſeroit convenable d'élever à Caſtillos, ſur la Côte de la Mer, un autre petit Fort, avec cinquante hommes de garniſon, qui, par ſa communication avec celui de Maldonado, empêcheroit les Portugais de s'approcher plus près de l'embouchure de la Riviere de la Plata, & les contiendroit dans le Rio-Grande de San Pedro, puiſque notre négligence ou celle du Sieur Salcedo, pendant le tems de ſon Gouvernement, leur a permis de s'établir dans ce Poſte.

Si l'on a ſoin de ne leur point laiſſer monter la Riviere, & que le Fort de Rio Pardo leur en ferme la navigation de maniere qu'ils ne puiſſent entrer

dans l'Yacuy & le Guacacay, ne ſachant que faire dans le pays intérieur, & la barre de Rio-Grande étant ſi dangereuſe, je crois qu'on leur fera abandonner cet établiſſement comme difficile à garder & d'ailleurs inutile; ou que, s'ils le conſervent, ils n'en tireront aucun avantage, de maniere qu'ils ne pourront point être redoutables de ce côté-là.

Il nous reſte un excédent d'Indiens Guaranis ſuffiſant pour dix-huit autres Colonies, & il me ſemble qu'il ne ſeroit pas à propos de les placer plus au Nord des Peuplades de San Angel, San Xavier & Corpus, parceque le pays devient plus mauvais à meſure que l'on approche davantage des Portugais que ce voiſinage pourroit tenter de nouveau. Je peuplerai avec cet excédent le terrein vaſte & deſert du Gouvernement du Paraguay, depuis la Riviere Tobaty

Guazu, jusqu'à l'Hypane Guazu ; & tout ce qui est à la Côte occidentale du Parana, depuis sa grande Cataracte ; & de cette maniere, les bords du Jejuy, de l'Aguaray & de l'Ygatimy, & les Montagnes du Maracayu, Amambay & Cagnazu deviendroient une pépiniere d'hommes, de bestiaux & de richesses. Par ce moyen & par un autre expédient que je vais indiquer, on transformera le Paraguay, qui est actuellement un pays pauvre, en une des Provinces les mieux peuplées, les plus riches & les plus fertiles ; & toute cette magnifique étendue de pays qui est au Nord des Rivieres de la Plata, Parana & Paraguay, formera un jardin de délices, & une source intarissable d'avantages pour l'Espagne.

Tout cela est fort bien, me dira-t-on ; mais comment ces émigrations

& ces nouvelles Colonies peuvent-elles se faire avec tant de facilité, & sans qu'il en coûte de frais ou du moins à si bon marché? Nous avons déja vu que cela se fait. Reste à savoir comment, & quelle méthode on suit pour une opération qui seroit un miracle en Espagne? Un exemple me servira à résoudre cette question. Supposons que l'on veuille tirer d'Yapeyu, la nouvelle & premiere Colonie de Mirinay dont j'ai parlé; voici la maniere dont j'exécute ce projet. Je rassemble les familles qui doivent former cette Colonie, composée de gens de bonne volonté ou de ceux qui y sont destinés par la loi du sort; je leur donne des chevaux, des bœufs pour labourer, des charrettes & des ustensiles d'agriculture; j'envoie dès le premier Juin, au Mirinay, tous les hommes de la Colonie,

ne reſervant que les jeunes gens au-deſſous de 14 ans, & je fais partir avec eux un Corrégidor.

Ceux qui vont à cheval arrivent en un jour & demi ou en deux, & ils portent pour eux & pour ceux qui viennent avec les charriots & les bœufs, & qui ſont quatre jours à arriver, les petites cabanes de paille pour y paſſer la nuit, parcequ'on eſt déja dans l'hiver. Le Corrégidor diſtribue, avec équité, les terres à chaque famille, & on ſeme du bled, du maïs, du ris, des patates, & d'autres racines, graines & légumes.

Ceci eſt l'ouvrage de deux ſemaines & même de moins. Auſſi-tôt on fait la coupe du bois & de la paille pour les maiſons & les baſſes-cours; & on conduit le tout à l'emplacement où le Corrégidor a déja marqué & deſſiné la Bourgade, ſon Egli-

ſe, ſa Place, ſes Rues, & tout le reſte. Les travaux commencent par la conſtruction de l'Egliſe. Ce batiment n'étant deſtiné que pour contenir trois cents familles, il ſuffira qu'il ſoit fait en paille. Ce ſera parconſéquent l'ouvrage de deux jours pour ces Indiens qui s'aident les uns les autres; & il ne faudra que cinq ou ſix jours pour élever toutes les autres maiſons, comme celles des Curés, des Corrégidors, du Conſeil & du Cotiguazu, avec les Magaſins du Public. On emploiera auſſi ce tems à la diſtribution des terres, à les nettoyer & à les enſemencer. Au ſurplus, toutes les cabanes ſeront faites proviſoirement, c'eſt-à-dire, en bois brut & en paille, ainſi que ſont conſtruits les Poſtes & Chapelles. Je veux que cette opération prenne le mois de Juillet tout entier, & que l'on paſſe celui d'Août

à tranſporter les troupeaux de bêtes à cornes, de brebis, de chevaux & de cochons, & à les parquer.

Il ne reſte plus qu'à tranſporter les femmes & les enfans, avec les uſtenſiles de ménage; & comme tous les enfans des deux ſexes ſavent monter à cheval dès l'âge de huit ans, on n'a beſoin de charrettes que pour ceux d'un âge au-deſſous & pour le bagage. En une ſemaine, on tranſporte tout l'attirail d'Yapeyu à la nouvelle Peuplade du Mirinay; & vers le milieu de Septembre, tems auquel on entre dans la ſaiſon du printems, on commence à jouir de ce fertile & agréable pays, & de la nouvelle Colonie qui s'embellit avec le tems par la conſtruction de différens édifices, tant pour le Public, que pour les Particuliers.

Où eſt donc la difficulté de cette entrepriſe, & comment peut-elle oc-

caſionner la dépenſe même d'un Maravedi ? Les Indiens n'ont-ils pas à Yapeyu aſſez d'outils pour travailler? Ne leur donne-t-on pas de la viande, du ſel & de l'herbe pour ſe nourrir ? Ce qu'ils font à Yapeyu, ils le feront pendant leur route, & dans la nouvelle Colonie. Le terrein y étant beaucoup plus fertile, les productions de la terre & les vivres en général y ſeront en plus grande abondance. L'émulation & l'envie d'égaler la Métropole, donnera encore plus de vivacité aux travaux, & dans peu de tems les Habitants d'Yapeyu regarderont ceux de Mirinay, comme plus fortunés qu'eux, parcequ'il régnera dans cette nouvelle Colonie une abondance qui ne peut pas ſe trouver dans l'autre. En effet, nous voyons que, même à terrein égal, il y a des Colonies qui deviennent plus conſidérables que leurs Métropoles,

comme, par exemple, San Angel, qui a 1161 familles, quoiqu'il ne soit qu'une Colonie de la Conception qui n'en a pas la moitié, c'est-à-dire, cinq cents quatre-vingt-neuf.

CHAPITRE V.

Avantage & utilité que l'Espagne retireroit d'une disposition si aisée & si peu dispendieuse.

Il est certain que le pays ne rendoit rien au Roi, ou du moins que peu de chose; cependant je ne doute pas que par le plan simple & aisé que je viens d'indiquer, il ne rapporte à Sa Majesté encore plus que l'Espagne, non pas tant par les tributs que par les productions propres au commerce. Au moyen du nouveau systême de Gouvernement qu'on établiroit dans ces pays, les productions doubleroient & tri-

pleroient en très peu d'années, le nombre des Habitants pouvant augmenter en même tems du double & du triple. Cet objet eſt très important, parceque l'acquiſition d'un Sujet ſeroit encore plus utile au Roi dans ces pays que celle de ſix lieues de terrein inculte.

Il eſt étonnant que dans un pays où le célibat n'étoit point connu, puiſque tout le monde s'y marioit de bonne heure, il n'y ait jamais eù plus de cent mille ames, nombre auquel les Jéſuites ſemblent avoir fixé les Habitans. S'il eſt arrivé quelque-fois que leur nombre ſe ſoit accrû conſidérablement, on l'a vu bientôt retomber à cent mille.

Les regiſtres des Habitans depuis 1660 juſqu'à 1760, font voir conſtamment cent mille ames, excepté dans l'année 1717. L'Hiſtoire de Chiquitos, pag. 2, s'énonce ainſi : *En* 1717 *on comptoit* 121168 *ames dans les Ré-*

ductions Guaranis. Comment eſt-il poſſible que ce nombre, au lieu d'augmenter prodigieuſement dans un pays où tout le monde ſe marie, où toutes les femmes ſont fécondes, où perſonne ne s'expatrie, où il n'y a ni Guerres inteſtines, ni navigation, ni aucune autre cauſe de dépopulation, comment, dis-je, eſt-il poſſible que ce nombre ſe trouve actuellement, & depuis pluſieurs années, réduit à cent mille, & qu'il ne l'excéde jamais?

On ne ſauroit préſenter aux Politiques & aux Calculateurs un objet d'une nature plus ſinguliere; & quelques maladies ou mortalités que les Jéſuites puiſſent alléguer, il paroîtra toujours très ſurprenant que ces Peuples aient été fixés, avant & après l'année 1717 au nombre certain & invariable de cent mille. Moi même, étant dans le pays, j'en fus tellement étonné, que je crus que les Peres nous

trompoient sur ce point, ainsi qu'ils l'ont fait sur tant d'autres; & que le nombre des Habitans étant infiniment plus grand, ils nous le cachoient par un motif d'intérêt, afin de diminuer par-là les piastres de la Capitation. Mais je me suis détrompé en lisant les listes affichées aux portes des Eglises & dans les Sacristies, où j'ai vû les noms & surnoms des Habitans des deux sexes de chaque Bourgade; & en les comptant, j'ai trouvé que leur nombre se rapportoit entierement à celui des regîstres publics.

Ne pouvant point trouver par ces états l'explication d'un cas aussi singulier & sans exemple, j'ai voulu en rechercher la cause; mais je n'en ai pu trouver d'autre, si ce n'est que les Peres ne vouloient point que les Bourgades des Guaranis excédassent le nombre de trente, parceque si l'on en établissoit davantage, elles s'approcheroient

trop de celles des Espagnols, & que le terrein serré où ces Peres les tenoient ne pouvoit contenir que cent mille ames.

On me demandera quel moyen ils avoient pour empêcher que ce nombre ne s'accrût, sans qu'ils fussent obligés de les faire sortir. Le voici. C'étoit *en envoyant des Anges au Ciel;* car c'est ainsi qu'ils savent soustraire les enfans aux miseres de ce monde, leur assurer une félicité éternelle dans l'autre, & délivrer aussi de cette maniere les Indiens des peines & des embarras que causent les enfans.

On me demandera comment cela pouvoit s'effectuer ? Il ne falloit que représenter aux Indiens & aux Indiennes tout ce que les enfans gagnoient à mourir dans un âge tendre avant qu'ils connussent le mal, pour leur faire croire qu'ils faisoient une chose agréable à Dieu, soit en les laissant

périr dans la petite vérole ou dans la rougeole, ſans leur prêter aucun ſecours, ſoit en les envoyant en hiver, de très grand matin, chanter devant la porte du Curé, ſans autre vêtement que celui qu'il falloit pour couvrir leur nudité. C'eſt un fait conſtant, qu'il n'y a point de Jéſuite dans ces Miſſions qui ne ſe félicite, comme d'un grand bonheur, quand le Ciel a enlevé pendant l'année dans ſa Bourgade, quatre cents ou ſix cents enfans : ils diſent que ces innocens prient Dieu pour le bonheur de la Société & de leurs parens qui ſont encore environnés des miſeres humaines & du danger de perdre le ſalut éternel, tandis que leurs enfans en ſont aſſurés pour toujours.

Nous allons voir la preuve de ce que j'avance dans le paſſage ſuivant d'une Lettre de D. Joſeph Joaquin de Viana, Gouverneur de Montevideo, écrite

écrite à D. Joseph Andoanegui, Gouverneur de Buenos-Ayres, à la Bourgade de Saint Jean, en date de la Bourgade de San Lorenzo, le 20 Août 1756. On ne pourra plus douter que les persuasions des Peres n'aient pû produire cet effet sur les Indiens.
» Indépendamment de ce que je viens
» de dire, le Lieutenant Jean Cara-
» cara, Thadeo Chacobé & le Caci-
» que Agapito, m'ont répété plusieurs
» fois qu'ils craignoient de se rendre
» dans leur Bourgade, parcequ'ils
» croyoient fermement que les autres
» Indiens les assassineroient, à cause
» de leur fidélité au Roi & aux Espa-
» gnols. En effet, ils ont massacré
» inhumainement Ignace le Pratique
» & les Couriers de S. Louis, qui ont
» porté à Votre Excellence, près de
» Monte-Grande, les premieres Let-
» tres d'obédience, sans qu'ils eussent
» commis aucune espece de crime,

» si ce n'est que le premier nous avoit
» servi de guide, & que les autres
» avoient porté les Lettres dont je
» viens de parler. Je voudrois savoir
» à présent comment ils traiteront
» ceux qui m'ont découvert les trou-
» peaux, & d'autres choses contre les
» ordres des Jésuites? Je vois claire-
» ment qu'en allant de l'autre côté,
» ils vont, comme ils le disent, à la
» boucherie ; & ce qui me le fait
» croire, c'est que ces bons Peres ne
» font pas grande façon pour lâcher
» un ordre d'ôter la vie.

» C'est ce que je suis en état de prou-
» ver à Votre Excellence. Le Lieute-
» nant D. Pedro Nieto, dans une
» conversation qu'il eut avec le Pere
» Joseph Unger, exposa à ce Pere la
» fidélité avec laquelle l'Indien Igna-
» cio nous avoit servis dans nos mar-
» ches, & la mort cruelle que les In-
» diens lui avoient fait souffrir pour

» cela. Le Pere répondit à cet Officier: *Dieu vous recompense pour* » *cette nouvelle*. Que peut penser Votre Excellence d'un Prêtre qui se » réjouit de la mort d'un malheureux! » Un moment après, comme ce Pere » vit venir l'Indien Miguel Tari, qui » est le premier pratique que nous » arrêtâmes près de San Thecla, il » dit au même Officier: *Ce coquin* » *mérite la mort, parcequ'il a trahi* » *ses Freres*. Que peut-on inférer de » ces paroles & de plusieurs autres » que je passe sous silence, sinon, » que les Indiens Sauvages & Barba» res qui les entendent massacreront » sans crainte & sans scrupule tous » ceux qui nous ont servis «? Voilà ce que dit le Sieur Viana; & moi j'ajouterai que les Indiens Sauvages & Barbares, entendant par la bouche de leurs Jésuites les autres propos que j'ai rapportés ci-dessus, il est très croya-

ble qu'ils laiſſent périr ſans aucun remords un nombre infini d'enfans.

Si l'on a ſoin d'écarter de l'idée de ces Indiens un uſage auſſi barbare, ſi l'on diſpoſe l'adminiſtration, le nombre & la ſituation des Bourgades de la maniere que j'ai indiquée ci-deſſus, les Indiens n'adopteront-ils point des uſages plus ſalutaires, en renonçant à ceux qui leur ont été inſinués par les Jéſuites ? Leur pays étant une pépiniere d'hommes, ne ſera-t-il pas en même tems une ſource de richeſſes ? En excitant dans leurs ames une louable ambition, & en leur inſpirant le deſir d'augmenter leurs biens dans la vue de leur intérêt propre, le pays ſitué au Nord de la Riviere de Plata ne pourra-t-il pas produire annuellement un million de peaux de Taureaux ? Ces peaux rendues à Buenos-Ayres vaudroient trois millions de piaſtres & ſix millions à Cadix, indépendam-

ment des droits conſidérables qui en reviendroient au Roi. Enfin, le bois du Breſil, le coton, la laine fine, le ſucre, & les autres articles de Commerce, tant de ce pays, que d'Eſpagne, pourroient former une double ou une triple branche de Commerce.

Je dois ajoûter ici une obſervation très importante concernant la laine. Je crois que la culture des prairies en Eſpagne, attendu la grande quantité des troupeaux, eſt plus nuiſible qu'avantageuſe, parcequ'on y manque de terrein, & parcequ'on ſacrifie pour cet objet pluſieurs terres labourables, & qu'il en coûte beaucoup pour faire garder les troupeaux. Au contraire, la laine du Paraguay étant auſſi fine que celle d'Eſpagne, & n'y ayant aucune dépenſe à faire pour garder les troupeaux, puiſqu'ils vont ſeuls aux pâturages, & qu'ils en reviennent de même pour ſe repoſer, ſans qu'ils en-

trent dans les Villages, & ſans qu'ils aient quelqu'un pour les conduire, on peut y cultiver mille fois plus de moutons qu'en Eſpagne; & ils n'y feroient aucun tort, parcequ'il y auroit pour les autres cultures un terrein immenſe & très fertile.

Si l'on vouloit, il ſeroit poſſible d'exporter, tous les ans, pour l'Eſpagne, des millions d'arobes de laine fine qui rapporteroient un bénéfice très conſidérable aux Habitans du Paraguay & à ceux d'Eſpagne. D. Ramon de Palacios vient de m'aſſurer qu'il en a fait l'épreuve ſur une petite quantité, & qu'il en a retiré quarante pour cent de bénéfice.

On pourra auſſi tirer alors un très grand profit du ſel du Paraguay, puiſqu'il y auroit du monde pour le rafiner, & le conduire par la Riviere aux Portugais qui vont au mines de Cuyaba & de Matogroſſo, & qui en

reviennent. Je vais éclaircir ce point important avec toute la netteté possible, & je desirerois qu'on lui donnât toute l'attention que notre intérêt exige; car pour peu que cet article prospere, & que le Gouvernement l'encourage, la pauvre & malheureuse Province du Paraguay deviendra riche & heureuse.

Le terrein du Paraguay ne renferme ni or ni diamants, comme celui de Cuyaba & de Matogrosso; mais il y a du sel en abondance, au lieu qu'il n'y en a pas un grain à Cuyaba & dans tout le Bresil, que ce qu'on y en porte de Lisbonne. Les ruisseaux & les rivieres du Paraguay n'ont besoin que d'hommes; car il y a dans cette Province une quantité immense de bois pour tirer partie du sel, & il est si aisé, & si peu dispendieux de le porter par cette Riviere profonde & tranquille aux Portugais dans de gros

bateaux couverts, que l'on y trouveroit encore son compte en le vendant à trois pour cent de bénéfice à l'embouchure de la riviere Taguari par où les Portugais doivent passer nécessairement. Voyons maintenant ce que l'on pourroit gagner dans les Colonies Portugaises, à cause de la cherté excessive de cet article.

On embarque à Lisbonne le sel pour Janeyro, & on le transporte de ce Port à celui de Santos, qui est un peu plus au Sud sur la même côte du Bresil, ce qui fait augmenter de vingt-cinq pour cent le prix, auquel il revenoit au Roi dans Janeyro. Ceci n'est rien en comparaison de ce que je vais dire. Du Port de Santos, d'où le transport est très dispendieux, parcequ'on y manque de mulets & de chevaux, on est obligé de porter le sel à la ville de San Pablos à travers des Montagnes, des rochers &

des précipices, en y employant près d'une semaine & demie, sans que le chemin devienne meilleur jusqu'à l'embarcadere de la riviere d'Anembi.

A ce parage on charge le sel, les autres marchandises & les vivres dans des canots de troncs d'arbres creusés. Cette Riviere est très étroite, peu profonde, très rapide, & remplie d'écueils & de récifs, de maniere que dans les tems où l'on y trouve le plus d'eau, on est obligé de décharger les canots trois ou quatre fois, de les traîner à force de bras par un pays très rude, & de transporter ensuite sur les épaules tout ce qu'ils contenoient. Il y a peu de voyages où quelque canot n'échoue, en perdant le sel sans ressource, & il s'en perd une grande quantité par l'eau de la riviere qui entre dans les canots & par les pluies fréquentes.

Cette mauvaise navigation de l'Anembi dure au moins trois semaines.

A l'embouchure de l'Anembi, on entre dans le Parana, en remontant jusqu'à la Riviere Pardo, qui est dans la partie occidentale, & dont la navigation est deux fois plus difficile & plus périlleuse que celle de l'Anembi. On ne surmonte ces difficultés qu'après des pertes & des fatigues sans fin, & sept semaines de voyage. Ces difficultés continuent jusqu'à Campuau qui est un petit Hameau, & le seul Marché que l'on rencontre dans ce long & pénible voyage. Les canots s'y pourvoient de vivres qui sont excessivement chers, & on y prend des bœufs pour traîner les canots & leurs cargaisons par terre, jusqu'à l'embarcadere de la riviere Taquari, à la distance de deux lieues par un pays très rude. Dans cette Riviere, on rencontre les mêmes difficultés, les mêmes travaux & les mêmes pertes que dans l'Anembi & dans la

riviere Pardo, quoique le voyage ne ſoit que de dix ou douze jours juſqu'à ce que l'on tombe dans la riviere du Paraguay.

En remontant cette Riviere avec une navigation plus douce, on embouque la riviere de Chané, qui eſt dans la partie orientale du Paraguay. De cette Riviere, on tombe dans celle de Los Perrudos, & enſuite dans celle du Cuyaba, qu'on remonte juſqu'à la Bourgade ou au Village qui porte ce nom, & où ſont les Mines. On ſe rend à Matogroſſo par la rive occidentale de la riviere du Paraguay, en remontant le Xara; enfin, de quelque maniere qu'on s'y prenne, on eſt obligé d'employer près de cinq mois pour ſe rendre du Port de Santos à l'un & à l'autre de ces endroits, voyage auſſi périlleux que pénible.

Je demande donc à combien pour cent ſe ſeront montées ces marchan-

difes rendues aux Mines, & tranfportées de cette maniere depuis la côte du Bresil, & fur-tout contre quelle monnoie on pourra y échanger le fel qui eft fi lourd, & fi aifé à fe perdre, fi ce n'eft au poids des diamants & de l'or, que les Mineurs eftiment moins que le fel dont les hommes ont tant de peine à fe paffer ? Le Miniftere Portugais le fait bien, & il fait auffi, au moyen du fel, s'approprier prefque tout ce que produifent ces mines qui font fi riches. Si ce font des Particuliers qui font ce commerce, le Miniftere leur enleve à leur retour une grande partie de leur or & de leurs diamants par les droits de paffage, & par les impôts du Campuau, d'Anembi, de Trété, de San Pablos & de Santos, après avoir tiré d'eux des droits confidérables aux mines mêmes. Nous autres Efpagnols nous ne favions rien de tout cela, parceque ceux

du Paraguay, contents de porter à Buenos-Ayres leur herbe & leur tabac, regardoient avec effroi la navigation de la riviere en la remontant, soit qu'ils ignorassent le motif pour lequel il falloit la remonter, soit qu'ils eussent à combattre sans aucune utilité les Sauvages des deux rives.

Cet objet ignoré & intéressant a été découvert à l'occasion de la ligne de division qui a obligé les Espagnols & les Portugais de remonter la Riviere, & de porter dans leurs batimens les Espagnols du Paraguay. On a remonté la Riviere bien au-delà du parage où les Jésuites plaçoient le lac énorme des Xarayes, qu'ils disoient être une mer d'eau douce très profonde, au milieu de laquelle il y avoit une grande Isle étendue, habitée par une Nation réelle, appellée Indiens Oresones, en assurant que non-seulement la riviere du Paraguay, mais

auſſi le grand fleuve de Maranon, prenoient leur ſource à cette mer.

On a trouvé que tous ces détails n'étoient qu'un fatras de menſonges que les Jéſuites ont imaginés dans leurs chambres, d'où ils font de longs voyages au moyen de la plume, & d'où ils voient des choſes qui n'ont pas été écrites, & qui n'ont jamais exiſté; & cela, afin que le monde les regarde comme des Apôtres qui n'épargnent aucune peine pour le ſalut des ames. Dans le parage indiqué, il n'y a ni mer d'eau douce, ni lac de Xarayes, ni Nation d'Oreſones habitante une Isle. Le fleuve du Paraguay roule dans ſon lit, excepté dans les tems des groſſes pluies. Il ſe peut qu'il en ſorte alors, & qu'il inonde quelques plaines, comme cela arrive à toutes les rivieres & à tous les fleuves du monde; & en ce cas il n'y a ni Xarayes ni Oreſones qui puiſſent reſ-

ter enfermés dans une Isle : il n'y a même aucune apparence qu'il y en ait jamais eu. Le Paraguay commence à plusieurs lieues au-dessus de ce parage; & quoiqu'on n'ait pas été jusqu'à sa source, il est impossible que ce soit celle du Maragnon, ni d'aucune autre riviere qui s'y jette, parceque les montagnes énormes par où les Portugais se rendent par terre de Cuyaba à Matogrosso, séparent toutes ces rivieres, & empêchent absolument qu'elles ne se réunissent.

La communication que nous avons eue non-seulement avec les Portuguis qui nous accompagnoient, mais encore avec ceux qui descendoient des mines pour nous porter des vivres dont nous manquions déja, a fait connoître la grande porte qui s'ouvroit aux uns & aux autres pour le commerce important du sel, & nous en avons appris par cette voie, toutes

les circonſtances. Ce commerce intéreſſe également tout le monde, tant les Habitants du Paraguay, qui porteroient ce ſel juſqu'à l'embouchure du Taquari, par où les Portugais paſſeroient néceſſairement pour ſe rendre à Cuyaba & à Matogroſſo, que les Portugais établis dans ces deux endroits qui viendroient le chercher & l'échanger à cette embouchure ; de ſorte qu'il n'y a que le Roi de Portugal ſeul à qui cette branche de Commerce pût apporter du préjudice, tandis que les Habitans des mines & ceux du Paraguay en retireroient le plus grand avantage.

Il ſeroit très eſſentiel pour les Habitans des mines de recevoir le ſel, quand ce ne ſeroit qu'à vingt-cinq pour cent meilleur marché que les Portugais le leur vendent, & il eſt encore plus important pour les Habitans du Paraguay de le vendre cin-

quante

quante pour cent plus cher qu'il ne coûte dans leur pays. Ceux des mines ſont intéreſſés à ne donner d'autre monnoie en échange pour le ſel que de l'or & des diamants; d'autant plus qu'ils ſe diſpenſent, par ce moyen, de payer les droits & les impôts énormes que le Roi perçoit ſur ces matieres aux mines, & le long de la route juſqu'à Santos, & de faire les frais d'un voyage auſſi long & auſſi pénible; ceux du Paraguay trouveront encore mieux leur compte à recevoir ces effets précieux qui étoient inconnus auparavant dans leur pauvre pays, & cela pour du ſel qu'ils ont en abondance. Les Habitans ne trouvent aucun bénéfice à donner des marchandiſes pour le ſel, parcequ'elles y valent un prix exorbitant; & il ne convient pas aux Habitants du Paraguay de les recevoir à ce prix, parcequ'ils les tirent de Buenos-Ayres au moins

à vingt pour cent meilleur marché.

Que le Roi Très Fidele emploie donc toutes ses forces pour arrêter ce Commerce: ce seroit vouloir enclorre un pays de plusieurs centaines de lieues d'étendue; d'ailleurs, ceux qu'il chargeroit de le garder favoriseroient d'autant plus ce Commerce, qu'ils en retireroient plus de bénéfice que le Roi ne peut leur en donner pour veiller à ce qu'il ne se fasse point. S'il oblige les Habitans des mines à prendre son sel, il ne faut qu'un acte semblable de violence dans un pays aussi libre que l'Amérique, pour faire soulever tout le monde. S'il cesse d'envoyer du sel, à cause des frais énormes & du peu de profit, alors l'Espagne en retirera tout le bénéfice. Que fera donc le Roi de Portugal? Ce qu'a fait D. Joseph Custodio de Saa y-Faria, son Commissaire, lorsqu'il considéra tout ce que je viens d'exposer:

il ne put que gémir sur les maux dont il voyoit la Couronne menacée par la découverte de ce chemin ouvert à la contrebande & au commerce du sel entre les Habitants des Mines & ceux du Paraguay.

Au contraire, le Roi d'Espagne peut, avec une extrême facilité, défendre l'entrée & la sortie du Paraguay par terre, parceque le Coaguazu & le Maracayu n'ont qu'une entrée très étroite, par où doivent passer nécessairement les Portugais qui veulent aller dans le Paraguay, ainsi que les Habitans qui en veulent sortir. Mais pourquoi empêcheroit-on ce passage? Le Paraguay n'a rien à tirer des Portugais, & il n'a rien à leur porter; & les Portugais ne peuvent importer dans le Paraguay aucunes marchandises sans se ruiner, parcequ'il leur est impossible de les donner au même prix qu'elles valent

dans le pays. D'ailleurs, ils ne peuvent importer d'autre marchandise qui leur soit avantageuse, que de l'or & des diamans, ou bien leur propre personne, lorsque dégoûtés d'un pays aussi stérile & aussi chaud que celui des mines, ils voudront s'établir dans le nôtre qui est fertile & tempéré.

Que tous les Portugais qui le voudront viennent de cette maniere, nous ne rejetterons ni leur or ni leurs diamans, & nous mépriserons encore bien moins leurs personnes, leurs enfans étant déja devenus Espagnols. Ils augmenteront la population & la richesse du Paraguay, parceque ce pays étant peuplé, & ayant d'ailleurs du bois en abondance, on trouvera du sel par tout, non-seulement sur les deux bords du Tibiquari, mais encore dans toutes les rivieres & dans tous les ruisseaux, & principalement dans le parage appellé Lambaré. Comme les salines de

cet endroit sont les plus abondantes, & qu'elles sont à peu de distance de la ville & à portée de l'embarcadere, elles rendront aussi un plus grand bénéfice. Il faut donc recommander au Gouverneur du Paraguay d'y veiller, & d'empêcher seulement que les Portugais de l'Assomption ne viennent eux-mêmes faire ce Commerce, attendu que les Habitans donneroient leur sel à trop bon compte, par le desir qu'ils auroient de le vendre sur les salines mêmes; & il vaut mieux que les Espagnols, en portant leur sel au Taquari, retirent tout le bénéfice que pourroient y faire les Portugais s'ils venoient eux-mêmes le chercher.

CHAPITRE VI.

AUTRES connoiſſances utiles ſur ce pays, deſquelles l'Eſpagne pourra tirer parti.

EN voulant chercher les ſources de l'Ygatina & de l'Ypané Guazu, pour y établir les limites de Démarcation, on a découvert la Nation ſinguliere & inconnue des Canguas Montaneſes de la Montagne de l'Amambay, qui fait partie de celle du Maracayu. Cette Nation habite ſous le tropique du Capricorne, par les vingt-trois degrés & demi de latitude méridionale.

La Langue de ces Peuples eſt l'Idiome Guaranis le plus pur. Ils ſont doux, affables, dociles, d'une grande bonté & droiture.

Leur Religion, ſi l'on en excepte l'article du Baptême & la Polygamie,

dont quelques-uns font uſage, quoiqu'ils n'aient jamais plus de trois femmes, eſt preſque la nôtre. Ils croient fermement en un ſeul Dieu Tout-Puiſſant, qui récompenſe les bons dans une autre vie éternelle, & qui punit ſans fin les méchans. Ils adorent la Sainte Croix : elle eſt le ſignal de leurs entrepriſes, & la marque diſtinctive de leurs Caciques. Leur profeſſion eſt de ne faire du mal à perſonne, de ne point ſe quereller entr'eux, de ſe défendre contre leurs ennemis, ſans être jamais les agreſſeurs; de ſorte qu'ils jouiſſent d'une paix profonde, car ils s'arrangent toujours dans les petits différends qui naiſſent entr'eux. J'ignore le nombre de ces Indiens, parceque tous ceux que nous avons fréquentés, ainſi que tous les autres, ne ſavent compter que juſqu'à quatre, & ils diſent *beaucoup* pour tout ce qui paſſe ce nombre.

Ils sont divisés en quatre Nations ou grandes Tribus ou Parentés, appellées Ygytyrapi, Ybitipané, Caguazu & Curupayty. Chaque Nation a un seul Cacique qui la commande, & qui est obéi ponctuellement. Il veille à ce qu'ils travaillent tous pour eux-mêmes, & en commun pour ceux qui sont hors d'état de travailler. Il autorise & confirme tout ce qu'ils transigent entr'eux & spécialement les Mariages, qui, sans cette formalité, sont nuls : il peut réprimander, mais point punir. D'ailleurs, la réprimande du Cacique tient lieu chez eux de punition; ce qui est la meilleur preuve de la bonté de leur naturel & de leur droiture.

Une Nation, comme celle-là, peut-être facilement amenée à la Foi, & à l'obéissance du Roi : il seroit aussi très avantageux à Sa Majesté d'en former quatre Peuplades, qui, dans

le parage où elles font, pourroient fervir au Commerce du Paraguay dont je viens de parler, d'autant plus que tous ces Indiens connoiffent l'agriculture & l'art de tiffer. Enfin, ils pourroient, de toute façon, être utiles à fa Couronne; mais il eft fur-tout douloureux qu'on ne faffe point ce qui eft néceffaire pour réunir un Peuple auffi bon & auffi docile au fein de Notre Mere la Sainte Eglife.

Pour revenir au Gouvernement du Paraguay, il eft néceffaire de faire remarquer diverfes chofes qu'on ignore en Efpagne ou fur lefquelles on fe trompe. La premiere, c'eft qu'on y eft perfuadé que le Paraguay eft une Province qui doit être traitée avec grande circonfpection, & qu'elle eft très difpofée & très prompte à fecouer le joug du Souverain. Ce font les Jéfuites qui lui ont rendu ce fervice; car dans le fait, elle eft très fidele &

très zélée pour le ſervice du Roi. Le joug qu'elle a tâché de ſecouer n'eſt point celui du Roi, c'eſt celui des Jéſuites qui ont voulu l'opprimer par toutes ſortes de moyens. Qu'on examine de nouveau & à fond la cauſe pour laquelle M. d'Antequerra a été conduit au ſupplice, & on verra que ce que j'avance eſt vrai à la Lettre.

La fidélité de la Province du Paraguay ne doit point être ſuſpecte ; c'eſt au contraire, la Société des Jéſuites qui ſemble n'être venue dans ce nouveau monde que pour le ſubjuguer, & pour perdre tous ceux qui ne vouloient point plier ſous leur joug & ſouffrir en ſilence leur deſpotiſme.

On a encore très grand tort, en Eſpagne, de croire tout ce que les Jéſuites racontent de leurs Indiens Guaranis ; ſavoir, que ces Peuplades ſont très floriſſantes ; qu'il n'y a perſonne, comme ceux de leur Société,

pour gouverner les Indiens; que tout ce que les Jésuites publient à ce sujet dans leurs livres, est très vrai, & que la preuve en saute aux yeux, en comparant leurs Indiens avec les autres Indiens Guaranis, dirigés par des Prêtres séculiers ou par des Moines d'autres Ordres. Tout cela n'est qu'un tissu de mensonges & de méchancetés. Pour débrouiller ces impostures, il n'y a qu'à se rappeller qu'il y a au Paraguay sept Peuplades d'Indiens Guaranis, sous la direction spirituelle des Prêtres séculiers; savoir, la Peuplade de Guarumbaré, celle d'Ypané, celle d'Altos, celle d'Atira, celle d'Emboscada, celle de Tobati & celle de Pirigebuy; & quatre sous la direction spirituelle des Religieux de S. François; savoir, les Peuplades d'Yta, de Yuty, d'Ytapé & de Casapa; chacune de ces Peuplades a un Administrateur

temporel ſous les ordres du Gouverneur de la Province.

Mais ces onze Peuplades n'oſeroient remuer ſans la permiſſion des Jéſuites, leurs voiſins, qui ont employé toutes ſortes de moyens pour les exciter à ſe ſoulever, afin de faire accroire qu'ils ſont les ſeuls capables de conduire les Indiens : c'eſt de cette ſource & de celle de l'envie qui ne permet pas aux Peres d'imaginer que les autres puiſſent faire quelque choſe de bien, que ſont provenues toutes les révolutions du Paraguay ; & ces révolutions, excitées par les Jéſuites eux-mêmes, ont toujours tenu dans l'abaiſſement les onze Peuplades qui ſont dirigées par les Prêtres & par les Moines ; de ſorte qu'il eſt ici public & notoire que ces onze Peuplades n'ont commencé à exiſter que depuis quelques années, c'eſt-à-dire, depuis que Don Raphaël de la

Moneda a été fait Gouverneur du Paraguay après la derniere révolution, & il eſt conſtant que ces Peuplades lui doivent toute leur exiſtence. Ce Seigneur eſt vivant, & il eſt très digne de foi : qu'on lui demande ſi ce que je dis eſt vrai.

Indépendamment de ce que je viens de dire, pluſieurs autres motifs concourent à ce que les onze Peuplades, gouvernées par des Prêtres & des Moines, ne ſoient pas auſſi floriſſantes que celles des Jéſuites. Les premierês contribuent deux piaſtres par tête, & il n'y a perſonne d'excepté; celles des Jéſuites n'en paient qu'une, & ils en exemptent preſque tous les Indiens par leurs artifices. Les Indiens gouvernés par les Prêtres & les Moines ſont en commende, & ils font les corvées, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont ſujets à des redevances perſonnelles dans tous les ouvrages publics, & qu'ils doivent

payer, par an, à leurs Commendataires, une certaine quantité de piastres en argent ou en journées. Ceux des Jésuites sont exempts de cette terrible servitude, en vertu du Privilége du Roi; enfin, les onze Peuplades des Prêtres & des Moines possédent ensemble moins de terres que celle d'Yapeyu ou celle de S. Michel qui appartiennent aux Jésuites. Avec ces différences prodigieuses, comment pourroit-on comparer les uns avec les autres?

Malgré ces différences, la Peuplaplade d'Altos, qui appartient à des Prêtres, peut se mettre en parallele avec la meilleure des Peuplades Jésuitiques; & celle d'Yuti, qui appartient aux Franciscains, ne doit point craindre d'entrer en comparaison avec toute Peuplade moyenne quelconque des Jésuites, c'est-à-dire, pour ce qui regarde la qualité des

Peuplades, des Eglises, & la quantité des Habitans.

Quant à l'aisance des Peuples, qu'on jette un coup d'œil sur la misere & la nudité des Habitans des Peuplades Jésuitiques: ils sont toujours affamés, ils ne goûtent jamais du pain, que lorsqu'ils ont déja reçu l'Extrême-Onction: ils ne sont jamais usage de sel, que dans le Baptême & les grandes Fêtes, ni de l'herbe qu'une fois par semaine, n'ayant dans leurs cabanes affreuses & obscures d'autres meubles, qu'un pot de terre, une cruche, ou une citrouille pour contenir de l'eau, & un filet ou hamac pour s'asseoir & dormir. Pour tout habillement, ils ont une grande culotte & une camisole de grosse toile de coton qui ne valent pas une demie piastre, & les femmes un typoi qui vaut aussi une demie piastre; & enfin, ils vont tous pieds nuds, même les Corrégidors & les

Caciques, ſans qu'ils puiſſent dire que la moindre choſe leur appartient.

Dans les Peuplades des Prêtres & des Moines, tous les Indiens mangent en abondánce de la viande, du pain & des légumes: ils ont bonne proviſion d'herbe & de tabac, bonne batterie de cuiſine, de bonnes maiſons, des baſſes cours garnies de volaille, des chevaux, des vaches, des bœufs, des mulets qui leur appartiennent en propriété: ils ont des chemiſes, des camiſoles, des veſtes, des culottes, des bas & des ſouliers, de bons équipages pour monter à cheval avec des garnitures de cuivre ou d'argent. Les femmes ont des jupons de velours, bordés de galons d'or, pour les jours de Fêtes: elles ne manquent pas non plus de chemiſes ni de petits jupons de toile de Bretagne, de bas de ſoie & de ſouliers à la mode. Enfin, ces Indiens ne ſont ni ſi ſtupides ni ſi groſ-

ſiers

ſiers que ceux des Jéſuites: ils ſavent parfaitement notre Sainte Religion, & ils l'obſervent; & on n'entend point dire d'eux les méchancetés que commettent ceux qui ſont gouvernés par les Jéſuites. Ils ſont induſtrieux & adroits, & ils envoient à Buenos-Ayres & à Santa-Fé leurs Manufactures d'excellente ſculpture; & les Indiennes celles de bracelets. Ils ſavent qu'il y a un Roi, & ils lui obéiſſent de tout leur cœur comme ſes meilleurs Sujets. Tout ceci ne prouve-t-il pas ſuffiſamment ce que j'ai rapporté dans ce premier Livre?

LIVRE II.

DES arrangemens qu'il convient de prendre à l'égard des Peres, des Colleges & des Pays au Sud de la Riviere de la Plata pour le bien du service de la Monarchie & de la Religion, & pour le plus grand bonheur de l'Espagne.

CHAPITRE PREMIER.

Il faut enlever aux Jésuites les deux moyens qui les empêchent de se comporter comme ils le doivent, & qui privent ce pays du bonheur dont il pourroit jouir.

LA Compagnie des Jésuites est semblable à une vieille tige de lierre qui s'est étendue dans toute notre Monarchie, & particulierement dans cette partie de l'Amérique. Ce lierre

a pénétré dans toutes les crevasses de nos murailles, peu-à-peu il a rongé le ciment qui les assemble & les affermit ; & il les a rendues si foibles, qu'elles menacent de s'écrouler. Si, pour prévenir cette chûte, on met le feu au lierre, il est à craindre que ce feu, au lieu de ne consumer précisément que ses branches destructives n'endommage en même tems le corps de l'édifice, comme cela est arrivé aux Portugais, nos voisins ; & alors le remede sera pire que le mal. Que faut-il donc faire, si l'on est bien persuadé que ce lierre est le seul principe de cette destruction ? Il faut chercher les principales racines qui engendrent & nourrissent tous les rameaux, & les couper de façon qu'elles ne renaissent plus, & que les parties restantes se desséchant, elles ne puissent, à l'avenir, porter aucun préjudice à la masse de l'édifice.

Deux exemples vont rendre la chose plus sensible. Le College de Buenos-Ayres est le lierre qui enleve en argent, aux Habitans de ce pays, plus de douze mille piastres fortes par chaque année ; savoir, six mille en maisons & six mille en magasins ; & comme si cela ne suffisoit pas pour faire vivre trente individus, dont l'entretien de chacun en particulier ne peut jamais monter à cent cinquante piastres, ce même College possede, dans le canton de la Magdalena, dans les Quilmes, à Buenos-Ayres, dans les Conchas, dans la Vallée de la Cruz & dans l'Areco, plus de terrein que n'en comprennent tous les Etats du Roi de Sardaigne ; & tandis que ce College, avec six cents Esclaves, ne peut parvenir à cultiver la meilleure partie de ces terres que les Gouverneurs lui ont données successivement, on refuse aux pauvres

Espagnols cent cinquante varres de terre quarrées pour bâtir & se mettre à l'aise.

Le College de Cordova est l'autre pied de lierre qui ronge bien davantage le public en maisons & en magasins ; & qui d'ailleurs, dans les Habitations de Jesus Maria, de Santa Cathalina, d'Alta Gracia, de Calamuchita & de Caroya, jouit d'un pays bien plus étendu & bien plus fertile, que n'en possede le Roi de Portugal dans notre péninsule. Tandis qu'il ne peut être mis en valeur par mille Esclaves que ce College a sous ses ordres, les malheureux Espagnols n'obtiennent pas même la permission d'en tirer l'usufruit en le cultivant pour leur compte ; de sorte que les Peres sont comme le Chien du Jardinier, à qui il est défendu de manger les choux, & qui ne les laisse manger à personne.

Que faire donc de ce lierre rongeur, qui désole la plus grande partie des Espagnols de l'Amérique ? Il faut déterrer ses principales racines & les couper, pour qu'il se desséche un peu, & qu'il ne soit plus si nuisible. Mais quelles sont ses racines ? Ce sont les richesses & le crédit, par le moyen desquels la Société, dans tous les lieux du monde, & plus encore dans cette partie de l'Amérique, subjugue & maîtrise ceux mêmes qui ont le pouvoir en main, & tyrannise par conséquent tout le reste des Citoyens des autres classes.

Delà vient que si les Jésuites demandent une grace, il faut la leur accorder ; s'ils ont un procès, il faut qu'ils le gagnent ; s'ils veulent acheter, il faut qu'on leur vende, sous peine de perdre le double ; s'ils ont dessein de se venger, ils trouvent sous la main les instrumens nécessaires à leurs vengeances.

Delà vient encore que si quelqu'un desire d'être Evêque, Proviseur, Curé ou Chanoine, il ne peut espérer d'obtenir ces places que par la protection des Peres, & qu'il en est de même pour les charges civiles, politiques & militaires. Leur crédit soutenu de leurs richesses immenses, envahit tout; & comme ce crédit peut lui seul ouvrir & fermer la porte des grandeurs & de la fortune, il n'est personne qui ne fléchisse le genou devant des hommes si puissants; & c'est ainsi qu'ils sont parvenus à jouir de cet *Empire universel*, auquel ils ont aspiré dès leur origine.

Il est certain qu'une pareille conduite est intolérable dans des Religieux qui, extérieurement, professent la pauvreté, l'humilité & le mépris de toutes les vanités du monde; & que d'ailleurs, il est à craindre que ceux qui vivent hors de l'Eglise Ca-

tholique, ne se moquent de nous lorsqu'ils voient qu'on souffre dans son sein une absurdité, une contradiction, une inconséquence aussi énorme. Il faut donc absolument contraindre les Jésuites à être ce qu'ils professent, c'est-à-dire, pauvres & humbles.

Pour être pauvres, il ne suffit pas qu'extérieurement ils fassent vœu de pauvreté, il est indispensablement nécessaire qu'ils l'accomplissent, & que, comme dit leur Instituteur, *ils éprouvent les effets de la sainte pauvreté:* ainsi, pour être en regle à l'égard de ces deux préceptes, il faut que, non-seulement les Individus de cette Compagnie ne soient point riches, & qu'ils ne possedent pas en propriété comme les PP. Simon Baylina, Alonso Fernandez, & d'autres Peres du Paraguay, des cent mille piastres, mais même que la Communau-

té ne jouiſſe que de ce qui lui eſt uniquement néceſſaire *pour vivre au jour le jour;* car le moindre ſuperflu les empêchera d'être réellement auſſi pauvres qu'ils doivent l'être, puiſque les Jéſuites font vœu de pauvreté, & que les Profès ajoutent à ce vœu celui de *ſuivre encore plus ſtrictement la pauvreté religieuſe. De reſtringendâ magis paupertate religiosâ.*

Par conſéquent, le ſuperflu immenſe qu'ils ont, par comparaiſon avec ce *ſimple néceſſaire*, a été une eſpece de larcin, auſſi injuſte que défendu. Ce ſuperflu doit en conſcience être reſtitué aux Propriétaires qui ont donné leurs biens à ces Peres, dans la fauſſe ſuppoſition qu'ils manquoient de tout, & mouroient de faim en travaillant au ſalut des ames, & pour leur faciliter les moyens de pourſuivre une œuvre auſſi ſainte, & les débarraſſer du ſoin de chercher leur ſub-

ſiſtance. Comme ceux qui ont reçu ces biens ont profité frauduleuſement de l'erreur de ceux qui les ont donnés, il eſt juſte qu'ils les reſtituent. Mais il y a eu tant de dupes & de fripons, ils ſont d'ailleurs répartis en tant d'endroits différens, comment pourra-t-on aiſément retrouver ceux à qui ce ſuperflu doit revenir ?

Dans la Province dont je parle, le Propriétaire eſt très facile à découvrir, & je vais le prouver par un exemple. Le College de Buenos-Ayres n'a pas proprement de Fondateur. Les Peres ont obtenu des Gouverneurs tout autant de terres qu'ils en ont voulu pour des Habitations ; de ces terres, ils ont tiré des revenus immenſes, qui leur ont ſervi à faire bâtir des maiſons dans l'enceinte de la Ville & au-dehors, à monter leur célébre magaſin, & à acheter des Eſclaves. Ainſi, le ſuperflu de ce Col-

lege appartient au Roi qui doit également devenir possesseur du superflu de tous les autres Colleges de ces Peres, qui n'ont d'autre droit de propriété, que celui de leur supercherie. Que le Roi leur ôte donc ces Habitations immenses, & les répartisse entre les pauvres Espagnols qui *n'ont point fait vœu de pauvreté*, & qui travailleront pour l'Etat en travaillant pour eux-mêmes. Que Sa Majesté leur ordonne de fermer ces magasins scandaleux, car le Roi est le protecteur & le défenseur de l'observation des sacrés Canons, qui sont joués & moqués par un commerce aussi manifeste que celui qui se fait dans ces magasins, & qui est défendu expressément à tout Religieux par les Canons. Que le Roi réduise les Jésuites à vivre des revenus de leurs maisons ou de leurs rentes, afin que si ces revenus sont suffisans pour vivre au jour le jour, il

la racine des richesses, il faudra encore couper celle du crédit, parcequ'autrement ces pauvres-là seroient des pauvres trop orgueilleux, qui, avec le tems, deviendroient plus riches qu'auparavant, & qu'en leur laissant le pouvoir dont ils jouissent, on laisseroit subsister les inconvéniens dont on a parlé. Comment donc arracher cette racine principale, & qui même engendre l'autre? Rien assurément de si facile, car cela dépend uniquement de la volonté du Roi.

Que Sa Majesté établisse dans cette partie de l'Amérique des Gouverneurs qui connoissent parfaitement & ce que sont les Jésuites & ce qu'ils doivent être. Qu'elle y envoie des Evêques qui se conduisent d'après les mêmes connoissances; que les Sujets du Roi apprennent que les emplois ne se donneront plus par le crédit des Jésuites; que ce crédit est abso-

lument anéanti, & qu'ils en auront, à l'avenir, encore moins que les Mostenses. On ne hait point ceux-ci, au lieu que les Jésuites sont abhorrés intérieûrement de tous ceux qui les connoissent. Quoiqu'ils aient fait profession de n'être qu'une pauvre & humble Société, composée seulement de soixante & douze hommes, nombre auquel elle fut fixée lors de son établissement, ils ont trouvé le moyen & le secret de s'aggrandir au point de former, je ne dis pas une Compagnie ou un Régiment, mais une Armée de vingt-quatre mille hommes, qui, après avoir subjugué toutes les Villes & toutes les Provinces des Etats Catholiques, ont pénétré jusques dans les Palais & les Cabinets des Rois dont ils se sont rendus maîtres, & ont acquis insensiblement un crédit qui a fait trembler plus d'une fois les Souverains les plus redoutables.

Réduisez donc les Jésuites, si ce n'est à leur nombre primitif, du moins à leur premier état, & alors leurs instructions seront efficaces, leurs conseils salutaires, leurs missions apostoliques, leurs travaux estimables, leur conduite & leurs exemples vraiment édifiants.

Mais si dès l'origine même de cette Compagnie, elle a paru ne s'occuper que du soin d'amasser des richesses, & d'acquérir un crédit sans bornes, peut-on se flatter qu'en laissant subsister la même cause, on ne verra pas bientôt renaître ces deux racines, d'autant plus nuisibles, qu'on cherche actuellement à les extirper. Le Laboureur qui a arraché de mauvaises herbes de son champ, & qui ensuite les a fait servir d'engrais, sait bien qu'il en repoussera quelques-unes; mais il sait aussi qu'il les arrachera de nouveau lorsqu'elles paroîtront.

Le Roi n'a donc qu'à ſuivre l'exemple du Laboureur, & c'eſt ce que Sa Majeſté pourroit faire de plus convenable dans le cas où elle s'appercevroit que la richeſſe & le crédit recommenceroient à germer dans le Corps de la Société, & que les Jéſuites regagneroient leur ancienne conſidération ; mais très certainement cela n'arrivera pas ſi on les réduit à la portion congrue, ſi l'on défend toute eſpece de legs ou de donations en leur faveur, ſi le public eſt parfaitement convaincu qu'ils ne peuvent rien dans les affaires temporelles ; car jamais l'eſtime qu'on leur portera, comme à un Corps de Saints Religieux, ne les fera remonter à ce haut degré d'importance où nous les voyons actuellement. Ne conſidere-t-on pas beaucoup les Religieux de Saint François, à cauſe de leur ſainteté ? Cependant la conſidération qu'on a pour eux a-t-elle produit

duit ou peut-elle produire des effets auſſi inquiétans? Non, aſſurément; & c'eſt parceque vivant d'aumônes, ils ſont réduits au ſimple néceſſaire. Qu'il en ſoit de même des Jéſuites, & ils ne ſeront pas plus à craindre que les Capucins.

CHAPITRE II.

DIVERS avantages qui réſulteroient pour l'Eſpagne de cette diſpoſition & d'autres ſemblables.

LES Jéſuites mis une fois ſur un pied auſſi convenable, la Couronne ſera ſon profit, non-ſeulement des richeſſes immenſes que ces Peres faiſoient paſſer à leur Général, mais encore des effets & des fonds d'où ils les tiroient, leſquels mis entre les mains actives de quantité de pauvres Eſpagnols, qui, faute de ces fonds, reſtent

oisifs & deviennent inutiles à eux-mêmes & au public, procureroient aux uns & aux autres des sommes considérables. Le seul agrément du Roi pour les concessions de ces terres, rapporteroit à Sa Majesté des sommes prodigieuses d'argent comptant. Par exemple, que ne donneroit-on pas à Buenos-Ayres pour l'Habitation d'Areco? A Cordova, pour celle de Sainte Cathaline ou de Alta Gracia? Enfin pour toutes les Habitations de la Province Jésuitique?

En employant ce produit uniquement au profit de cet immense pays, tout changeroit bientôt de face. Il seroit plus que suffisant pour exécuter, avec la plus grande promptitude, tout ce que j'ai avancé; enfin, il ne resteroit pas un arpent de terre depuis Buenos-Ayres jusqu'au détroit, & depuis Santa-Fé, jusqu'à Santa Cruz de la Sierra, dont les Habitans, qui

ſont en grand nombre, ne fuſſent Sujets du Roi ou Chrétiens : on ſe procureroit par-là, non-ſeulement une entrée facile au Chili par l'endroit où la Cordeliere s'abaiſſe juſqu'à Valdivia, mais ce qui eſt beaucoup plus important encore, on ouvriroit, par le moyen des Rivieres de Chacola, une libre navigation, depuis la Riviere de la Plata, juſqu'au centre du Pérou; c'étoit le projet des premiers Eſpagnols qui découvrirent ces immences Contrées.

Plût au Ciel que ce plan ſi ſage & ſi utile eût été executé par leurs Succeſſeurs ! l'Amérique ne ſeroit pas auſſi dépeuplée qu'elle l'eſt aujourdhui. A peine pourroit-elle contenir les Eſpagnols qui y ſeroient paſſés, & nous fournirions au Roi des richeſſes immenſes, qui le rendroient aſſez puiſſant pour ne point laiſſer démembrer la plus petite partie de ces découvertes.

Je vais expliquer ce point important, ne fût-ce que pour empêcher les progrès d'un égarement qui nous a causé tant de maux.

Le climat de Buenos-Ayres est non-seulement semblable à celui d'Espagne, mais encore incomparablement plus salubre; le pays est plus peuplé: on y trouve une grande quantité d'animaux, & la vie y est plus agréable & plus commode. Outre que cela est reconnu pour une vérité constante de tous ceux qui viennent ici, j'ai fait, à ce sujet, beaucoup d'observations qui le prouvent clairement. Je vais en détailler quelques-unes.

J'ai remarqué que dans tel College que se soit en Espagne, ayant trente Jésuites, on donnoit le Viatique & l'Extrême-Onction au moins quatre fois par an, & qu'il se faisoit dans chacun de ces Colleges deux enterremens. Je n'ai pas vu donner à Buenos-

Ayres une fois, en deux ans, l'Extrême-Onction, & il ne s'est point fait d'enterrement dans le College; cependant le nombre, tant de ceux qui y demeurent, que des passagers, étoit de trente & plus.

Sur cent femmes mariées en Espagne, il y en a plus de quinze sans enfants & sans espérance d'en avoir. Sur mille femmes mariées à Buenos-Ayres, on ne m'en montrera pas cinq qui ne soient chargées d'une nombreuse famille.

Les brebis, en Espagne, ne mettent bas qu'une fois par an, & ne donnent qu'un petit: à Buenos-Ayres, elles mettent bas trois ou quatre fois par an, & il n'est pas rare qu'elles apportent mâle & femelle en même tems.

Les vieillards sont très foibles en Espagne, lorsqu'ils parviennent à l'âge de quatre vingts ans: à Buenos-Ayres,

on voit des vieillards de quatre-vingt-dix ans très frais & très robuſtes, témoins le P. Diego Garcia & le Sieur Barua, qui étoit du même âge, & le ſurpaſſoit en force. Il y en a de cet âge un grand nombre, & ſur-tout dans les Habitaions & dans les Campagnes. Toute la nature animale & végétale ſe développe dans ce pays avec beaucoup plus de vigueur, & même elle annonce plus de durée. Une fraiſe y eſt groſſe comme une pêche en Eſpagne; les bœufs y ſont d'un tiers plus gros, & on y mange pour deſſert, après ſouper, une douzaine de pêches, par-deſſus leſquelles on boit un pot d'eau ſans ſe faire aucun mal. Il n'en faudroit pas davantage en Eſpagne pour avoir une maladie dangereuſe.

Il réſulte de tout ce que je viens de dire, que de cent jeunes gens qui viennent ici d'Eſpagne pour faire for-

tune, non-seulement ils réussissent tous, mais encore qu'acquérant plus de forces par l'abondance de toutes sortes de denrées & par la température de l'air, ils servent infiniment pour la population & les richesses territoriales.

Depuis que l'Escadre de Pizarro entra dans la Mer du Sud, & qu'elle relâcha ici pendant la Guerre de 1740, le nombre des Vaisseaux qui y sont venus s'étant augmenté à l'occasion du Traité des limites, on ne concevroit pas le changement qui s'est fait dans les Peuplades & dans le Pays. La partie qui est de l'autre côté ne présentoit que quelques chaumieres. Aujourd'hui l'établissement de Santo Domingo Soriano forme une Peuplade moyenne, & Montevideo est une Ville grande & riche. On y a établi les Vivoras-&-Maldonado, & on y voit quantité d'habitations, de caba-

nes & de maisons de campagne jusqu'à quarante lieues dans l'intérieur. Les troupeaux de toute espece ne peuvent s'y compter; les récoltes de bled, les fruits & la pêche y sont dans une abondance inexprimable.

Buenos-Ayres étoit un hameau fort étendu, pas plus peuplé que Illescas; les maisons n'étoient point convertes de tuiles, & n'avoient qu'un étage; les Eglises étoient comme des Granges; l'Evêque & les Chanoines étoient, pour ainsi-dire, entretenus par la Tréforerie Royale: il y avoit pour Gouverneur un Colonel; la Campagne étoit deserte, & on ne voyoit personne dans les rues. Aujourd'hui on trouve par-tout une quantité prodigieuse d'Artisans de toute profession, & un nombre infini de Commerçans très riches: il y a des Marchands de Bestiaux par centaines, & des Propriétaires d'Habitations par

milliers. C'eſt un Lieutenant-Général qui occupe la place de Gouverneur ; un Colonel, celle de Lieutenant de Roi ; & un Lieutenant-Colonel, celle d'aide - Major. L'Evêque a [illegible]0000 piaſtres de revenu ; & chaque Chanoine environ 4000 piaſtres. Les Egliſes ſont plus belles qu'à Madrid. Les maiſons ſont conſtruites en chaux & en briques : elles ont deux étages ; les chambres ſont plafonnées & très bien ornées, les rues bien alignées & bordées de maiſons ; & toute la Ville, depuis le Retiro, juſqu'au magaſin à poudre, ce qui forme ſa longueur ſur la riviere de la Plata, eſt remplie de maiſons bien peuplées ; enfin, elle a autant d'étendue que Madrid, depuis Santa Barbara, juſqu'à la porte de Tolede, quoique ſa largeur ne réponde pas à celle de Madrid, depuis le Retiro juſqu'à la porte de la Vega. Mais

elle surpasse Madrid, en ce que hors des murs de Buenos-Ayres, à plus de deux lieues dans les environs, la campagne est ornée de quantité de belles maisons de plaisance.

Sur le bord de la Riviere, à douze lieues dans l'intérieur des terres, il y a beaucoup de chaumieres, de vacheries & de jardins qui s'étendent à plus de soixante lieues de chemin de Santa-Fé, & qui semblent ne former qu'une belle allée; l'on trouve dans l'intervalle les Peuplades de Las Conchas, de S. Isidore, de Lujan, d'Arreco & d'Arrecifé. Il n'existoit, pour ainsi-dire, rien de tout cela il y a vingt-cinq ans, & on ne connoissoit point les carrosses; aujourd'hui on en compte plus de cent dans cette Ville; on ne savoit point non plus ce que c'étoit que bals & festins; & à présent, il s'en donne plus à Buenos-Ayres que dans toutes les autres villes d'Espagne, ex-

cepté Madrid; c'eſt au point qu'il faut y mettre la réforme.

Tout ce luxe a pour origine l'abondance qu'a fait naître la grande population de Lima & de Buenos-Ayres; car Lima eſt, pour ainſi dire, auſſi peuplé aujourd'hui que Buenos-Ayres; & ce grand concours de monde provient de ce que depuis quelques années il eſt venu beaucoup de Vaiſſeaux d'Eſpagne chargés de gens ſans aveu, qui ſe ſont établis & qui ont multiplié, ſans qu'il en ſoit péri un ſeul, à cauſe de la ſalubrité de l'air & de la fécondité du ſol. Si on eut pris ce parti depuis la découverte de l'Amérique, elle régorgeroit aujourd'hui d'Eſpagnols Américains, & l'Eſpagne ne ſeroit point reſtée inculte pour avoir été privée de ſes Habitans, que l'on a fait paſſer ſans fruit en Amérique.

On a fait aſſurément une grande

faute en voulant peupler cette partie du monde par le Golfe du Mexique; c'est-à-dire, par la Havanne, Cartagêne, Porto-Bello & la Vera-Cruz. Je ne prétends point par-là donner une mauvaise idée de ces pays; mais il est certain que ce Golfe & toutes les autres Villes auroient été peuplées plus promptement & plus efficacement, & que les Etrangers ne nous auroient rien pris de l'Amérique.

De cent jeunes gens qui passent d'Espagne dans le Mexique, il y en arrive à peine un tiers; les autres sont emportés par le changement subit de climat, par les vomissemens & mille autres maladies inévitables pour ceux qui passent tout-à-coup d'un climat aussi doux que celui d'Espagne, à un autre aussi brûlant & aussi pestiféré que celui de la Vera-Cruz & de Cartagêne. Quoiqu'il se soit rendu dans les ports de ces deux Villes deux cents

fois plus de Vaiſſeaux qu'à Buenos-Ayres, elles ne ſe ſont cependant pas auſſi peuplées en deux cents ans que Buenos-Ayres en vingt ans par les ſeuls Vaiſſeaux que Pizarro y conduiſit, & qui y ont été à l'occaſion du Traité. Suppoſons donc que dès le commencement on ſe fût adonné à paſſer par ici pour aller au Pérou & & au Chili avec quelques demi-gallions, il eſt certain que les Emigrans Eſpagnols s'encourageant les uns les autres, & avançant inſenſiblement de pays en pays, ſans changer tout à-coup de climat, non-ſeulement cette partie de l'Amérique Méridionale ſeroit cent fois plus peuplée qu'elle ne l'eſt, mais que l'autre le deviendroit pareillement par ceux qui s'y établiroient & qui pourroient le faire ſans danger, parceque la ſanté ne court point de riſques lorſqu'on ne paſſe pas ſubitement d'un extrême à un autre. Une

personne accoutumée à la température de l'air de Cadix, qui est à trente-six degrés, ne se trouvera point incommodée de celle de Teneriffe, qui est à vingt-huit; mais si je m'avise, moi qui suis né à Victoria, qui est à quarante-trois degrés, de passer tout de suite aux Canaries, il est certain que je m'y trouverai fort mal. Ainsi en passant du district de Buenos Ayres à Tucuman, on ne court point de risques, de Tucuman au Chili & au Pérou pas plus, mais le danger est très grand de Cadix à la Vera-Cruz.

Si on eut pris ces sages précautions dès le commencement, le Roi auroit aujourd'hui, dans l'une & l'autre Amérique, plus de cinquante millions de Sujets Espagnols; au lieu que je ne crois pas qu'il s'y en trouve actuellement trois. Quel remede y a-t-il? Je n'en connois point pour le passé; mais on peut en apporter pour l'avenir. Je

ne ferai pas une bévue aussi grande que celle de dire qu'il ne faut pas envoyer des flottes & des gallions au Golfe du Mexique; mais je soutiens que l'Espagne & l'Amérique ne pourroient que gagner beaucoup, si on envoyoit à Buenos-Ayres quelques demi-gallions qui approvisionnassent de nos marchandises toutes les provinces de la Vice-Royauté du Pérou & du Chili, parcequ'il n'y auroit point de Vaisseau qui s'y rendît qui n'y laissât quelqu'un, soit vagabond, soldat, matelot ou passager; & c'est ce qu'il faut pour procurer les avantages dont je parle.

On me dira d'abord que, tandis qu'il viendroit de ces marchandises sur des demi-gallions à Buenos-Ayres, la Colonie Portugaise y en feroit aussi passer de grandes quantités. Je réponds à cela que pour peu que l'on encourage ce transport, Buenos-Ayres suffira seul au Roi pour arrêter cette ma-

nœuvre des Portugais, qui certainement feroit beaucoup de tort au commerce du Pérou, & il n'y a pas d'encouragement semblable à celui des demi-gallions. De plus, en nommant Gouverneur de Buenos-Ayres celui de Montevideo, il sera impossible que les Portugais fassent entrer par la Colonie d'en haut un seul article de contrebande; mais si l'abus est public & journalier, s'il ne se passe pas une nuit qu'il n'entre de la contrebande, & que cette manœuvre soit tolérée par ceux qui devroient l'empêcher, quel parti faudra-t-il prendre?

On m'objectera que les demi-gallions ne trouveront point de chargement pour retourner en Espagne. Comment s'en est-il trouvé pour tant de Vaisseaux de registre & d'avis qui sont retournés prodigieusement chargés, & cela dans le tems où l'introduction de ces marchandises étoit défendue

en

en Espagne? Or, je demande s'il n'y aura pas de marchandises pour les demi-gallions quand l'introduction sera permise ?

Outre les productions de ce pays, ne viendroit-il pas une infinité de choses du Chili & du Pérou, & croit-on que ces Royaumes ne produisent que de l'or & de l'argent? Mais je trouve en cela un motif réciproque : il ne va point, dit-on, de gallions à Buenos-Ayres, parcequ'il n'y a point de chargemens; & moi je prétends que quand même cela seroit, les gallions devroient y aller pour prendre des chargemens, parcequ'ils y laisseroient du monde; & ce pays devenant bien peuplé en peu d'années, on y trouveroit des cuirs, de la laine, & mille autres choses qui formeroient des chargemens si considérables, qu'il faudroit convertir les demi-gallions en gallions, & cela, quand même on

n'apporteroit rien à Buenos-Ayres du Chili ni du Pérou. Est-il jamais venu à l'idée d'y envoyer d'Espagne des Botanistes, des Lapidaires, des connoisseurs en bois de teinture, & autres personnes savantes pour découvrir les richesses que prodigue la Nature dans ces pays si beaux & si salubres? Et comment veut-on, sans cela, qu'il y ait quelqu'un en état de les distinguer, de les ramasser & de les embarquer pour l'Espagne? La plante que l'on nomme la *Meona* dans le pays de Maldonado & de Montevideo, & qui a été découverte, de même que toutes les autres choses utiles, par le plus grand hazard, se vendroit en Europe au poids des diamants, & ce seroit la payer encore très peu, vû l'efficacité dont elle est pour les rétentions d'urine, la pierre, & toutes les autres maladies qu'elle guérit en très peu de tems & radicalement. Dans le même pays de Mon-

tevideo, sur les bords d'Uruguay, & sur ceux de toutes les rivieres qui s'y déchargent, on trouve une si grande quantité de pierres précieuses de couleurs si vives & si variées, qu'il paroît que la Nature a pris plaisir à les enrichir de ses plus belles productions.

Que d'occupations des Lapidaires intelligens trouveroient dans ce pays! Un jour que j'étois sur la grande Montagne, je ramassai un bâton, seulement pour m'en servir comme d'une canne: le bout de ce bâton ayant trempé par hazard la nuit dans un vase rempli d'eau, je vis le lendemain l'eau de couleur de sang, & plus rouge que le carmin. Que de choses ne trouveroit-on pas dans ces Montagnes, auxquelles on n'a pas encore touché, & dans ces parages où l'on ne fait aucun cas des productions de la Nature qui restent inconnus, fautes de personnes savantes qui en étudient les propriétés!

On s'imagine en Espagne que les richesses de l'Amérique ne consistent que dans ses mines d'or & d'argent, & moi je crois qu'elle en a encore de bien plus précieuses; & que quand les hommes seront las de ces métaux, on ira en Amérique chercher les richesses qu'elle renferme. Où pourra-t-on trouver assez de demi-gallions & de vaisseaux pour transporter les riches cargaisons que ces pays peuvent fournir, si l'on étudie la nature de leurs productions, & si l'on prend soin de les bien peupler & de les bien administrer.

Ce dernier point est le plus essentiel. Si dans la Guerre où la Colonie Portugaise & le Traité même des limites furent anéantis, un coup d'œil jetté par hazard par le Monarque Espagnol sur les pays dont je parle, l'a si fort amélioré, que sera-ce, s'il continue par ses sages mesures, à en-

courager cette amélioration, en choisissant pour Ministres & Gouverneurs des Indes des personnes qui les connoissent par pratique, & qui soient plus portées pour le bien public que pour leurs propres intérêts.

CHAPITRE III.

Esquisse historique du grand Chaco & des Missions des Indiens Chiquitos. Remarques sur un passage d'une Relation de ce pays écrite par un Jésuite, & qui fait connoître de quelle façon ces Peres traitent l'Histoire.

LE pays que nous appellons le Chaco forme un circuit de cent lieues de large & de plus de trois cents lieues de long, qui, du côté du Nord & de l'Est, borde la riviere du Paraguay, ainsi que les villes de Santa-Fé, de

Corrientes & de l'Aſſomption. Tournant à l'Eſt, il entoure la ville de Santa Cruz de la Sierra, & les ſix Peuplades des Indiens Chiquitos; & tirant enſuite au Sud, il renferme les villes & bourgades de Tarija, Jugui, Salta, Santiago del Eſtero, San Michel & Cordova del Tucuman. Ce pays eſt arroſé par le Bermejo, le Pilcomayo, le Guapay, & par d'autres Rivieres moins conſidérables; & il eſt peuplé de plus de Nations, ou, pour mieux dire, de plus de familles différentes entr'elles, qu'il n'y en a ſur tout le continent de l'Europe.

Les Peres de la Province Jéſuitique du Paraguay, au centre duquel eſt le Chaco, ſe ſont moins occupés à convertir ces Idolâtres, qu'à écrire l'Hiſtoire de ce pays, & encore n'ontils cherché qu'à faire briller leur eſprit, & à ne rien omettre de ce qui, à une diſtance auſſi éloignée, pou-

voit leur attirer les plus grands éloges. Ce feroit une opération affez longue, mais peu difficile d'apostiller de notes toutes leurs relations, & de leur apprendre à écrire avec vérité & ingénuité ; mais je me contente d'avertir que toute relation Jéfuitique qui traite de chofes éloignées & de merveilles opérées dans ces pays par les gens de leur robe, ne doit fe croire qu'après un long examen, & encore légerement ou point du tout, parcequ'ils n'écrivent jamais que pour s'attirer l'admiration de leurs lecteurs.

Moi-même, j'ai été long-tems la dupe de leurs ouvrages ; mais par la fuite, je n'ai pû en lire une page fans reconnoître que tout ce qu'ils difent & écrivent n'eft qu'un enchaînement de menfonges & d'impoftures, affaifonnés de louanges exceffives pour eux, & de calomnies atroces envers les autres, & farcis de miracles ridi-

cules, en un mot, de tout ce qui est capable de choquer le sens commun & la vérité.

Prenons un exemple dans une des Histoires du pays dont il est question, & choisissons celle du P. Juan Patricio Fernandez, mise au jour à Madrid en 1726, par le P. Geronimo Herran, dans l'intention d'éblouir tous ceux vis-à-vis de qui il avoit à solliciter les affaires de la Province du Paraguay, dont il étoit alors Procureur-Général. Voici ce qu'il dit, page 7, en parlant de l'année 1686.

» Comme dans ce tems-là on se
» proposoit de convertir les Nations
» qui sont vers le détroit de Magel-
» lan, lesquelles avoient été décou-
» vertes quelques années aupara-
» vant par le Vénérable P. Nicolas
» Marcadi, Martyr du Seigneur, «
(ils donnent les épithetes de Vénérables & de Martyrs, selon qu'il leur

plaît,) » & demandoient des Prédi-
» cateurs de notre Sainte Loi : en
» vertu des ordres de Charles II, no-
» tre Souverain, quelques zélés Mis-
» sionnaires « (avoient - ils autant
de zéle que ceux qui mangent au son
des trompettes, & se font porter sur
les épaules des Indiens Guaranis ?)
» étoient déja sur le point d'entrer
» sur les terres des Patagons ; & le
» P. Arce fut aussi nommé pour aller
» leur prêcher la Foi.

» Mais tandis qu'on travailloit avec
» vivacité à un si saint ouvrage, l'En-
» fer le traversa en suscitant quel-
» ques Ministres du Roi, qui, plus
» attentifs à leurs intérêts particu-
» liers, qu'au service de Dieu & de
» la Monarchie, « (sans doute de la
Monarchie Jésuitique, à l'élévation
de laquelle tout Ministre du Roi doit
coopérer, sous peine d'être traité

d'infidele à la Religion & à l'Etat,) » prétendoient les dompter par la » force des armes, «. (s'ils l'eussent fait alors, nous n'aurions pas besoin aujourd'hui d'en venir aux mains avec ces Nations, & l'Enfer se seroit porté à lui-même un grand coup s'il eût suggéré une pareille idée aux Ministres du Roi,) » pour en faire ensuite » leurs Esclaves «. (Peut-on porter un jugement aussi téméraire !

Comment & par où cet Historien a-t-il connu l'objet que se proposoient intérieurement les Ministres du Roi? Il est certain que si tel a été leur projet, ils se sont bien gardés d'en convenir, parceque le Roi & la Loi s'y seroient opposés; & que d'ailleurs, on ne fait point confidence du mal qu'on a envie de faire. N'étoit-il pas plus naturel de croire que les Ministres desiroient de soumettre ces

Indiens pour en faire de fideles serviteurs du vrai Dieu & de Sa Majesté? C'est du moins ce qu'on doit présumer, car dans les diverses occasions où on les a réduits à force ouverte, il est prouvé par les faits qu'on ne s'est point proposé d'autre objet, & les Ministres de Sa Majesté avoient droit d'exiger qu'on rendît justice à la pureté de leurs intentions, sous peine, pour ceux qui penseroient ou qui écriroient autrement, d'être regardés comme Calomniateurs, & comme portant un jugement téméraire. Ce Calomniateur est cependant un personnage qualifié de titres magnifiques, de Vénérable Missionnaire, Historien, Prêtre, Jésuite & Procureur-Général de la sainte, missionnaire & apostolique Province du Paraguay. Mais, on l'a toujours dit, un coquin ne croit point aux honnêtes gens; & comme les Peres Jésuites

n'ont jamais ſoumis les Indiens que pour en faire enſuite leurs Eſclaves, ils ont penſé que les Miniſtres du Roi n'avoient pas une intention plus louable en cherchant à les réduire.)

» Cette Miſſion n'ayant donc pas » eu lieu, au grand regret de toutes » les ames vraiment charitables, « (de tous les partiſans des Jéſuites,) » le Pere Arce fut deſtiné à porter le » flambeau de la Foi chez les Chiri- » guanas du Chaco; mais ceux-ci ré- » péterent toûjours les mêmes chan- » ſons, c'eſt-à-dire, qu'ils avoient » chaſſé anciennement les Miſſion- » naires, parcequ'ils vouloient les » rendre Eſclaves des Eſpagnols, & » en faire des domeſtiques particu- » liers; enfin, alléguant mille autres » menſonges de cette nature, «(voilà une des aſſertions les plus fauſſes de cette Hiſtoire; car c'étoit mentir bien effrontément, que d'avancer que les

Peres vouloient faire cette faveur aux Eſpagnols, tandis qu'on ſait très bien qu'ils ſe la reſervoient pour eux-mêmes,) » ils regarderent le Pere » Arce d'un mauvais œil «.

» Il faut, à cette occaſion, que je » trace ici au naturel le génie & le » caractere de cette Nation «. (Il s'étend beaucoup ſur cet article; & après avoir dit de ces pauvres Indiens tout le mal poſſible, & qu'il veut qu'on croie ſur ſa parole, il continue ainſi.) » Cependant ce n'eſt pas de-là que » provient le plus grand obſtacle » qu'on éprouve à introduire chez » eux la connoiſſance de nos ſaints » Myſteres & l'obſervation de la Loi » de Dieu. L'oppoſition la plus forte » prend ſa ſource dans le mauvais » exemple des anciens Chrétiens «. (Dans ce pays-là, il n'y en a pas d'autres que les Eſpagnols; mais pour parler comme il parle, il a beſoin de

ſe ſervir de noms génériques, & nous verrons à la fin ſon inconſéquence.)

» Les Indiens reprochent aux Miſ-
» ſionnaires d'être trop ſéveres à leur
» égard, en ce qu'ils ne leur permet-
» tent pas l'uſage de pluſieurs fem-
» mes, tandis qu'ils voient que les
» Européens (autre équivoque) en
» ont tout autant qu'il leur plaît «.
(Calomnie atroce contre les Eſpagnols, & menſonge prêté fauſſement aux Indiens qui ne diſent jamais pareille choſe, & qui ne la peuvent pas dire, parcequ'ils ne la voient pas & qu'elle n'exiſte point.)

» Auſſi les premiers Miſſionnaires de
» cette Province ont-ils agi avec au-
» tant de prudence que de ſageſſe,
» lorſqu'ils ont pris ſoin de s'établir
» loin des villes, & que pour prê-
» cher l'Evangile, ils ont cherché des
» Provinces éloignées ſi ce n'eſt du
» commerce au moins du ſéjour des

» Etrangers, (troisieme équivoque qui retombe sur les Espagnols,) » de » peur que ceux-ci ne détruisissent » par leur mauvais exemple, ce que » les Peres faisoient par leur prédi- » cation «.

Arrêtons-nous ici, car il y a beaucoup à dire. Premierement, on a découvert que le but que les Peres se proposoient dans leur prédication, étoit l'agrandissement du Royaume Jésuitique : ainsi de quelque maniere que les Etrangers eussent détruit l'effet de cette scélératesse insoutenable, on n'auroit que des éloges à leur donner.

En second lieu, n'est-ce pas une hypocrisie affreuse que de vouloir couvrir une action aussi abominable du manteau de notre Sainte Religion, & est-il atrocité plus révoltante, que de calomnier son prochain aussi indignement ?

gile, des Provinces éloignées, ſi ce n'eſt du commerce, au moins du ſéjour des Etrangers, de peur que ceux-ci ne détruiſiſſent, par leur mauvais exemple, ce qu'il faiſoit par ſa prédication ; mais, au contraire, il choiſit pour ſa Miſſion la Judée, plus peuplée alors que ne l'eſt aujourd'hui la Flandre & la Hollande, & il s'arrêta principalement à Jéruſalem, la Capitale de la Judée, & la Ville la plus corrompue & la plus ſcandaleuſe de tout ce Royaume.

Les Apôtres, en cela, ont ſuivi l'exemple de leur Maître : leur premier ſoin n'a pas été d'étendre l'empire de l'Egliſe : ils n'ont prêché l'Evangile que dans Antioche, Alexandrie, Athenes, Epheſe, Rome, villes alors très connues par leurs débordemens. Ceux qui ſe conſacroient à la converſion des Gentils, ne ſe confinoient point dans les deſerts de

Syrie, de Nitrée & de la Thébaïde, de peur d'être scandalisés par le mauvais exemple ; mais, au contraire, se souvenant de ce que le Sauveur, dans la Parabole de l'ivraie, fait répondre à celui qui vouloit la séparer du bon grain, *permettez que l'un & l'autre croissent jusqu'au jour de la moisson*, ils pratiquoient cette maxime à la lettre, laissant tout uniment les bons avec les méchans, afin que ceux-là servissent à rendre les autres meilleurs.

C'est ainsi que le Christianisme s'est établi : mais comme le Royaume Jésuitique ne pouvoit s'établir de la même maniere, il a fallu bouleverser tout, & commencer par sapper les fondemens de la Doctrine de Jésus-Christ, son Evangile, sa conduite & la pratique constante des Saints Apôtres.

» Cela s'est pratiqué jusqu'à pré-

» ſent avec tant de ſévérité, graces » à la piété de nos Rois Catholiques (trompée en cela par les Jéſuites ſur de faux rapports), » qu'aucun » Européen ou Eſpagnol n'obtient » la permiſſion d'entrer dans les Ré- » ductions, à moins que ce ne ſoit » pour en ſortir très promptement, » à l'exception cependant des Gou- » verneurs & des Prélats Eccléſiaſ- » tiques «, (encore faut-il qu'ils ſoient des nôtres). » Cette défenſe » s'obſerve aujourd'hui très rigoureu- » ſement chez les Chiruguanas. Ils » commercent continuellement avec » les Villes voiſines, « (on ne rencontre dans ces Villes aucun de ces Indiens); » & à voir les uns occupés » à extorquer de l'argent des Habi- » tans « (ces Indiens verroient faire la même choſe aux Peres Marchands de Buenos-Ayres, de Cordova & des autres Colleges de commerce), » les

» autres se livrer sans réserve aux » plaisirs de la chair « (c'est dans les Missions Guaranis, plutôt que dans les Villes Espagnoles, qu'ils verroient la débauche portée aux excès les plus affreux), » il est impossible » d'exprimer les effets dangereux que » le mauvais exemple produit sur les » Indiens, & à quel point ils détes- » tent & méprisent la Religion Chré- » tienne, & ceux qui la professent.

» Et quoique la piété naturelle des » Espagnols « (à présent il les nomme, comme si jusqu'ici il eût parlé des Suisses ou des Polonois; mais c'est qu'apparemment il veut leur frotter les levres de miel pour adoucir l'amertume des pilules qu'il leur a fait avaler) » éclate » ici autant que par-tout ailleurs; » cependant, ainsi que je viens de le » dire, le vice & l'iniquité s'impri- » ment plus facilement dans le cœur » de ces Barbares que la vertu & la

dévotion «. Chose ; en effet, bien étonnante ! comme s'il n'en étoit pas de même parmi les Peuples les plus policés. Assurément il faut être aussi fou que le Pere Malagrida, qui, dans la Vie de Sainte Anne, est d'un sentiment tout opposé, & affirme *qu'il est plus aisé de faire germer la vertu que le vice.*

Ainsi, puisque l'ame des Indiens s'ouvre plus facilement aux impressions du vice qu'à celles de la vertu, & si, à cause de cela, il faut les reléguer dans des deserts où ils ne voient point de traces du vice, il s'ensuit que le vice ayant dû faire anciennement la même impression sur le cœur des Gentils de Rome, qu'il fait aujourd'hui sur l'ame des Indiens, le Christ & les Apôtres n'ont point agi *avec sagesse & avec prudence*, en prêchant & semant l'Evangile à Jérusalem, à Rome & à Antioche ; car enfin notre

Historien dit que les Jésuites qui ont prêché les premiers dans le Paraguay ont agi *très sagement & très prudemment* en faisant tout le contraire. On ne finiroit pas si l'on vouloit continuer d'apostiller ainsi cette Histoire, & toutes les autres écrites de la main des Jésuites. Ce passage suffit pour faire connoître ce qu'elles sont lorsqu'on les examine de près.

CHAPITRE IV.

On démontre combien il est facile de détruire les mesures artificieuses que les Peres avoient prises pour empêcher qu'on ne les tirât jamais du pays des Chiquitos & des autres Indiens.

Tout ce que les Jésuites ont fait dans le Chaco, a été de fonder les six Peuplades d'Indiens appellés Chiqui-

tos, qu'ils gouvernent en tout & pour tout à l'inſtar des Guaranis; & comme ceux-là ſont à proportion auſſi riches & auſſi nombreux, ils rapportent aux Peres tout autant de profit que les autres. Ces Peuplades ſont ſituées entre Tarija & Santa Cruz de la Sierra, & elles ſe nomment San Raphaël, San Xavier, San Juan, Santa Thereſa, San Joſeph & la Conception. Mais pour les conſerver, ſans que perſonne puiſſe jamais les diſputer aux Jéſuites, ceux-ci ont trouvé dans ces Indiens un avantage qu'il étoit impoſſible de tirer des Guaranis.

La langue des Indiens Guaranis eſt ſi générale, qu'elle eſt en uſage dans une grande partie de cette Amérique; celle des Chiquitos eſt ſi particuliere & ſi difficile, que dans toute la Monarchie il n'y a perſonne qui la ſache ou qui puiſſe l'apprendre dans l'eſpace de pluſieurs années, à l'excep-

tion des Indiens & de leurs Peres Jésuites. Ainsi supposons que le Roi prenne la résolution de les chasser de ce pays-là, il ne le pourra pas sur-le-champ, parcequ'il ne convient pas d'abandonner ces Indiens à eux-mêmes & de les laisser sans Prêtres, & que, les Jésuites exceptés, il n'y en a aucun qui soit en état de les administrer avant un bon nombre d'années. Ce cas n'est pas particulier aux six Peuplades seulement des Indiens Chiquitos, il l'est encore pour la plupart des *Moxos* qui sont bien plus nombreux, & pour beaucoup d'autres Indiens de ces deux Amériques. Ecoutons encore là-dessus le même Historien que nous avons cité au Chapitre précédent : voici comme il s'exprime, à ce sujet, page 42.

» Pour ce qui regarde leur idiome » ou leur langue, elle est si difficile, » que bien des années ne suffisent

» pas pour l'apprendre & la ſavoir. » Je ne prétends pas qu'on s'en rapporte à moi ſur cet article, mais » qu'on écoute ſeulement un Jéſuite » qui écrivoit, il y a quelques années, » de ces Miſſions à un ami, & qui » ſe déſole de ce qu'avec toute l'ap- » plication & tous les efforts poſſi- » bles, il n'a encore pu parvenir à ſa- » voir leur idiome.

» Chaque Tribu, dit-il, a ſa lan- » gue particuliere & qui eſt très dif- » ficile. Celles des Chiquitos l'empor- » te ſur toutes les autres pour la diffi- » culté; ce qui me donne beaucoup » de peine & de chagrin, car je com- » mence à croire que mes veilles & » mes fatigues deviendront inutiles à » cette nouvelle Chrétienté, faute de » ſavoir la langue. Le Vocabulaire » eſt bien loin d'être achevé ; & » quoiqu'on ne ſoit encore qu'à la » lettre C, il contient déja plus de

» vingt-cinq cahiers. La Grammaire
» est très difficile ; le changement &
» la distribution des verbes sont in-
» croyables : il n'y a pas de patience
» qui tienne à apprendre la maniere
» de dire, en différens verbes & en
» différentes conjugaisons, *j'aime ;*
» *j'aime Pierre ; je m'aime ; j'aime*
» *elle ; j'aime lui ; j'aime cela ;* ce qui
» fait une telle confusion dans les
» conjugaisons, qu'il sert fort peu de
» savoir conjuguer un verbe pour pou-
» voir en conjuguer un autre. Depuis
» cinq mois que je suis ici, j'ai sué
» sang & eau, & j'ai travaillé nuit
» & jour pour apprendre quatre con-
» jugaisons que je ne sais pas trop
» bien.

» Je crois qu'il est nécessaire que
» ceux qu'on destine à passer dans
» ce pays soient jeunes, de bonnes
» mœurs & doués d'une prompte in-
» telligence, sans quoi on ne fera

» jamais rien. Les Gentils des autres » Nations ne peuvent apprendre cette » langue, que lorsqu'ils sont enfans. » Le P. Pablo Restivo, qui, dans un » mois qu'il a donné à l'étude de la » langue Guarany, s'est mis à portée » d'exercer notre Ministere, n'a ja- » mais pu parvenir à prêcher dans » tout le tems qu'il a été ici. Le Pere » Juan Baptista Xandra n'entend que » très peu le Chiquito, parcequ'il » avoit déja un certain âge quand il » est arrivé. Parmi les Peres les plus » anciens & qui comptent jusqu'à » vingt-cinq ans & plus de Mission » dans ces Réductions, il n'y en a pas » un seul qui sache la langue parfai- » tement, & ils disent que souvent » même il leur arrive de ne pas s'en- » tendre entr'eux. Que dirai-je de la » prononciation? Ils jettent les pa- » roles de la bouche de quatre en qua- » tre, & elles ne s'entendent pas plus

» que si l'on ne prononçoit rien.
» Voilà ce que rapporte ce Missionnaire; & en effet, ce qui effraie les Ministres les plus zélés, c'est cette grande diversité de langues; car à chaque pas on rencontre dans ces Peuplades une Tribu de cent familles au plus, qui se servent d'un idiome qui ne ressemble que très peu à celui des environs. Les Peres Cristoval de Acuna & Andrès de Artieda ont trouvé dans les Nations qui peuplent les bords du Maranon plus de cent cinquante langues, & plus différentes entr'elles que la Françoise & l'Espagnole. Autant que je puis m'en souvenir, il y a quinze sortes de langues dans les Missions des Moxos, quoique les convertis ne fassent pas un nombre de trente mille; & dans nos Réductions de Chiquitos, il y a parmi les Néophytes trois ou quatre idiomes

» différens. Malgré tout cela, pour
» détruire un obstacle si préjudiciable
» à la propagation de la Foi, on a
» exigé que tous les Indiens apprissent
» sent la Langue des Chiquitos «.

Sans porter de jugement téméraire, on peut dire que le Pere Herran n'a publié cette Relation à Madrid, qu'afin que les personnes dévouées à la Compagnie, & les gens désintéressés, en lisant des choses aussi extraordinaires, prissent une idée avantageuse des Jésuites qui triomphent des obstacles les plus insurmontables, lorsqu'il s'agit de gagner des ames au Ciel. Pour moi qui les pénetre & qui les connois, je ne me laisse point éblouir par leurs belles paroles, & je serai toujours porté à croire le contraire de ce qu'ils voudront me persuader.

Il est certain qu'indépendamment des difficultés qui se rencontrent dans

la langue de ces Indiens Chiquitos ; & sur lesquelles le Pere Herran & le Missionnaire qu'il cite ont appuyé, il en existe une incomparablement plus grande, qui est que, pour parler des choses féminines, il paroît qu'on doit se servir d'un idiome tout-à-fait différent de celui qu'on emploie lorsqu'on parle des choses masculines. Par exemple, je prêche sur la Résurrection du Christ, & ses Apparitions; & je passe sur-le-champ du Sauveur à sa Mere, de S. Pierre à la Madeleine. Pour parler du Christ & de S. Pierre, qui sont du genre masculin, il faut que je fasse usage d'une langue particuliere, qui n'est pas celle dont je me servirai pour parler de la Sainte Vierge & de la Madeleine, qui sont du genre féminin; comme si dans les langues Européennes, il falloit s'expliquer en Allemand pour parler de Dieu, & en Hol-

landois pour parler de la Vierge. Si dans la même période il se trouve un masculin & un féminin, il en résulte une vraie cacophonie où l'on ne peut rien entendre.

Mais ce qui est encore bien plus difficile à comprendre, c'est le galimatias du P. Herran & de tous les Jésuites qui ont disserté sur ces Langues ; car c'est un tissu d'inconséquences & d'absurdités qui ne ressemble à rien. Premierement, si chaque Tribu se sert d'un idiome difficile, & tout-à-fait différent des autres ; & si, en particulier, celui des Chiquitos est beaucoup plus mal-aisé à apprendre, pourquoi, pour lever l'obstacle que cette variété prodigieuse d'idiomes apportoit à la propagation de la Foi, a-t-on exigé que tous les Indiens apprissent cette langue des Chiquitos? N'étoit-il pas plus simple de leur faire apprendre à tous une

langue plus aisée ou moins difficile?

Secondement, si les Gentils des autres Nations ne peuvent apprendre la langue des Chiquitos, que lorsqu'ils sont en bas âge, pourquoi exige-t-on que tous les Indiens l'apprennent pour lever les obstacles qui s'opposent à la propagation de la Foi? N'est-ce pas en ajouter de nouveaux plutôt que les détruire? Car si on exige qu'ils apprennent cette langue, tandis qu'ils ne le peuvent pas, on exige une impossibilité pour lever un obstacle qu'il étoit aisé de détruire autrement.

Troisiémement, si les Peres Restivo & Xandra, qui avoient demeuré si long-tems dans le pays, ne savoient presque rien de cette langue, parcequ'ils n'y étoient pas venus assez jeunes, & s'ils n'osoient pas prêcher dans l'idiome des Chiquitos, comment ajouterons-nous foi au Pere Herran,

Herran, lorſqu'il nous raconte ſi au long les prédications, les converſations & les inſtructions du P. Joſeph de Arce, qui, le premier, communiqua avec ces Indiens, & encore dans un âge aſſez avancé? Au premier abord, il les prêche, il les dirige, il répond à leurs doutes: & en quelle langue, demanderai-je? Si c'eſt en Chiquitos, voilà un miracle; ſi c'eſt en Eſpagnol, autre miracle, & qui n'eſt pas moins ſurprenant. Au reſte, il faut croire que l'Auteur, qui, dans toute cette Hiſtoire, donne les choſes les plus naturelles pour merveilleuſes, & qui ennuie à force d'attribuer au Ciel, à l'Enfer, au Purgatoire & aux Limbes, tout ce qu'il y a de plus ſimple & de plus ordinaire, aura ſans doute oublié de laiſſer entrevoir que le Pere Arce avoit la double vertu miraculeuſe d'entendre toutes ſortes de langues, & de ſe faire

entendre dans quelque langue qu'il parlât.

Quatriémement, si pour la propagation de la Foi les Peres ont cru nécessaire de faire apprendre à tous les Indiens une langue qu'ils ne savoient pas, pourquoi n'ont-ils pas choisi la langue Espagnole qui est si aisée, & ont-ils préféré celle des Chiquitos qui offre tant de difficultés? Il est certain qu'ils n'ont rien à répondre à cela, car on leur a ordonné mille fois de faire tout ce qui dépendroit d'eux pour que leurs Indiens parlassent Espagnol. Mais si les Jésuites se taisent, je vais parler pour eux. » C'est, diroient ces bons Peres, parceque » nous autres, pour fonder des Royau-» mes qui nous deviennent propres » & qui soient indépendans de toute » autre Puissance, nous cherchons » premierement les Provinces les plus » éloignées des Espagnols, & en se-

» cond lieu, la langue la plus parti-
» culiere & la plus difficile, afin que,
» quelque chose qui arrive, on ne
» puisse pas nous faire sortir de ces
» Peuplades; car il ne seroit pas dans
» l'ordre que tout autre que notre
» Compagnie recueillît le fruit des
» peines que nous nous sommes don-
» nées pour les fonder «. Qu'on voie à présent si les Jésuites entendent bien à arranger leurs affaires. Mais il est facile de dénouer ce fil artificieusement tissu, & je vais en indiquer le moyen.

Des trois Peuplades les plus proches de Santa Cruz, de la Sierra, ou du moins de Misqui, je tirerois un certain nombre d'enfans de sept à huit ans & des deux sexes, & je les ferois passer à la ville pour les répartir non-seulement chez ceux qui sont chargés de l'administration spirituelle & temporelle des Indiens, mais encore chez

d'autres particuliers; car dans tous les cantons de cette partie de l'Amérique, loin que ces enfans soient à charge dans les maisons, on desire au contraire d'en prendre chez soi, parce-qu'ils servent d'amusement, & qu'ils s'y rendent utiles par leurs petits services. Je suis persuadé qu'au bout de deux ans, ils parleroient déja Espagnol, sans avoir pour cela oublié entiérement leur langue; & qu'en même tems les Curés & les Corrégidors sauroient quelque chose de l'idiome des Indiens avec lesquels ils auroient vécu. Alors je renverrois ces enfans-là chez eux, & j'en ferois revenir à la ville un pareil nombre pour les remplacer successivement: il est certain qu'au moyen d'un tel expédient, & en les forçant de parler Espagnol, il ne faudroit pas un espace de six années pour qu'on ne parlât plus d'autre langue que la nôtre dans les trois Peu-

plades. Obſervez les mêmes procédés à l'égard des trois autres Peuplades de Terija, & vous détruirez inſenſiblement la langue ſi difficile des Chiquitos. Pour lors ces Indiens ſe paſſeront de Jéſuites : ils n'en ſeront pas pour cela moins bien gouvernés, & ils reconnoîtront le Roi d'Eſpagne pour leur Souverain, leur Maître & leur Seigneur.

CHAPITRE V.

AVANTAGES qui réſulteroient de cette diſpoſition, & ceux que procureroit la réduction entiere du Chaco, qui eſt regardée comme facile & aſſurée.

LE Roi d'Eſpagne retire-t-il quelque choſe aujourd'hui du Cacao, du Café, du Tabac, du Coton, du Sucre, de la Cire, & de mille autres articles de conſommation que produit

ce pays dont il a la Souveraineté? Tout le fruit du travail des Chiquitos, des Moxos & des autres Indiens ne retourne-t-il pas au P. Général de la Compagnie? Pourquoi donc souffrir un vol & un outrage de cette nature? Mais sur-tout pourquoi laisser cette étendue prodigieuse de terrein du Chaco, qui est environné de villes qui nous appartiennent, entre les mains de Barbares, qui, au lieu de nous servir, comme ils pourroient aisément le faire, nous causent un préjudice considérable, parceque ce sont des voleurs de grand chemin? Dans le grand nombre d'Indiens qui habitent ces Nations ou districts, à peine dans un siecle & demi les Jésuites en ont-ils converti deux cents qu'ils ont établis sur les bords du Parana, sous le nom de Mocobies & d'Abinones. Quel que soit donc le motif qui les détermina à se conduire ainsi, la ré-

duction du Chaco s'opere très lentement, & cela provient de ce que les Peres craignent de jetter les fondemens de la Religion Chrétienne trop près des vieux Chrétiens, raiſon pour laquelle les Jéſuites n'ont jamais cherché à réduire cette poignée de Minuanes & de Charruas qui ſe trouvent entre les Peuplades Guaranis & les nôtres.

Si ce n'eſt pas pour cette raiſon-là, quelle ſera celle que ces Apôtres nous donneront? Les Chiquitos & les Guaranis ne ſont-ils pas bien établis? Pourquoi donc n'entreprend-on pas de ſoumettre les autres Indiens leurs voiſins? Voici pourquoi: c'eſt que l'Apoſtolat ſera anéanti ſur-le-champ, répondront ces Peres, parceque ſi cette conquête s'étend juſqu'aux environs des Villes Eſpagnoles, les Habitans verront que nous mangeons des mets délicats, que nous avons de

la musique à notre table, que nos Néophytes nous portent sur leurs épaules, & autres choses dont se trouvent très bien les Apôtres. Dans le désert de la Horquesta d'Ibicuy parut tout-à-coup le P. Miguel de Soto; & à ses vétemens, à ses armes & à tout ce qu'il portoit, il avoit l'air d'un Francisco Estevan. Ne nous flattons donc pas que ces Apôtres si élégans, si voluptueux & si intéressés operent la réduction du Chaco en faveur de Jésus-Christ & du Roi, & servons-nous du même moyen qu'ils ont voulu décréditer par toutes sortes de sophismes & d'abus, je veux dire de la Religion qui est leur arme principale.

Ils prétendent que ces conquêtes ne doivent pas se faire par le secours des armes, mais le Crucifix à la main; cependant l'effet & le but sont les mêmes, puisque c'est avec le Crucifix que les Peres ont réduit les Indiens

& en ont fait leurs Esclaves. Le Pere Ennis dit à M. Viana, lorsqu'il surprit Saint-Laurent, que ces Peuplades n'avoient rien coûté au Roi, mais qu'elles avoient été conquises par les Jésuites avec le Crucifix; & il écrivit la même chose au Gouvernerneur Andoanegui, dans sa Lettre qui a été rapportée plus haut. Puisque les Indiens doivent être les Esclaves de ceux qui les ont conquis avec le Crucifix, ne vaudroit-il pas mieux qu'ils devinssent Sujets du Roi, & que pour cela on se servît des armes, non pour leur faire du mal, mais au contraire pour leur procurer toutes sortes de biens, en introduisant parmi eux la Religion & la vie civile. Si l'on veut traiter ce point théologiquement, que les Controversistes se rendent en Amérique, qu'ils viennent voir les lieux & qu'ils donnent leur avis; pour moi qui suis Théologien, je dis que c'est l'unique

moyen de nous délivrer des insultes de ces brigands, & de guérir les Indiens de leurs maux temporels & éternels : & pour le présent on ne doit point songer à trouver d'autre moyen plus prompt & plus efficace que celui dont je parle.

Mais je condamne les invasions hostiles que les Espagnols des villes voisines ont faites quelquefois dans le pays de Chaco : elles ne servent qu'à jetter l'épouvante parmi les Indiens sans procurer aucun avantage, parcequ'on n'y laisse point une garnison qui les contienne, & qu'on n'indique aucun lieu où ils puissent s'assembler sous les ordres de Prêtres qui les instruisent & qui civilisent leurs mœurs. Bien loin de gagner, nous perdons à nous rendre odieux, & nous ne parviendrons jamais à notre but, tant que nous dépenserons pour ces invasions répétées ce que nous devrions

employer pour conserver le pays abandonné.

Je vais indiquer pour cela un moyen sûr, facile & durable : c'est d'obliger les Indiens de Buenos-Ayres, de Santa-Fé, de Cordova & de Corrientes de lever, avec leurs contingents respectifs, un corps de cinq cents Blandengues, un seul desquels vaut mieux, pour le cas dont il s'agit, que dix hommes de troupes réglées, & coûte beaucoup moins en solde & en ration : ils s'assembleront avec leurs Officiers & leurs Prêtres dans l'endroit qui leur paroîtra le plus convenable, & ils se rendront à la Riviere de Bermejo & sur sa rive orientale qui est éloignée de quarante lieues de son embouchure. On établira un fort tel que ceux que l'on construit ordinairement dans le pays, & qui ne coûtent ni argent, ni tems, ni peine, & on y laissera cent Blandengues, avec un ou deux Prêtres.

On élévera un autre fort semblable au premier dans les environs de l'embouchure du Bermejo, & un troisieme à quarante lieues de la Riviere du Medio. La communication pourra s'établir facilement entre tous trois, parceque le pays est entiérement à découvert, & que quarante lieues ne sont qu'un pas pour les Blandengues, qui sont les meilleurs Cavaliers & les plus propres pour cette expédition. Que l'on demande à D. Nicolas Patron, anciennement Lieutenant de Corrientes, aujourd'hui Corrégidor de Xauja, & qui a traversé le Chaco avec une poignée d'hommes, si ce nombre n'est pas plus que suffisant pour subjuguer tout le pays, depuis Santa-Fé & Cordova jusqu'à la Riviere de Bermejo, & qui forme un tiers du Chaco.

On donnera en propriété aux Blandengues autant de terrein qu'ils en

demanderont : ils éléveront des bestiaux, emmeneront avec eux leurs femmes & leurs enfans, & on verra les Indiens Mocovies, Abipones, Vilolas, & tous les autres qui se trouvent dans le pays, se réunir, prendre de la confiance, & former des établissemens dans les environs.

Avec le secours de deux cents autres Blandengues, & de cent qui sortiront de l'Assomption du Paraguay, que l'on construise sur la rive orientale de Pilcomayo, trois autres forts, tels que ceux de Bermejo, & aux mêmes distances, & nous nous trouverons avoir soumis les deux tiers du Chaco. Si les Sauvages de Tucuman, Santiago, Salta & Jujui veulent faire un effort, & lever quatre cents Blandengues, pour lors, en construisant quatre autres forts, tels que ceux dont il est mention plus haut, on réduira le dernier tiers du Chaco. Les Indiens de

Tarija pourroient à cet effet se joindre aux premiers, de même que les Peuplades de Chiquitos & de Santa-Cruz de la Sierra.

Que l'on donne la paie & la ration aux Blandengues jusqu'à ce qu'ils soient bien établis, & par la suite, ils se contenteront du produit de ces terres fertiles. Dix forts, gardés chacun par cent Blandengues, gens naturellement courageux & adroits, & qui n'auront qu'à veiller sur leurs propres intérêts, ne seront-ils pas suffisans pour contenir un pays dont les Habitans n'ont aucune liaison entr'eux, & sont tous grossiers & vagabonds?

De plus, D. Nicolas Patron écrit que le nombre des Habitans du Chaco ne se monte pas au tiers de ce que les Jésuites prétendent; que ces Indiens sont affables & craintifs, & qu'il a été très bien reçu d'eux par-tout où il a passé. Il y a lieu de croire que

l'on n'auroit pas besoin d'un si grand nombre de Soldats pour parvenir à faire embrasser la vie civile & le Christianisme à tous les Habitans de ce pays, qui, lorsqu'on leur demande quelquefois pourquoi ils montrent de la répugnance pour l'un & pour l'autre, répondent que c'est à cause que les Peres leur font donner des coups de fouet; par conséquent, en les traitant avec plus de douceur à l'avenir, il est naturel de croire qu'ils se soumettront volontiers.

Dès qu'une fois on aura conquis ce pays qui, jusqu'à présent, n'a rien rendu au Roi, quelles richesses n'en retireroit-il pas en cuirs verds, en laine & autres articles précieux de commerce! Quels abondans retours pour les demi-galions, lorsque le passage sera une fois ouvert, depuis la Riviere de la Plata jusqu'au Pérou par les Rivieres Bermejo & Pilcomayo! L'en-

treprise n'est pas difficile & ne demande pas un grand nombre d'années. Un D. Manuel Amat, opérant deux ou trois ans comme il a fait au Chili, auroit bientôt terminé l'affaire.

Mais comme il exerce aujourd'hui l'emploi de Vice-Roi, que l'on cherche quelqu'un aussi zélé, aussi actif, & aussi désintéressé que lui, & l'on verra que ce que les Jésuites donnoient pour si difficile est au contraire très aisé, & que l'on peut faire en dix-huit mois ce qu'ils n'ont pas fait en un siecle & demi : on trouvera pareillement que ces Religieux n'ont jamais cessé de nuire aux intérêts du Roi, & qu'ils sont cause qu'il n'est réellement point le Souverain de cette grande & fertile partie de l'Amérique.

CHAPITRE VI.

RAISON pour laquelle la célebre baie de Saint-Julien n'eſt ni peuplée ni fortifiée. Préjudices qui peuvent en réſulter aujourd'hui pour le Royaume d'Eſpagne.

LE point que je vais traiter eſt d'une importance extrême pour le Royaume d'Eſpagne, à cauſe des avantages que ſon empire & celui de Jéſus-Chriſt peuvent en retirer, & du grand & éminent préjudice dont ils ſeront par ce moyen garantis l'un & l'autre. Pendant tout le tems que j'ai paſſé dans cette partie de l'Amérique, rien ne m'a plus fait de peine & ne m'en fait encore plus, que de voir combien il eſt facile de peupler & de fortifier la baie de Saint-Julien, & le peu de cas

que l'on paroît en faire, ſans ſonger ſi les conſéquences pourroient nous être avantageuſes ou nuiſibles. Il eſt ſingulierement fâcheux qu'on ait tout-à-fait perdu de vue cet objet qui fixa l'attention de la Cour il y a dix-huit ans, & qu'on s'en ſoit rapporté à ce que diſoient les Jéſuites qui prétendoient que cette conquête étoit inutile & impoſſible, ſans chercher à découvrir ſi ces Peres n'avoient point quelqu'intérêt particulier qui leur fît négliger ceux de la Couronne d'Eſpagne. On fut un peu allarmé à Madrid en voyant la relation des obſervations faites dans la baie de Saint-Julien par l'Amiral George Anſon, qui dirigea ſa route vers cette baie par le Cap de Horn, & enſuite infeſta les côtes de la Mer du Sud où il nous fit tant de mal. Notre Gouvernement prit alors quelques précautions pour arrêter à l'avenir les

incursions des Anglois. Mais quelles furent-elles? Il recommanda au Pere Joseph Quiroga de prendre connoissance du pays, & de rendre compte de ce qu'il étoit à propos de faire, d'y établir une garnison, d'y envoyer deux Missionnaires pour en faire la conquête s'il y avoit des Habitans dans le pays, & sinon de laisser les choses telles quelles étoient.

Le P. Quiroga s'embarqua avec les deux Missionnaires Mathias Strobel & Joseph Cardiel, sur un petit bâtiment commandé par le Capitaine D. Juaquin de Olivares, & à bord duquel étoient les pilotes D. Diego Barela & D. Basilio Ramires, avec vingt-cinq Soldats aux ordres de l'Enseigne D. Salvador Del Olmo, un équipage assez fort & une quantité suffisante de vivres & de munitions. Ils appareillerent vers la fin de l'année 1745, & ils entrerent, le 9 Février 1746,

dans la baie de Saint-Julien, où ils passerent le reste du mois. Ils remirent à la voile le premier Mars pour Buenos-Ayres, où ils répandirent le bruit en arrivant qu'il étoit impossible de former un établissement dans la baie de Saint-Julien, & que l'on ne pourroit en retirer aucun avantage, parcequ'il n'y avoit point d'Indiens, & que l'on n'y trouvoit ni bois ni eau.

Ce bruit s'accrédita à Madrid, & on ne pensa plus à Saint-Julien, parcequ'on étoit occupé à négocier la paix avec les Anglois, lorsqu'on reçut le rapport du P. Quiroga. Mais ne pouvoit-il pas se faire qu'il fût faux? La paix ne pouvoit-elle point se rompre?

Mille faits m'ont démontré, comme une vérité incontestable, que les Jésuites ne se rendent jamais aux opinions d'autrui lorsqu'elles sont contraires aux leurs, quand bien même

ils les reconnoîtroient pour les meilleures, & qu'ils mettent tout en œuvre pour les décréditer. Ils avoient entrepris le voyage dans la résolution de ne point céder à l'opinion de ceux qui vouloient que la conquête temporelle & spirituelle des Indiens établis au Sud de Buenos-Ayres, commençât par le Baie de Saint-Julien, puisque, comme nous le verrons par la suite, les Jésuites l'entreprirent par un autre endroit beaucoup plus difficile. Le parti que les Jésuites prennent en pareil cas est de décréditer l'opinion la plus avantageuse, en faisant entendre qu'elle est vicieuse à mille égards; & pour appuyer ce qu'ils avancent, du témoignage de ceux qui les ont accompagnés; ils font en sorte de se concilier leur amitié & d'engager leur reconnoissance.

Les éloges prodigués dans la relation à ceux qui accompagnerent les

Jésuites, suffisent pour me convaincre que ce fut là le stratagême que ces Peres mirent en usage. » Nos Missionnaires ont beaucoup exalté le zele » que le Capitaine du Vaisseau, Don » Juaquin de Olivares, avoit montré » dans tout ce qui avoit rapport au » service de Dieu & à celui du Roi, » notre Seigneur, en exécutant ponc- » tuellement les ordres du P. Joseph » Quiroga, Il a eu tous les égards pos- » sibles pour nos Missionnaires qui » lui en ont témoigné la plus vive » reconnoissance. L'Enseigne, le Ser- » gent, le Caporal & les autres Sol- » dats ont fait tout ce qui a dépendu » d'eux pour le service de Dieu & du » Roi, ainsi que les deux Pilotes qui » ont montré beaucoup d'habileté: » tous, en un mot, méritent d'être » récompensés «.

S'ils n'eussent point secondé les vues des Peres, ils auroient desservi

en même tems l'Etat & la Religion, & ils auroient par-là mérité un juſte châtiment ; car quel parti peuvent prendre des gens qui connoiſſent les Peres pour être inflexibles, ſi ce n'eſt de ſe conformer à leurs ſentimens, & ſur-tout ſachant que, quoiqu'ils n'aient pas rempli leurs devoirs, iſs peuvent encore eſpérer d'être récompenſés ſur les rapports que feront ces Peres?

Il eſt bon de ſe rappeller qu'en 1740, les PP. Manuel Quirini & Mathias Strobel, ayant raſſemblé quelques Indiens Pampas, Journaliers des Habitations du Paga, de la Madeleine au Sud de Buenos-Ayres, formerent près du Cap Saint-Antoine, à l'embouchure de la Riviere de la Plata, ſur la Riviere des Sauces, la Peuplade de la Conception. Comme le terrein qu'ils avoient choiſi étoit ſujet aux inondations, ils s'avancerent à quatre lieues ſur une colline, où ils trouverent

toutes ſortes de commodités : ils travaillerent enſuite à agrandir cette Peuplade, & ils ont donné à entendre que l'on pourroit établir des Peuplades dans cet endroit, ayant pris eux-mêmes des arrangemens pour en former une autre dans le parage appellé le Volcan.

Mais toutes les perſonnes éclairées de Buenos-Ayres penſoient qu'il vaudroit mieux commencer l'établiſſement de ces Peuplades par la baie de Saint-Julien, dans les environs du détroit de Magellan, & les continuer de là vers le Nord. En effet il en ſeroit réſulté un plus grand avantage, & l'on auroit été moins expoſé aux pertes qu'eſſuyoient les Eſpagnols, voiſins de la Peuplade Jéſuitique de la Conception, dans leurs Habitations des Pagos de la Madeleine & de Matanza, où on leur voloit une quan-

tité prodigieuse de bestiaux pour augmenter les Habitations que les Peres formoient dans cet endroit, comme cela s'est pratiqué dans la partie septentrionale de la Riviere de la Plata, ainsi qu'on le voit dans la premiere Partie de cet Ouvrage.

Cette plainte & d'autres semblables avoient aigri les esprits de tous les Espagnols du pays, & il s'éleva mille troubles au sujet des établissemens formés dans cette partie, quand le Pere Quiroga arriva avec la susdite commission qui étoit si contraire à la ferme résolution prise par les Peres. Je demande à quoi pouvoit aboutir une recherche faite par la partie même la plus intéressée à laisser ignorer à Madrid ce qu'on vouloit y savoir touchant l'utilité & la possibilité de l'établissement susdit, & s'il étoit raisonnable de s'en rapporter sur ces deux

points à la déclaration des Peres mêmes de la Compagnie.

Plût au ciel que l'Espagne ne soit point victime de la faute qu'elle a commise en s'en rapportant à l'examen & au rapport des Peres ! car si George Anson, qui connoît si bien la baie de Saint-Julien, & les avantages que peut en tirer sa Nation en y formant un bon établissement, excite & anime ses compatriotes à s'y transporter, nous pouvons regarder toute la mer du Sud & ses précieuses côtes comme perdues pour l'Espagne.

Pourquoi donc ne préviendrions-nous pas ce coup de main de la part des Anglois? Est-ce par la difficulté de l'entreprise? rien n'est plus aisé. Est-ce pour les dépenses? il n'y en a que très peu à faire. Est-ce que cela seroit inutile? Quand même nous ne parviendrions qu'à empêcher les An-

glois de s'y établir, nous gagnerions toujours beaucoup: mais il y a un avantage infiniment plus considérable encore, c'est que par le moyen de l'établissement de Saint-Julien, le Roi peut réduire sous sa domination & amener à Dieu un nombre prodigieux d'Infideles qui nous font tant de tort, & nous ruinent du côté de cette ville & de celles du Chili. Suivons par ordre, & traitons séparément tous ces points si essentiels, afin de les rendre plus sensibles.

L'Espagne, en négligeant d'établir une Colonie dans la baie de Saint-Julien, doit craindre de perdre l'Empire de la Mer du Sud, parceque les Anglois, à qui l'expérience a démontré dans la derniere Guerre la nécessité d'y avoir un établissement, pourroient dans la premiere qui surviendra réparer les fautes qu'ils ont commises alors, & cela d'après les enseignemens exacts

que George Anſon a pris dans ſon voyage à la Mer du Sud. Ils n'ont d'autres endroits pour rafraîchir leurs vivres dans leur route pour doubler le Cap de Horne, que les ports du Breſil où il ne ſe paſſe rien qu'on n'en ſoit informé à Buenos-Ayres, & dont on ne donne avis ſur-le-champ à Chili & à Lima, pour que nos Vaiſſeaux Marchands ſe raſſemblent dans les ports & ſe mettent en état de défenſe.

Il faut donc que les Anglois, pour cacher leur deſſein, ſe réparent & prennent des rafraîchiſſemens dans un autre endroit ignoré des Eſpagnols. Que l'on m'en nomme de plus convenable que la baie de Saint-Julien qui eſt éloignée de cinq cents lieues de nous & de Valdivia, & qui ſe trouve dans la proximité du Cap de Horne? Ils peuvent s'y approviſionner d'abord de bois à brûler, comme l'aſſure la

relation du P. Quiroga, où il eſt dit, page 43 : » On trouvera ſur cette côte » de bon bois à brûler, & en aſſez » grande quantité pour approviſion- » ner les Vaiſſeaux qui entreront dans » cette baie «.

En ſecond lieu, il y a beaucoup de poiſſons qu'on peut ſaler, comme le porte la même relation. » Le Pilote » & Quiroga deſcendirent dans la » chaloupe pour ſonder l'entrée du » canal ; & les matelots y ayant jetté » leurs filets, ils les retirerent pleins » de gros poiſſons de même eſpece » qui reſſembloient aux truites & qui » peſoient ſept à huit livres «.

Troiſiémement, on peut y faire de l'eau, car on lit ce qui ſuit à la page 46 de la même relation : » A trois » quarts de lieue on trouvera ſur le » ſommet de quelques collines un » autre lac d'eau douce qui a une » lieue de circuit «. C'étoit au mois

de Février où l'été est dans toute sa force. Que l'on juge par-là de l'eau qui pourra se trouver dans les autres endroits!

Quatriémement, on peut s'y approvisionner de viande, parcequ'il se trouve dans l'intérieur du pays des huanacos & d'autres animaux, dont parle le P. Quiroga, page 49. » Il y » a dans ce port une quantité prodi- » gieuse de poissons qui ressemblent » à la morue, des oiseaux de mer, des » moineaux, des oies; & sur terre, » des autruches, des huanacos, des » vigognes, des quirinquicos & des » renardaux. Tous ces animaux pais- » sent; & en s'approvisionnant d'her- » be, on peut les conserver à bord «.

Or, si les Anglois ajoutent quelques autres choses aux productions naturelles de ce pays en s'établissant à Saint-Julien, quand bien même ils n'y laisseroient qu'une garnison compo-

ſée d'un petit nombre de ſoldats & quelques pieces d'artillerie, il n'y aura plus pour lors de forces capables de les déloger, & ils trouveront en abondance toutes les choſes néceſſaires pour approviſionner leurs vaiſſeaux deſtinés à faire le voyage de la Mer du Sud : ils auront l'empire de cette mer; nos côtes ne nous ſerviront plus de rien pour notre commerce, & nous ſerons toujours expoſés à leurs inſultes. Outre cela, devenus les maîtres des cinq lieues de ſel qui avoiſinent la baie, ils parviendront, avec la plus grande facilité, à ſe rendre tributaires un nombre infini d'Indiens qui habitent dans l'intérieur du pays, & dont je vais parler; & avec leur ſecours ils peuvent nous attaquer à force ouverte, nous écraſer dans le Chili & dans ce Gouvernement, & répandre la conſternation dans la plus grande partie de l'Amérique méridionale.

CHAPITRE VII.

Avantages que retireroit l'Espagne en peuplant & fortifiant la baie de Saint-Julien.

En nous établissant dans la baie de Saint-Julien, nous parviendrons à empêcher les Anglois d'y jamais penser; car elle est imprénable du côté de la mer, pour peu que l'on rencontre de la résistance, & cela par deux raisons.

La premiere, c'est que la pointe de rochers qui est au Sud-Ouest de l'entrée de la côte septentrionale, la rétrecit au point que le canal peut être défendu avec le fusil, & à plus forte raison avec le canon.

La seconde, parceque tous les vaisseaux qui s'approcheroient, resteroient à sec à la marée basse, car le canal

dans

dans cette baie n'a pas plus de trois brasses de profondeur; & une demi-douzaine de pieces de canon les mettroit en pieces avant la marée montante. Il y auroit une autre impossibilité à effectuer un débarquement hors de la baie, & à prendre par terre la pointe de rochers, à cause du peu de largeur de cette baie & de sa situation, qui est telle, qu'on ne pourroit parvenir à en chasser cinquante hommes qui s'y trouveroient avec des vivres & des munitions.

En établissant donc une garnison dans ce fort, & l'approvisionnant de vivres & de munitions, la Mer du Sud se trouveroit à l'abri des insultes des Anglois, & la communication de Buenos-Ayres seroit ouverte avec Valdivia dans le Chili; car il m'a été assuré, par beaucoup de témoins oculaires, que la traversée pour arriver à cette garnison est très courte & le

chemin très bon, cette pointe de l'Amérique étant beaucoup plus étroite que ne la font ceux qui jugent par estimation.

Les Indiens qui habitent la partie du milieu seront forcés de se soumettre à la garnison de Saint-Julien, s'ils veulent avoir du sel; car, comme il n'y a que de l'eau douce dans l'intérieur du pays, on n'y trouve point de salines, & les Indiens dévorent le sel comme nos petits enfans le sucre.

Quel parti plus sûr y a-t-il à prendre pour les soumettre à Dieu & au Roi? Les Indiens de ce parage une fois réduits, il faudroit nécessairement que ceux du Chili, qui se trouveroient entre deux feux, se rendissent, de même que ceux qui seroient entre Saint-Julien & Buenos-Ayres.

Et quels sont ces Indiens? Ce ne sont certainement pas ces prétendus Patagons dont on s'est fait ici une

fauſſe idée, qui n'ont d'autres connoiſſances que celles que les Géographes leur ſuppoſerent d'abord. Un grand nombre de témoins oculaires, & qui ont vécu parmi ces Indiens, nous en ont donné une deſcription exacte. Leur taille eſt la même que celle de nos Eſpagnols, & il n'y en a pas un qui ait plus de deux varres deux ou trois pouces de haut, & les femmes m'ont paru même plus petites que les nôtres. Ils ont le corps bien proportionné, la taille déliée; leur viſage n'eſt point difforme, & leur teint eſt brûlé du ſoleil. Ils ſont bons cavaliers & aſſez intelligens: ils ne profeſſent aucune Religion: ils ont le menſonge en horreur, comme la choſe la plus exécrable. Leur nombre eſt prodigieux, & ils ſont diviſés principalement en deux nations, qui ſont les Aucaès & les Serranos. Ils n'ont qu'une ſeule & même langue qui eſt

l'Auca. Les Indiens qui habitent les parties les plus reculées vers le Nord conſervent le nom d'Aucaès; & ceux qui ſe trouvent au Sud & juſqu'à Valdivia, s'appellent Pehuenches. Les Serranos ſe diviſent en Puelches qui ſont les Sujets du Cacique Brave, & ils s'étendent juſqu'à la Riviere des Sauces; en Tuelches, qui habitent depuis la ſuſdite Riviere juſqu'au détroit de Magellan; & en Indiens, appellés Pampas, qui ſont nos voiſins.

On peut facilement raſſembler tous ces Indiens & les réduire en Peuplades qui rendroient hommage à Dieu & au Roi, comme l'ont déja fait ceux de Saint-Julien & de Valdivia, & auſſi ceux de Buenos-Ayres, & empêcher que les Anglois ne parviennent à rendre ces Païens redoutables aux Eſpagnols, en prenant Saint-Julien qui nous appartient aujourd'hui.

Nous établir & nous fortifier dans

cette baie eſt choſe ſi facile & ſi peu couteuſe, qu'un Gouverneur de Buenos-Ayres, qui n'auroit point une condeſcendance aveugle pour les volontés des Jéſuites, peut le faire en très peu de mois & à moins de 50000 piaſtres : mais ſi l'on s'arrête aux propos des Jéſuites, la choſe ſera moins praticable aujourd'hui qu'elle ne l'étoit en 1746; car ils ſont très courroucés de ce que le Gouvernement leur a fait alors détruire la nouvelle Peuplade de la Conception des Pampas, loin de leur permettre de former celle du Volcan; & aſſurément on ne peut que louer le Gouvernement d'avoir donné un pareil ordre. Les plaintes des Habitans de Buenos-Ayres étoient bien fondées, & elles n'auroient point eu lieu ſi les Miſſionnaires euſſent été Franciſcains ou de tout autre Ordre que celui des Jéſuites, dont les maximes, ſuivant moi, ſont

très préjudiciables à l'Etat & à la politique des Espagnols.

Revenons donc aux moyens que l'on peut employer pour former cet établissement. La premiere chose à laquelle on doive penser, c'est de fortifier la Puenta de Piedras; & pour cela, il faut y envoyer cinquante jeunes Soldats avec leurs femmes, & un Commandant qui soit Ingénieur. Il est à propos que les Soldats que l'on choisira soient en état de construire le petit fort, parceque l'on trouvera sur le lieu les matériaux propres à cet effet: on leur donnera aussi des vivres pour six mois, & douze canons, avec toutes les munitions nécessaires. Trois des bâtimens que nous nommons ici Lanchos, peuvent contenir les Soldats & les provisions en question, & beaucoup d'autres choses encore. Pour le spirituel, on enverra deux Religieux Franciscains: ils peuvent met-

tre à la voile à la fin d'Août, tems où commence le printems, & être rendus à Saint-Julien à la fin de Septembre.

On fera partir en même tems, du pays de la Madeleine, cinquante chariots chargés chacun de 150 Arobes, la quantité de bœufs néceſſaire & du bétail de toute eſpece pour manger & multiplier dans ladite Colonie. On tranſportera à cheval ou dans des chariots, les cent familles tirées du quartier ſupérieur & du plus peuplé de la ville, où l'on en trouvera aiſément qui voudront y aller, & même plus qu'il n'en faudra. On pourra les faire eſcorter par cinquante Blandengues, ayant ſoin que chaque homme ne parte point ſans ſa femme, & qu'ils ſoient tous jeunes; & pour le ſpirituel, on enverra, avec ceux qui partiront par terre, deux autres Franciſcains.

Ils arriveront, sans le moindre obstacle, à Saint-Julien, pour la Fête de la Nativité qui est le cœur de l'été, & ils trouveront le fort construit, la Peuplade tracée & le partage de terrein fait: alors ils pourront travailler à se faire des abris pour l'hiver. La chaux, le plâtre & la pierre y sont en abondance, mais il n'y a point de bois de charpente: en se contentant d'un simple toit voûté, ils pourront au moins entr'eux tous en construire assez pour passer les froids de l'hiver; & au printems, après avoir ensemencé les terres & planté des arbres, sur-tout des duraznales, parcequ'ils donnent beaucoup de bois, ils entreprendront la construction des maisons & de l'Eglise.

On leur laissera les chaloupes pour établir une communication plus prompte avec Buenos-Ayres; & par

le moyen de ces chaloupes & d'autres qu'ils se procureront par la suite, ils pourront transporter le sel, les cuirs & la morue à leur établissement; & les Habitans de cette nouvelle Colonie n'auront pas besoin d'autres choses pour s'enrichir, sur-tout lorsque les Indiens, qui sont si avides de leur sel, auront été soumis. On me demandera s'il y a dans cette ville quelqu'un qui veuille se charger de tous ces approvisionnements pour 50000 piastres, les canons & les munitions de guerre exceptés: j'ose assurer qu'il se trouvera plus de vingt riches particuliers qui le feront à leur péril & risque. Et, au surplus, une bagatelle semblable peut-elle arrêter une entreprise aussi nécessaire & aussi avantageuse?

Cela ne s'accorde point, me dira-t-on, avec les rapports faits par les Jésuites, page 42. » Tous déciderent,

» d'une voix unanime, qu'il n'étoit
» pas possible d'établir une Peuplade
» dans cet endroit, parcequ'il n'y
» avoit point d'eau douce dans la pro-
» ximité de la baie, ni de terres pro-
» pres au labour; & ce qu'il y a de pire
» encore, parcequ'il n'y avoit point de
» bois de charpente ni même de bois
» à brûler, chose très nécessaire dans
» ce pays où le froid est très rigou-
» reux «. Il est étonnant que ces Peres n'aient pas ajouté qu'il n'y avoit pas un pouce de terre pour poser le pied, ni d'air pour respirer.

Mais comment se trouve-t-il dans la même relation, ainsi que nous l'avons dit plus haut, qu'il y a un lac d'eau douce d'une lieue de circuit, de bon bois à brûler, & en assez grande quantité pour en approvisionner les vaisseaux; beaucoup de poissons, du sel en abondance, des oiseaux &

des animaux propres à ſervir de nourriture?

Comment ceux qui y ont été, excepté les Jéſuites, nous aſſurent-ils que rien n'y manque pour former une bonne Peuplade, ſi ce n'eſt le bois de charpente? Et ſi le manque de bois étoit un obſtacle pour l'établiſſement d'une Peuplade, jamais on n'auroit formé celle de Buenos-Ayres qui ne le cede à aucune des villes d'Eſpagne, ſi ce n'eſt à Madrid & à Séville. Le bois à brûler n'y étoit pas en abondance, & on y ſuppléa par les durazenales. On peut faire de même pour Saint-Julien, car on ſait que ces arbres y prennent racine comme à Buenos-Ayres, & qu'il en ſera certainement de même pour tout ce qu'on y plantera; car le Capitaine de la Chaloupe d'Arriaga m'a aſſuré que ce ſeroit parler contre la vérité, ſi l'on diſoit

qu'il n'y a point de terres propres au labour à Saint-Julien, qu'elles ne different en rien de celles de Buenos-Ayres, & que les Indiens trouvent en abondance tout ce dont ils ont besoin.

Quand même il n'y auroit pas beaucoup d'eau, & c'est ce dont je ne conviens point, les hivers étant très pluvieux, comme on le sait, on pourra amasser de l'eau dans des mares, des étangs, des citernes & des lacs pour les étés, comme cela se pratique dans la Manche où il y a moins d'eau qu'à Saint-Julien; & si ce pays n'est point peuplé ni fortifié depuis l'année 1746, c'est aux Jésuites seuls qu'on doit en imputer la faute & non pas à la Cour.

Enfin les mêmes raisons qui nous portent à nous établir à Saint-Julien, doivent aussi nous déterminer à nous assurer de Puerto Deseado, de San Gregorio, & de tous les ports qui se

trouvent depuis la Riviere de la Plata jufqu'au Cap de Horne, & au Cap de la fameufe baie de San Francifco. Il ne s'agit pas de chercher les avantages qui pourront en réfulter pour nous, il faut fonger aux dangers dont ils nous garantiffent en prévenant les Anglois & en empêchant par-là qu'ils ne nous faffent la loi, car ils ont grande envie de tirer parti de la Mer du Sud, dont nous ne refterons maîtres qu'autant qu'on ne les laiffera pas approcher de la côte qui s'étend depuis San Antonio jufqu'au détroit.

Moi, BERNARD IBANEZ DE ECHAVARRY, Prêtre, natif de Victoria, j'ai écrit cet Ouvrage dans les Peuplades d'Indiens & dans les Miffions de Guaranis : je l'ai achevé à Buenos-Ayres en 1761, & je l'ai copié à Madrid, pendant les mois de

Février & de Mars 1762 ; & pour que foi y soit ajoutée, je le signe aujourd'hui 15 Mars 1762.

BERNARDO IBANEZ DE ECHAVARRY.

FIN de la troisieme partie.

QUATRIEME PARTIE.

ÉPHÉMÉRIDES,

OU

JOURNAL (1)

DE LA GUERRE JÉSUITIQUE;

RÉDIGÉ par le Général en Chef, (*le Pere* THADÉE ENNIS), &

(1) Ce Journal de la Guerre Jésuitique dans le Paraguay étoit composé pour le Pere Général de la Compagnie, & il devoit servir de suite à celui que le P. Bernard Neursdorffer avoit déja envoyé à Rome, ainsi qu'il paroît par une Lettre dudit Neursdorffer au Pere Général, datée de San Carlos, le 4 Mars 1746. *Voyez* seconde partie.

NB. Les Notes sont de l'Auteur Espagnol qui a traduit du Latin ces Ephémérides.

touvé parmi ses papiers, le ..... Mai 1756, au poste de Saint-Laurent, après la Journée de Taibaté, du 10 Février 1756.

Traduit de l'original latin.

ANNÉE 1754.

VERS le milieu du mois de Janvier de 1754, les Guanoas, alliés des Guaranis qui faisoient soigneusement le service de troupes légeres, donnerent avis aux Habitans de toutes les Peuplades, qu'un corps nombreux d'Espagnols se faisoit voir sur les Cataractes du Rio-Negro. Les Indiens prirent les armes à la hâte; des Couriers furent expédiés dans toutes les Peuplades. On assembla les Chefs, on délibéra, on encouragea, & il fut résolu que l'on se défendroit.

Deux cents chevaux sortirent le 27 du

du même mois de la Bourgade de Saint-Michel. Ils devoient en prendre d'autres en chemin dans les différentes Habitations, & former en tout un corps de neuf cents chevaux. Deux cents hommes ſuivirent auſſi-tôt de la Peuplade de San Juan, & environ autant des Peuplades de San Angel & de San Luis : il partit un nombre égal de Saint-Nicolas, & quatre-vingts hommes de Saint-Laurent. L'armée raſſemblée au nombre de quinze cents hommes ſe mit en marche pour défendre les frontieres.

Pendant qu'on s'occupoit ſérieuſement à ces préparatifs, les faiſeurs d'herbe de Saint-Thomas, qui préparent dans les montagnes l'herbe à l'uſage de ce pays, firent ſavoir, le 8 Février, dans les pâturages de San Juan, qui s'étendent juſques ſur les bords du Rio-Grande, qu'un corps nombreux de Portugais ſe raſſembloit

de ce côté-là, & qu'il menaçoit les Peuplades frontieres dont il n'étoit éloigné que de quarante lieues.

Dans le même tems on apprit du côté des pâturages les plus éloignés de Saint-Louis sur le Rio-Grande, qui auparavant séparoient les terres Guaraniques des terres Portugaises, qu'une autre troupe de cette derniere Nation se faisoit voir; qu'elle avoit déja passé la riviere dans des bateaux, & qu'elle avoit construit dans le bois voisin deux grands hangards. Les mêmes nouvelles ajoutoient que cette armée étoit bien fournie en chevaux & en armes.

Comme je fus appellé de ce côté-là (1), je partis pour y porter du secours avec les gardeurs de troupeaux des terres voisines; mon intention étoit aussi que l'armée qui étoit sortie des Peuplades pour aller au-devant des

(1) C'est le P. Thadée Ennis qui parle.

Espagnols, se trouvât à tems sur ce lieu, pour que nous pûssions, par ce moyen, attaquer l'ennemi de tous les côtés à la fois.

Un certain bruit sourd qui se répandoit alors remplit le Soldat de joie, releva son courage, & lui fit concevoir de bonnes espérances du succès de cette expédition. On débitoit qu'un convoi de quelques chevaux & de douze chariots, chargés de munitions de guerre, avoit été attaqué après avoir passé la riviere Uraguay, à l'endroit appellé Las-Gallinas, par nos Alliés Barbares les Charruas & les Minuanes, qu'il avoit été dispersé, que les animaux avoient été enlevés & les chariots brûlés.

Ce bruit ne paroissoit pas être absolument destitué de fondement; car un des Chefs de Saint-Angel qui revenoit de ses terres, prétendoit avoir entendu dire la même chose par quel-

ques-uns des Alliés victorieux qui y avoient passé par hasard.

Les Indiens, animés par cette nouvelle, levent aussi-tôt dans toutes les Peuplades un renfort de troupes, qui, après avoir employé trois ou quatre jours *à se confesser & à communier*, se mirent toutes en mouvement. La Peuplade de Saint-Angel fournit quatre cents hommes, par la raison que le danger la regardoit de plus près, & que ses Habitans se rappelloient les anciennes inquiétudes que leur avoit donné quelques années auparavant un Portugais qui étoit entré sur leurs terres, & qui, quoiqu'il fût connu des Bergers, avoit été pris alors pour un espion. Les autres Peuplades envoyerent chacune deux cents hommes. Toutes ces troupes, dans lesquelles nous comprendrons cent Thomistes, soixante Lorencistes & quelques Bergers du voisinage, alors oc-

cupés à cueillir l'herbe, composoient un corps de douze cents hommes.

Pendant que l'on faisoit les préparatifs nécessaires pour l'expédition, un des Chefs de l'armée vint me voir, de grand matin, le Dimanche de la Septuagésime; il me pria de le suivre en qualité d'Ordonnateur & de Confesseur de l'armée. Je m'en excusai, parceque je savois, par ma propre expérience, de quelles calomnies les Portugais & les Espagnols nous noircissoient à ce sujet. Je lui promis cependant que si quelqu'un de l'armée tomboit dangereusement malade ou étoit blessé mortellement, j'accourrois sur-le-champ dès qu'on m'en requerroit: je lui dis que j'avois pour cela les pouvoirs nécessaires du Vicaire de Jésus-Christ, & qu'il ne m'étoit point permis de laisser dans la privation de l'usage des Sacremens & des moyens du Salut l'ame d'un Fidele qui ne se-

roit coupable d'aucune négligence. Les Chefs ſe rendirent à cette propoſition, & ils presſerent leurs préparatifs après s'être *fait abſoudre de leurs péchés.*

Ces Corps ſortirent enfin de leurs Peuplades reſpectives, & arriverent, tant ceux qui étoient les plus proches, que les plus éloignés, en trois jours de tems dans les bois où l'on ramaſſe l'herbe du Paraguay. On envoya d'abord quelques eſpions en avant, qui rapporterent que le bruit qui couroit ſur la marche des ennemis étoit ſans fondement. L'armée ſe mit cependant en marche, & parcourut tout le pays; mais elle ne découvrit pas la moindre trace de l'ennemi: elle trouva ſeulement quelques tas de bois amaſſés, que des Indiens anthropophages avoient abandonnés.

Quand on ſe fut aſſuré, par ce moyen, que le bruit de guerre avoit

été répandu fauſſement par les fuyards de San Thomé, l'armée ſe retira & ſe diſperſa dans les différentes Peuplades. Il eſt cependant à propos d'obſerver ici que les Portugais ont avoué depuis que quatre cents Pauliſtes des Peuplades s'étoient réellement approchés d'eux; mais qu'ayant découvert du haut des arbres ces troupes Indiennes, ils avoient été ſaiſis de frayeur, & avoient pris le parti de ſe retirer.

La nouvelle de l'aventure des douze chariots & de la priſe de quelques pieces de canon s'évanouit abſolument; on n'apprit d'ailleurs rien de certain du côté des Habitations ou Pâturages de San Luis.

Un Courier nous apprit le 3 Mars, que les troupes de San Luis & de San Juan avoient attaqué un corps Portugais qui s'étoit retranché avec des palliſſades ſur les bords du Rio-Grande; que les Portugais, chaſſés d'abord

de leurs retranchemens, étoient revenus à la charge; qu'ils étoient tombés ſur les Indiens chargés de butin; qu'ils avoient tué, avec leur mouſqueterie, quatorze Juaniſtes & douze Luiſiſtes, & qu'ils avoient mis le reſte en fuite, mais non ſans perdre quelques-uns des leurs dans cette affaire. Il ajouta qu'au moment de la retraite des Indiens, on entendit d'un autre côté un feu de mouſqueterie, & qu'on ſoupçonnoit que les Lorenziſtes en étoient auſſi venus aux mains avec les Portugais. On attendoit un détail plus circonſtancié de cet événement, dont la premiere nouvelle répandit l'allarme & la conſternation dans toutes les Peuplades.

On mandoit dans le même tems qu'un corps de huit cents Eſpagnols avoit paru dans les campagnes de Yapeyu; que les Bergers s'étant enfuis, l'ennemi avoit enlevé les troupeaux

de cette Peuplade. On doutoit encore de la vérité de ce fait. Les Chefs des différentes Peuplades s'aſſemblerent & délibérerent avec celui de la Conception qui étoit alors le Chef ſuprême; mais il ne tranſpira rien du réſultat de ces délibérations.

On ſut, depuis, le détail de l'action qui s'étoit paſſée avec les Portugais & les Habitans de San Luis. Il y avoit plus de cinq ans que les Portugais s'étoient établis à l'inſu des Habitans de San Luis dans un bois ſitué à l'une des extrémités de leurs terres, & renfermé entre les rivieres Grande, Verde, Tacido & Guacacay, & qu'ils y avoient bâti un Bourg aſſez conſidérable. Les Luiſiſtes, quoiqu'ils allaſſent de tems en tems à la découverte, & que même ils menaſſent paître leurs troupeaux dans le voiſinage du Bourg, n'avoient jamais pouſſé juſqu'au Bourg même, étant pareſſeux de leur natu-

rel & trouvant leur terrein déja trop vaſte. Le bruit de la guerre ayant réveillé leur attention, ils découvrirent ce Bourg dans leurs courſes, & formerent le deſſein de l'attaquer. Un corps compoſé de cent dix Luiſiſtes, & d'environ deux cents Juaniſtes, ſe mit, pour cet effet, en marche le 22 Février. Il arriva dans la nuit, attaqua le Bourg le lendemain au point du jour, l'emporta, & en chaſſa les Habitans ſans la moindre difficulté.

Pendant que nos gens, maîtres du Bourg & libres de toute crainte, s'amuſoient à piller les maiſons, l'ennemi revint, les chargea & les chaſſa; ce qui lui fût d'autant plus aiſé, que les fuſils des nôtres avoient été gâtés par la roſée de la nuit, & par l'eau de la riviere qu'ils avoient paſſée à la nage, & que l'épaiſſeur du bois les empêchoit de ſe ſervir de leurs lances. Les Indiens perdirent parmi leurs

morts, dont le nombre étoit de vingt-deux, l'Enſeigne Royal de la Peuplade, brave Officier, qui, même après avoir été abandonné par les ſiens, ſe défendit juſqu'au dernier moment qu'il fut maſſacré à coups de lance par les ennemis qui venoient de le faire priſonnier & de le lier. Le nombre de leurs bleſſés fut de vingt-ſix. Les Portugais eurent quatorze tués, & ils furent tous bleſſés, quoique leur nombre fut conſidérable. Seize Luiſiſtes retournerent pour obſerver les mouvemens de l'ennemi, & pour enterrer leurs morts, réſolus d'employer la force des armes, s'il le falloit, pour s'acquitter de ce dernier devoir envers leurs Compatriotes. Les Indiens qui n'étoient point de cette Peuplade ſe retirerent dans leurs terres & ſur leurs pâturages pour attendre des renforts; le reſte des Luiſiſtes en fit autant, ſoit que la honte

ou la crainte, ou quelque différend élevé entr'eux, les aient portés à prendre ce parti.

Il se forma bientôt un nouveau corps de troupes dans la même Peuplade. Ce corps craignant de se trouver dans le cas de ceux qui avoient péri dans le premier combat sans l'assistance d'un Confesseur, reclama les secours spirituels du Pere (1) qui, dans ce temslà, prêchoit la Mission du Carême. Il se rendit à cette proposition qu'il s'étoit déja senti disposé à accepter par la délicatesse de sa conscience qui lui dictoit le devoir de se charger du soin de la vie & du salut de ces malheureux.

Il se mit donc en chemin pour se rendre dans les pâturages de cette Peuplade qui sont au pied des montagnes.

Les troupes partirent le 3 Mars:

(1) C'est le P. Thadée Ennis.

elles marcherent très lentement pour donner le tems aux bagages de les ſuivre. Elles camperent, le 12 Avril, entre les deux rivieres de Guacacay, ſavoir, la grande & la petite. Enfin, l'armée alliée des Luiſiſtes & des Juaniſtes paſſa la riviere à ſa ſource. Elle comptoit engager les Migueliſtes, par des Lettres, à ſe joindre à elle dans cet endroit; car il étoit néceſſaire de venir en grande force ſur l'ennemi qui avoit l'avantage du nombre & du terrein : mais peu s'en fallut que toute l'expédition n'échouât par la diſcorde de ces Alliés mêmes, dont le ſalut conſiſtoit dans leur union. Ceux de San Juan n'avoient pas encore digéré l'affront qu'ils prétendoient leur avoir été fait par ceux de San Luis, & qui conſiſtoit en ce que ceux-ci, non-ſeulement ne leur avoient pas demandé du ſecours pour la derniere attaque, mais qu'ils avoient même

refusé d'abord celui que les Juanistes leur avoient offert volontairement. Ils ajoutoient encore que la derniere invitation qu'ils leur avoient faite de s'unir à eux, n'avoit pas été accompagnée d'assez d'égards & d'honnêtetés : ils refuserent donc, par ces deux raisons, de combattre en leur compagnie. Les Luisistes reprochoient de leur côté aux Juanistes d'avoir été, par leur fuite précipitée, les auteurs de la derniere disgrace, d'avoir abandonné leurs Alliés dans le péril, & de vouloir de nouveau éviter le combat.

On traita (1) avec ces deux Nations, tant de bouche que par écrit, pour les engager à agir de concert & à réunir leurs forces. On leur représenta que ce n'étoit pas là le moment de s'amuser à des dissentions domestiques ;

(1) Ce fut le P. Thadée Ennis.

que l'ennemi étoit aux portes; qu'il étoit toujours honteux pour des Compatriotes de ne pas être d'accord, mais qu'il y avoit pour eux le plus grand danger à être désunis quand un mal commun les menaçoit; que leurs divisions rendroient l'ennemi plus fier & plus insolent; qu'il les extermineroit les uns après les autres, puisqu'il étoit beaucoup plus aisé de rompre une fleche que de rompre un faisceau; que quand la maison d'un particulier étoit en feu, tous les autres Concitoyens devoient accourir pour l'éteindre & pour sauver la ville d'un incendie général; que les Peuplades devoient agir de même pour arrêter les flammes de la guerre. Ces remontrances, soutenues par d'autres argumens semblables, parurent rétablir la bonne harmonie. Une lettre écrite par les Notables de la Peuplade de San Juan, par laquelle ils recom-

manderent l'union, & ordonnerent aux troupes d'obéir également aux deux Capitaines, y contribua beaucoup.

On attendoit, de la part des Miguelistes ou des Troupes auxiliaires, une réponse. On avoit des avis que les Nicolaïstes & les Conceptionistes étoient déja en chemin. Les Lorenzistes s'excuserent sur le grand éloignement de ce qu'ils avoient retardé de deux jours; les autres s'occuperent, en attendant, à se pourvoir d'armes & de munitions. Quelques batteurs d'estrade couroient le pays pour observer les mouvemens de l'ennemi.

Pendant que tout ceci se passoit sur le Rio-Grande, appellé, par les Indiens, Igay, c'est-à-dire, amer, & que les Indiens pressoient la réunion de leurs troupes, les Espagnols se tenoient tranquilles de leur côté sur le bas Uraguay, & tous leurs grands préparatifs

préparatifs de guerre n'aboutirent à rien. En effet, la ſaiſon étoit trop avancée pour que l'on pût penſer à entreprendre quelque expédition. Ce fut dans ce tems là que le Conſeil, qui s'étoit tenu nouvellement, envoya une Ambaſſade aux Habitans de Yapeyu.

L'objet de cette Ambaſſade, qui étoit compoſée des Députés de toutes les Peuplades ſituées en deçà de la riviere Uraguay, & de quelques autres ſituées de l'autre côté de cette riviere, leſquels avoient été choiſis parmi les principaux Habitans, étoit de renouveller les anciens engagemens avec les Peuples de Yapeyu, de les porter à les obſerver, & de tâcher de rétablir l'accord entre cette partie de nationaux qui, de concert avec le Chef de la Peuplade, étoient portés pour la paix, & l'autre partie du Peuple, qui, conjointement avec les No-

tables, étoit d'avis qu'il falloit repousser les entreprises de l'ennemi avec vigueur: & en effet, la négociation eut tout le succès souhaité, & donna une égale satisfaction aux deux Conseils. Le Chef fut reconcilié avec les Notables, & les Notables avec le Peuple. L'Ambassade ayant rempli de cette maniere son objet, elle revint dans son pays fort contente du Peuple Yapeyu, qui, eu égard à ses facultés, l'avoit traitée magnifiquement. Ces Députés n'avoient découvert aucune trace de l'ennemi en chemin; ils rapporterent à leur retour, qu'ils avoient rencontré seulement quelques voleurs & quelques espions; mais qu'ils les avoient tués, & qu'ils s'étoient emparés de leurs chevaux.

On apprit du côté des frontieres de l'Espagne, que le Curé de Saint-Borgia, rappellé nouvellement par ses Supérieurs, & envoyé par eux à la

Sainte-Trinité, venoit de s'embarquer ſur la riviere de Parana ; qu'il étoit chargé de quelques commiſſions pour différentes villes Eſpagnoles le long de la riviere en deſcendant, & que le Curé de Saint-Joſeph avoit fait auſſitôt les fonctions de Curé & d'Inquiſiteur, mais qu'on venoit d'en nommer un autre à ſa place.

Mais, pour revenir à nos troupes & aux Portugais, nous en eûmes des nouvelles certaines & conſtantes, qui furent confirmées par l'arrivée de Joſeph, un des principaux Chefs des Miguéliſtes. Ces nouvelles étoient que le corps de cette Peuplade approchoit ſous la conduite du Vice-Gouverneur Alexandre, qui avoit été élu Chef par les autres Peuplades.

Quoique les troupes alliées fuſſent campées, elles s'acquittoient, autant que les circonſtances & le lieu le permettoient, des devoirs de la Religion

que l'Eglise prescrivoit pour le tems, qui étoit celui de la Semaine sainte. Il arriva qu'à l'instant même que, suivant le Rit de l'Eglise, on chantoit l'Alleluïa, il parut quatre pieces de canon avec leurs escortes. Aussi-tôt on vit descendre des hauteurs la Cavalerie des Miguelistes : toute l'armée qui consistoit en deux cents hommes, marchoit sous six drapeaux & sur six colonnes. Les Luisistes, avertis de cette marche, prirent les armes, & allerent, avec leurs deux drapeaux, à la rencontre des Miguelistes qu'ils féliciterent sur leur arrivée. Toutes ces troupes, après avoir construit, avec des branches de palmier, une Chapelle, dans laquelle elle placerent l'image de leur patron & celles de différents autres Saints qu'elles ont coutume de porter par-tout; & après avoir fait à leur maniere des courses de chevaux & l'exercice des armes, se reti-

rerent ſur une hauteur voiſine où elles aſſirent leur camp.

Le lendemain, jour de Pâques, qui étoit le 14 Avril, après *la Proceſſion, & la Grand'Meſſe*, un des Capitaines partit pour ſe rendre auprès des Juaniſtes, qui, quoique dans la proximité, n'étoient pas encore arrivés. Il rapporta à ſon retour qu'ils ſeroient au camp le ſurlendemain. Je ne ſais quel ſujet cauſa de nouvelles diviſions parmi eux; mais les Migueliſtes impatiens de ce retard, & irrités par le ſouvenir des anciennes diſputes, prirent la ferme réſolution de ne pas attendre les Juaniſtes, & de marcher ſeuls avec les Luiſiſtes contre les ennemis.

Il importoit beaucoup de prévenir cette ſéparation fatale. On employa donc, à cet effet, toutes les raiſons qu'on put tirer de la Politique *ou de*

la Religion. On (1) remontra aux Chefs que, fans une parfaite union & intelligence entr'eux, ils ne pourroient rien opérer; qu'il ne faudroit plus penfer à un raccommodement après une féparation fi éclatante; qu'ils ne devoient pas mettre trop de confiance dans leurs propres forces, dont la fupériorité fur celles de l'ennemi étoit balancée par l'avantage du terrein, par fon adreffe dans le maniement des armes à feu, & enfin par celui d'une expérience confommée; *que tous les efforts des humains étoient vains quand le Dieu des Armées, qui eft le Dieu de la Concorde, ne les fecondoit pas.* L'Orateur, en appellant à l'exemple de fa propre patience, ajouta que ceux dont il fupportoit les contrariétés depuis deux mois, de-

(1) C'eft encore le P. Thadée Ennis.

voient bien ſupporter patiemment le retard d'un jour. Les Chefs ne répliquerent point, & ils conſentirent à attendre au lendemain.

Les Lorenziſtes s'excuſerent de nouveau, & alléguerent, pour cauſe de leur retard, la foibleſſe & la laſſitude de leurs chevaux. Ils aſſurerent qu'avec un renfort de trente hommes, ils ſe faiſoient fort de défendre leurs terres, & d'occuper l'ennemi d'un autre côté. Leur excuſe parut frivole, par la raiſon que pluſieurs autres avoient fait plus de chemin qu'eux, & avoient également fatigué leurs chevaux; & on leur dit que, quand leur pays étoit en danger, ils ne devoient point regarder à la perte de quelques animaux. On leur déclara qu'on n'admettoit point leur excuſe; & que s'ils tardoient plus long-tems, on leur abandonneroit la défenſe de leurs biens & le ſoin de l'avenir. Les Chefs

confidérant que le retard pourroit apporter plus de préjudice à leurs affaires que le renfort des Lorenziftes, qui n'étoit que de foixante hommes, ne leur procureroit d'avantages, réfolurent de marcher fans attendre ces troupes.

Le jour fixé pour l'arrivée des Juaniftes étoit venu, & même paffé en partie, fans qu'ils euffent encore paru, quoiqu'ils ne fuffent éloignés que de trois ou quatre lieues du Camp des Alliés. Enfin, on vit arriver, à midi, fort à propos le premier Alcade de la Peuplade de San Juan, dépêché par le Chef & le Peuple, pour prendre le commandement des troupes qui avoient été commandées jufque-là par l'Enfeigne Royal, premier moteur des divifions, & que fes Supérieurs, inftruits de fes maneges, venoient de caffer pour cette raifon. L'Alcade, qu'on avoit envoyé pour preffer

la marche de ses Compatriotes, revinr, sur le soir, avec quelques troupes, & il fut reçu comme les Miguelistes l'avoient été deux jours auparavant. A leur arrivée ces troupes marchoient dans un morne silence, sans appareil & sans drapeaux ; à peine leurs tambours & leurs hautbois se faisoient-ils entendre. Enfin, tout annonçoit en elles des esprits irrités & aigris par leurs dissentions. Malgré cela, les Chefs s'assemblerent à l'entrée de la nuit ; chacun donna son avis, & tous parurent s'accorder.

Le lendemain, c'est-à-dire, le 17 Avril au matin, on commença *par implorer le secours du Saint-Esprit dans une Messe Solemnelle : il y en eut qui se confesserent & communierent.* Le signal donné, on brida & on sella les chevaux : on enleva les tentes ; & après qu'on eut fait les *Prieres à la Chapelle*, avec les chœurs & *rits ac-*

coutumés parmi ces Nations, l'armée ſe rangea en ordre de bataille au pied de la montagne pour paſſer la riviere. Il étoit cependant impoſſible de faire un dénombrement exact des troupes, attendu qu'une partie des Juaniſtes n'avoit pas encore paſſé la riviere; & que l'autre partie, conſervant encore quelque reſſentiment, n'avoit pas bougé de ſon camp. On comptoit alors quatre cents hommes; & on ſupputoit que ceux qui devoient les joindre monteroient, tous raſſemblés, au nombre de cinq cents. La revue finie, les troupes ſe mirent gaiement en marche au ſon des trompettes & des tambours.

Le premier jour, l'armée paſſa la petite riviere de Guacacay, & elle campa le ſoir à ſept lieues du pâturage de Saint-Borgia, au pied des montagnes; le ſecond jour, elle franchit les rochers appellés Ararica.

Comme elle entroit dans ce camp, elle trouva des espions qui rapporterent que l'ennemi, dont la force ne passoit pas cinquante hommes, avoit fortifié ce bois par des levées; & ce fut tout ce qu'ils dirent savoir de certain. On leur dit de faire part au Chef de leurs nouvelles; & ceux-ci furent d'avis d'aller droit à l'ennemi, se confiant *dans la justice de leur cause*, dans le nombre de leurs troupes, & dans la qualité de leur artillerie, qui étoit plus grosse que celle des Espagnols. On fit halte dans cet endroit.

Il y avoit quelque tems qu'il étoit venu des Peuplades un avis, qu'un des Luisistes s'entendoit & correspondoit secrétement avec l'ennemi. Le peu de certitude qu'on avoit des desseins de l'ennemi, qui cependant n'étoit qu'à trois marches de notre armée, les campagnes ravagées par-tout sur le passage de nos troupes, tout cela

paroissoit confirmer la vérité de ce soupçon. Il étoit question de faire savoir cette circonstance aux Chefs, & ce fut le parti que l'on prit. Les Luisistes n'en furent pas contens, & ils le manifesterent bientôt ; car le lendemain l'armée ayant campé sur les bords de la riviere Yacuy ou Phasideo, après avoir fait une route de sept lieues, leur Chef proposa de former, à l'avenir, l'arriere-garde avec sa troupe, disant que c'étoit là le moyen d'empêcher toute correspondance entre les siens & l'ennemi. L'idée étoit bonne; mais le Chef la donnoit par dépit, ce qui étoit aisé à voir par la façon dont il la proposoit, & par ces paroles dont il l'accompagna, *on verra mieux ainsi ce que l'on a à nous reprocher.*

C'est dans ce même camp qu'un Chef des Canonniers vint dire qu'il n'y avoit de poudre que pour tirer

quatre coups de canon. Cette nouvelle *nous* causa beaucoup d'embarras. Le tems n'admettoit point de faire venir de la poudre des Peuplades, dont on étoit éloigné de cent lieues, dans le moment qu'on alloit paroître à la vue de l'ennemi : il étoit honteux, d'un autre côté, de se présenter devant lui avec des pieces d'artillerie, qui, après avoir agi une seule fois, se tairoient pour toujours. On demanda l'avis du premier des Chefs; mais il assura qu'il y avoit au moins dix-sept charges, & ainsi de quoi tirer quatre coups & plus avec chaque piece. Effectivement, les informations étant faites, le premier rapport se trouva faux; malgré cela, il n'y avoit que trop de sujet de s'allarmer du peu de précautions que l'on avoit prises à cet égard.

L'armée commença à passer la riviere Phasideo ou Yacuy, le samedi

matin. La largeur de cette riviere, qui, dans cet endroit-là, eſt plus forte que toutes celles qui coulent entre les Peuplades, à l'exception du Parana & l'Uraguay, retarda le paſſage des troupes, au point que les ſeuls Migueliſtes ne ſe trouverent à l'autre bord qu'à la fin du jour.

Les Luiſiſtes étoient à peine paſſés le lendemain au ſoir; car ils avoient été arrêtés dans la journée par une pluie très abondante. Les Juaniſtes, qui avoient voulu paſſer les derniers pour attendre leur renfort, traverſerent la riviere à la nage; & ce ne fut que le ſurlendemain, à l'entrée de la nuit, la pluie les en ayant empêchés pendant le jour.

Quelques batteurs d'eſtrade des Lorenziſtes, que les nôtres, en reconnoiſſant le pays, avoient rencontrés, rapporterent le même ſoir au camp, que leurs troupes étoient oc-

cupées auſſi dans le même moment à paſſer la riviere à quelques lieues de-là, & qu'elles devoient joindre les Alliés en chemin. Un de ces gens étoit arrivé couvert de bleſſures, qu'il avoit reçues d'un tigre au viſage & à la tête, au moment qu'ils dormoient tous tranquillement ſur le bord du bois. On l'envoya, après l'avoir penſé, du côté d'une Peuplade; les autres retournerent vers les leurs pour leur annoncer l'arrivée de notre armée.

Le mardi matin, il tomba une forte grêle, & il s'éleva un brouillard épais. Le tems s'éclaircit; l'armée ſe mit en marche, laiſſant les bords de la riviere Yacuy, & s'avançant vers ceux de la riviere Curatuy. Après avoir fait fort à l'aiſe huit lieues de chemin, elle aſſit ſon camp en face d'un rocher, nommé Labatorio, qui fait partie de la montagne de Saint-Michel, que les Indiens appellent

Ibiticaray. La figure de ce rocher est singuliere : il se forme d'abord en pente très douce, & tout d'un coup il s'éleve à pic.

Le Mercredi 24 Avril, nous examinâmes, malgré le tems orageux & le brouillard, les bords de la riviere: nous trouvâmes que le pont qu'il falloit y jetter à la hâte, devoit avoir soixante pas, au lieu de cinq, qui auroient suffi dans un autre tems. Pour construire ce pont, on enfonça d'abord des pilotis dans la riviere: on attacha à ces pilotis, des madriers sur lesquels on posa des planches. Ce pont construit à la hâte, servit aux Indiens à transporter les canons, qu'ils chargeoient sur leurs épaules, ainsi que les équipages des chevaux & les armes.

On eut beaucoup de peine à faire traverser ce torrent aux chevaux, aux bœufs & aux vaches, dont le nombre étoit de trois mille ; car comme le

torrent

torrent étoit extrêmement rapide, & rempli d'ailleurs de quantité d'herbes, ces animaux couroient le risque de se noyer. Cependant, comme il n'y avoit pas d'autre expédient, vingt nageurs se jetterent dans la riviere, & ils parvinrent à faire passer tous ces troupeaux.

A midi, l'armée se trouva à l'autre bord avec toute sa suite; elle fit même encore deux à trois lieues de chemin: elle fut jointe, au moment de son arrivée au camp, par une trentaine de Lorensistes, nombre qui étoit moindre que celui qu'on avoit attendu.

Le jour de S. Marc, *on célébra la Messe sous une tente, & on implora le secours de tous les Saints par les Litanies* qui sont en usage dans l'Eglise. La pluie de la nuit, qui avoit mouillé l'herbe qui étoit fort haute, ne permit pas de faire *des processions*. L'armée ne marcha pas avant midi,

parceque le tems étoit à la pluie : elle ne sortit du camp qu'après avoir dîné, & elle poussa en avant jusqu'à trois ou quatre lieues, malgré une pluie fine & fort incommode. Elle campa, & personne ne sortit du camp. Le Général en chef alla lui-même à la découverte : il rencontra nos batteurs d'estrade, qui lui apprirent pour toute nouvelle, que l'ennemi étoit dans les environs, &, pour ainsi dire, à la vue de notre armée. Il y eut ordre, pour cette nuit & pour l'avenir, de faire taire le tambour & tous les instrumens militaires, pour empêcher l'ennemi de se douter de notre arrivée. Graces à l'étoile de Sirius, cette même nuit & le jour suivant, le tems fut clair & serein.

Le jour avoit paru quand l'armée se mit en marche. Après avoir fait trois lieues de chemin, elle s'arrêta pour ne pas s'approcher de trop près de l'ennemi, qui effectivement n'é-

toit plus éloigné que de deux lieues. Le camp fut dreſſé, non pas en forme circulaire comme auparavant, mais ſur deux lignes, pour préſenter un front de bataille. On commanda auſſitôt quelques gens pour reconnoître la riviere de Cerulio du côté du Nord, & pour tâcher de trouver un paſſage en la remontant, parceque l'on ne vouloit pas tenter celui qui avoit ſervi tout nouvellement aux Portugais, & qui étoit même gardé ; car il nous importoit beaucoup de faire paſſer la riviere à toutes les troupes en ſûreté, & avec la plus grande diligence poſſible, & de tomber ſur l'ennemi à l'improviſte.

Quelques-uns de nos Chefs s'avancerent encore d'une lieue & demie, de façon que ne ſe trouvant qu'à une demi-lieue de l'ennemi, & n'étant ſéparés de lui que par un bout de bois, il leur étoit aiſé d'examiner ſa poſi-

tion. Ils virent que l'ennemi avoit abandonné ſon premier camp ; & qu'après avoir brûlé ſes cabanes, il s'étoit établi ſur une hauteur couverte de bois, au pied de laquelle coulent les rivieres de Phacidio & de Cerulio; & que l'angle qui fermoit le bois & qui ſéparoit le pied de la montagne d'avec la plaine, étoit défendu par des paliſſades. On découvrit, au milieu de la hauteur, des pieux enfoncés en terre qui avoient dû ſervir pour des cabanes, & on en vit même quelques-unes qui avoient été conſtruites à la hâte. Pendant que les Chefs obſervoient toutes ces choſes, ils entendirent un coup de fuſil, mais il n'y avoit pas d'apparence que ce fût un ſignal donné par un ennemi. Il leur ſembla dans le même tems entendre quelque choſe paſſer en deçà de la riviere, & traverſer avec rapidité la campagne; mais comme l'herbe étoit extrême-

ment haute, il n'y eut pas moyen de découvrir ce que c'étoit. Les uns imaginerent que c'étoit un partiſan de l'ennemi; les autres crurent, avec plus de raiſon, que c'étoit une autruche.

On annonça le ſoir qu'il n'y avoit plus, pour toute proviſion de bouche, qu'un peu de viande ſalée. Effectivement la diſette devint ſi grande tout d'un coup, par un effet de l'indolence ſi naturelle aux Indiens, que comme il n'y avoit plus de vivres que pour un jour, il fallut mettre les troupes à la demi-portion, en attendant, que d'autres beſtiaux, pour leſquels on envoya dès le lendemain, fuſſent arrivés. Cette prévoyance n'empêcha pas cependant que les troupes ne ſouffriſſent beaucoup pendant quelques jours. Le Capitaine Sépé, Migueliſte, ſe porta dans cet endroit avec quelques ſoldats d'élite.

La nuit ſuivante, il fit un tems orageux & un froid glacial, de même que le lendemain 27 Avril. Les batteurs d'eſtrade, qui avoient été commandés pour deux objets, rapporterent, les uns, qu'on n'appercevoit aucun mouvement dans le camp ennemi; les autres, qu'ils avoient découvert un gué qui n'étoit pas bien éloigné de lui. Toute l'armée ſe mit en mouvement le lendemain, de grand-matin; & avec des haches, elle ſe fraya un chemin par le bois qui touchoit à la riviere. Elle ſe trouva raſſemblée ſur ſes bords à midi, n'ayant laiſſé derriere elle que quelques malades avec (1) leur Confeſſeur.

L'armée employa tout le Dimanche, 28 Avril, à conſtruire un pont ſur le modele de celui qu'on avoit jetté ſur le Labaterio, quoique cette

(1) Le P. Thadée Ennis.

derniere riviere fût plus large. On rassembla, en attendant, tous les chevaux dans une vallée très agréable, qui s'étend le long du Rio-Verde : on y transporta aussi, pour plus grande sûreté, les malades accompagnés de leur Confesseur. Les troupes, après avoir passé le pont, s'avancerent au milieu de la nuit, par le clair de lune, vers un hameau habité par des Portugais : elles s'emparerent de quatre maisons, & y tuerent trois Negres. Quatre Portugais qui s'étoient sauvés, avec leurs femmes, se retirerent dans un bois voisin, d'où ils donnerent avis à leur armée de notre marche. On s'empara en même tems de tous les chevaux de l'ennemi qui paissoient dans la campagne.

Le lendemain de grand matin, nos troupes s'avancerent, à la faveur d'un brouillard, vers le camp ennemi ; & comme ce brouillard n'étoit pas

épais de notre côté, & qu'il paroiſſoit à nos Indiens qu'il étoit beaucoup au-deſſus du camp ennemi, qu'ils voyoient de loin, cette circonſtance les fit bien augurer du ſuccès de l'entrepriſe: mais je ne ſais par quelle fatalité elles manquèrent d'en profiter. Elles attaquerent deux fois, & ſoutinrent le feu de l'ennemi durant près de deux heures, pendant leſquelles on leur tira au moins mille coups de fuſil & cent coups de canon, car l'ennemi avoit huit pieces de canon, dont deux étoient de gros calibre; cependant, comme l'attaque n'avoit pas été générale, ce feu ne cauſa pas un grand ravage. Alexandre, Chef des Migueliſtes & Capitaine Général de l'armée, fut bleſſé le premier, au moment qu'il conduiſoit courageuſement ſa troupe, & qu'il l'animoit au combat. Trois Negres étoient tombés ſur lui pendant qu'il ſortoit de

derriere une levée de terre, & l'un d'eux lui porta un coup à la poitrine; mais deux de ces Negres payerent de leur vie cette audace. Un Lorenziste, qui s'étoit approché de trop près de l'artillerie, fut tué d'un boulet de canon. Il n'y eut que ces trois de tués. Un Luisiste fut blessé grièvement; le Chef des Miguelistes & six de sa troupe, ne reçurent que des blessures très légeres. Les Juanistes n'eurent ni tués ni blessés, & par une raison toute simple, c'est que la plus grande partie de leur troupe étoit restée de l'autre côté de la riviere, où ils prenoient tranquillement leur repas pendant que les autres Peuplades en étoient aux mains: leur Chef s'étoit retiré dans le bois dès le commencement de l'action, & il auroit été difficile de dire où il avoit paru.

Les nôtres ayant pris enfin le parti de la retraite, les ennemis sortirent

de leur camp, au nombre de 200 hommes avec deux pieces de canon. Cette attaque mit notre armée entierement en déroute, & lui fit abandonner une piece de canon sur le champ de bataille. On en vint aux pourparlers. Les Portugais dirent aux Indiens : » Faisons la paix, & mettons fin à la guer» re : nous ne nourrissons pas la moin» dre haîne contre vous dans nos » cœurs ; mais souffrez que nous pos» sédions ces terres sous la souverai» neté de votre Roi, & du consen» tement du Gouverneur de ce pays » qui le représente, ainsi que de ce» lui de vos Peres « (ils paroissoient désigner par-là celui qui étoit venu d'Europe) » & de tout ce qui com» pose votre Nation. Vous n'aurez à » vous plaindre de nous en aucune » maniere «. (Dieu sait quelle foi on pouvoit ajouter à ces paroles.) » La seule chose que nous vous dé-

» mandons, eſt de nous rendre les » chevaux que vous nous avez pris «.

Le fameux Sépé, Chef des Miguéliſtes, qui commandoit alors l'artillerie, & qui étoit le ſeul qui sût quelques mots Eſpagnols, qu'il avoit appris lorſqu'il aſſiſta à la démarcation des terres de ſa Peuplade, s'avança ſur ces paroles; les Portugais le preſſerent de paſſer dans leur camp, diſant qu'on pouvoit y traiter plus à loiſir de la paix, & de l'affaire des chevaux qu'ils réclamoient. Ce Chef ſe laiſſa perſuader, malgré les repréſentations & l'oppoſition des autres Capitaines de ſon parti: il entra donc dans le camp ennemi, où il fut reçu fort honorablement, les troupes étant ſous les armes.

Ses Compatriotes voyant cette réception, il en paſſa après lui quatorze à cheval & onze à pied, qui furent ſuivis par ſix Luiſiſtes, par le

ſeul Juaniſte qui ſe trouvoit là, & par deux Lorenziſtes qui y allerent de leur plein gré. Ils entrerent tous dans le camp à la ſuite de ce Chef, & ils furent pris comme dans une ſouriciere. A peine furent-ils entrés, que l'ennemi les entoura & les fit priſonniers.

Le peu de troupes qui avoient eu la conſtance de reſter, prirent la fuite : elles ſe retirerent le ſoir dans leur camp de l'autre côté de la riviere. Dès qu'on y ſut cette nouvelle, dont encore une partie fut déguiſée aux Indiens, car on ſe contenta de leur dire qu'Alexandre, avec ſa ſuite, étoit allé dans le camp ennemi, ſans parler de leur captivité, on donna des ordres réitérés & très preſſans de faire paſſer la riviere aux chevaux pris ſur l'ennemi, pour qu'ils puſſent ſervir de rançon aux Indiens qui étoient en ſon pouvoir.

Ces ordres furent exécutés; mais chaque Indien qui avoit passé un cheval voulut le garder pour lui. Les Juanistes qui étoient toujours les derniers à paroître pour l'attaque, décamperent les premiers le lendemain, & de grand matin, emmenant la plus grande partie des chevaux de l'ennemi. Les troupes des autres Peuplades, qui avoient enterré leur Chef & les Soldats tués, & qui avoient *chanté l'Office des Morts* la veille dans une vallée *où se tenoit leur Confesseur* (1), partirent après les Juanistes.

Ils n'avoient pas encore fait beaucoup de chemin, lorsqu'on vint leur dire que les Portugais redemandoient leurs chevaux, & qu'ils étoient prêts à les racheter, en mettant nos Captifs en liberté; sur quoi, le dernier

---

(1) C'est le P. Thadée Ennis.

corps, qui n'étoit presque composé que de Miguelistes, fit halte. On se décida à rendre les chevaux pour retirer de captivité nos Indiens : mais ceux qui s'étoient emparés des chevaux avoient tant précipité leur marche, qu'il ne fut pas possible de les rejoindre plutôt que le lendemain. Les Juanistes qui en emmenoient le plus grand nombre, avoient déja passé la riviere de Curutui ; les Luisistes, qui en avoient le plus après les Juanistes, étoient fort avancés aussi : d'ailleurs, toutes ces troupes étoient éparses, & nullement disposées à rendre leur butin. On parvint ce jour-là jusqu'à la riviere de Curutui ou Labatorii, de façon qu'on fit dans une demi-journée autant de chemin qu'on en avoit fait dans quatre jours en arrivant, la peur ayant donné des aîles aux troupes. La terreur panique qui s'étoit emparée de

leurs esprits, étoit effectivement si grande, que, quand même les chevaux eussent été rassemblés, il ne se seroit trouvé aucun Indien assez hardi pour les conduire à l'ennemi. Un Capitaine que l'on pressoit de rassembler ses chevaux, ne put pas dissimuler ses craintes. Comme il étoit dans l'arriere-garde, & par conséquent plus près que les autres du Portugais, il cria à ses troupes : Avançons, mes Camarades, si nous ne voulons pas périr avec les autres. On cacha ce soir le camp dans une profonde vallée, sur un ruisseau, à huit lieues environ de l'ennemi. On chercha, sans succès, quelqu'autre expédient pour racheter les Captifs ; car on étoit sur-tout affligé de la captivité du Chef Sépé, qui étoit le Commandant de l'Artillerie.

Pendant que les Indiens étoient dans cette cruelle situation, il se ré-

pandit un bruit que le Capitaine Sépé revenoit à l'armée à pied. Un instant après, un jeune homme qui conduisoit le cheval, & qui portoit les habits de Sépé, confirma cette nouvelle. A l'entrée de la nuit, le Capitaine Sépé arriva lui-même transi de froid & tremblant de tous ses membres. Il raconta qu'il avoit été arrêté la veille par l'ennemi dans son camp; que vers le soir on l'obligea à monter à cheval, sans armes, sans habits & sans éperons, en lui ordonnant de chercher les chevaux perdus sous l'escorte de douze cavaliers armés; qu'ayant été rencontré à une petite distance du camp par un jeune Indien, qui, appercevant son Chef, & ne se doutant de rien, s'étoit approché de lui pour lui apprendre que les chevaux avoient déja passé la riviere, ce jeune Indien fut arrêté sur-le-champ; que sur cela Sépé ayant demandé

demandé à paſſer la riviere pour aller après les chevaux, ſon eſcorte avoit répondu qu'elle ne pouvoit conſentir à cela, ſans avoir demandé les ordres du Commandant du camp; que ce Commandant, à qui on envoya un Cavalier pour ſavoir ſes ordres, refuſa la permiſſion demandée. « Là-
» deſſus, continua-t-il, j'apoſtrophai
» mes Gardes : Vous demandez vos
» chevaux, & vous ne voulez pas
» me laiſſer aller pour parler à mes
» Compatriotes. Eh bien ! je vous
» déclare que, ſi l'envie m'en prend,
» j'irai malgré vous, & que je me
» joindrai à mes camarades. L'eſ-
» corte éclata de rire, & lui dit :
» Comment veux-tu échapper à une
» garde de douze Cavaliers bien ar-
» més ? Nous diſputâmes, continua-
» t-il, & je leur ſoutenois toujours
» que ſi je voulois je me ſauverois :
» mais ils s'écrioient que cela étoit

» impossible, & qu'ils se moquoient
» de mes menaces. Enfin, ils me
» presserent de leur dire comment je
» ferois pour leur échapper. Voulez-
» vous le voir, leur répondis-je? &
» dans le même instant, excitant
» mon cheval par un grand cri & lui
» donnant un coup de fouet, je par-
» tis comme un éclair, laissant mes
» Negres bien étonnés «. Ils n'ont point osé me suivre, & ils m'ont tiré tous les douze leur coup de fusil, mais sans m'atteindre. Il ajouta qu'il étoit entré d'abord dans le bois, où il avoit débridé son cheval & mis pied à terre; qu'après cela, il avoit traversé la riviere à la nage, & qu'il avoit continué de marcher jusqu'à notre camp. Il y fut reçu avec une joie inexprimable. Deux jeunes Indiens s'échapperent aussi cette même nuit du camp ennemi, les autres sont restés captifs.

Ce même Capitaine s'occupa de nouveau des moyens de trouver une rançon. Comme ceux qui avoient les chevaux des Portugais en leur pouvoir refusoient de s'en dessaisir, Sépé offrit de sacrifier les chevaux & les mulets de sa Peuplade; mais les Miguelistes ne trouverent pas à propos d'admettre cette proposition. D'ailleurs, quand même la rançon eût été prête, personne n'auroit osé s'en charger pour la livrer à l'ennemi. Les Indiens plaignirent, à la vérité, le sort de leurs Concitoyens captifs, & en particulier celui des femmes & enfans, qui, par-là, étoient devenus veuves & orphelins. Mais quel parti prendre? On ne se fie point à un ami qui a trompé une fois : comment se fier à un ennemi qui a manqué à sa parole? Ils craignoient que les Portugais, usant d'artifice, n'enlevassent

de force les chevaux à ceux qui traiteroient de la rançon, & ne gardassent les chevaux avec les prisonniers.

On jugea que, dans cette situation, il étoit nécessaire pour la défense du pays renfermé entre les rivieres Viride & Facido, d'y construire un fort & d'y établir une garnison. On proposa aux Luisistes de construire ce fort, & d'y laisser soixante hommes de leurs troupes. Cette garnison devoit battre la campagne chaque semaine pour empêcher que l'ennemi ne prît pied de ce côté & ne bâtît des forts que les Indiens, qui n'ont ni la patience ni la science de faire des sieges, auroient eu grande peine à emporter; mais les Soldats ne voulurent point s'y prêter, & on n'en trouva pas assez qui eussent le courage de rester. On laissa donc là ce projet, & on se contenta seulement

de marquer un terrein, en cas que les Peuplades vouluſſent par la ſuite mettre le projet du fort en exécution.

Le premier du mois de Mai l'armée paſſa, non ſans de grandes difficultés, la riviere de Curutui : elle traverſa encore celle de Yacuy le meme jour, & elle fit trois lieues de chemin. Dans deux jours de tems on gagna, par des marches forcées & en ſuivant le chemin le plus droit, le pied de la montagne de San Lucas. Les jours ſuivans nous franchîmes les hauteurs malgré le tems pluvieux & la crue extraordinaire des torrens, & nous eûmes le bonheur d'en éviter pluſieurs. Le huit, nous découvrîmes San Miguel, & nous y arrivâmes le même jour. La ſeule choſe qui mérite d'être rapportée de notre marche, c'eſt l'abattement & la triſteſſe extraordinaire de nos troupes. Elles ne furent pas ſi-tôt arrivées à San Mi-

guel, qu'elles se séparerent, & que chaque division prit le chemin de sa Peuplade. Quelques Soldats qui resterent furent distribués dans différens postes, pour éclairer les mouvemens de l'ennemi & arrêter ses incursions.

Pendant que ceci se passa du côté des frontieres Portugaises, on nous fit *de nouvelles menaces*, & on nous manda *de nouveaux mensonges* des villes Espagnoles. On disoit que le vaisseau *l'Aurore*, qui étoit arrivé le 28 Février, & qui étoit entré au port, avoit apporté la nouvelle que *le Ministre du Roi, loin de changer d'avis, s'étoit obstiné à soutenir toutes ses injustices.* Ces mêmes avis apprenoient que, *le Confesseur du Roi, cédant à la crainte de faire tourner la tête à son Souverain, dont le caractere foible lui étoit connu, s'il lui laissoit voir toute l'énormité de cette entreprise, lui avoit caché le véritable état de nos affaires ; que,*

quoiqu'il sentît bien l'iniquité de ceux qui nous persécutoient, & qu'il fût aiguillonné par sa propre conscience au point de réclamer la justice du juge souverain contre celui qui étoit l'auteur de tous ces maux, il avoit mieux aimé demander à différentes reprises sa retraite, mais qu'il étoit retenu par les larmes du Roi ; qu'enfin il se verroit obligé à n'écouter que les remords de sa conscience & à tout déclarer. Voilà ce que portoient *les Lettres* que *le Confesseur* (1) *du Roi lui-même avoit écrites à l'ancien Supérieur des Missions.*

On ignoroit *les ordres que le Ministere avoit envoyés aux Gouverneurs, & qui ne pouvoient être que des ordres injustes.* On savoit seulement que, suivant la résolution antérieure, les

(1) C'étoit le P. François Rabago, Jésuite.

Gouverneurs s'étoient aſſemblés dans l'Isle Martin Garcia ; qu'ils y étoient convenus que les armées Eſpagnole & Portugaiſe ſe mettroient en marche le 15 de Juillet ; que la premiere attaqueroit Saint-Nicolas, la ſeconde San Angelo, & qu'elles feroient en ſorte de réduire ces deux Peuplades.

Le réſultat de ces délibérations fut apporté au milieu du mois de Mai, avec une lettre du Commiſſaire Général (1), dans laquelle il menaçoit les Indiens de leur entiere ruine, & avec une autre lettre du Pere Provincial, que le Commiſſaire Général lui avoit extorquée à force d'importunités, & dans laquelle le Provincial ôtoit tout eſpoir aux Indiens. *Mais le Provincial écrivit en même tems & ſous main une lettre qu'il fit partir par deux routes sûres, & qu'il*

(1) Le P. Altamirano.

adressa à des personnes à la discrétion desquelles il pouvoit se fier. Il exhortoit les mécontens par cette lettre à ne pas se laisser décourager par ses menaces : il les assuroit que tous ces foudres frapperoient en l'air ; que loin que toute espérance fût évanouie, les secours étoient prêts à paroître. A cette lettre, il en joignit une autre d'un certain Assesseur (1) du Conseil Intime, dans laquelle celui-ci traite de chimere & d'extravagance tous les préparatifs du Conseil de l'Isle. Les Habitans de l'Uruguay, prévenus par cet avis secret, attendoient avec courage l'arrêt fatal, tandis que ceux de Parana languissoient dans des inquiétudes mortelles. Cependant on étoit au mois de Juin, & l'arrêt n'étoit pas

(1) C'étoit un certain Ministre du Conseil des Indes, dont on cache ici le nom pour ne pas lui faire de tort.

encore arrivé, ce qui fit soupçonner qu'il avoit été suprimé, & que le Conseil, sentant l'inutilité de l'injonction du Provincial, ne l'avoit pas exigée. Effectivement, il étoit à craindre que les Indiens, s'ils eussent intercepté ledit arrêt, ne se fussent aigris davantage, n'eussent élevé de nouveaux troubles, & n'eussent pris le Provincial en aversion.

On manda de Yapeyu, que cent soixante familles de cette Peuplade s'étoient rendues sur les bords du Rio-Negro ; qu'un même nombre d'autres familles s'étoient établies sur ceux de Rio-Queguay, au passage appellé de Las-Gallinas, toutes dans le dessein de garder leurs terres, & d'empêcher les invasions de l'ennemi. On avoit d'autres avis qui disoient que les Habitans de la Cruz étoient entrés sur les terres des Espagnols Taraguis ou de Corrientes ; qu'ils avoient chassé les

Indiens des pâturages, & emmené un grand nombre de chevaux & de bestiaux. Le bruit couroit aussi que les Nicolaïstes avoient emmené quelques femmes du côté de la riviere de Santa Lucia.

Pendant ce tems-là le terme fatal de notre ruine projettée approchoit. On étoit déja à la moitié du mois de Juillet, sans que cependant il fût question du moindre mouvement de la part de l'ennemi. Il se répandit un bruit, mais dont les Espagnols étoient les auteurs, & qui se trouva faux: c'étoit que les batteurs d'estrade s'étoient avancés jusques sur les terres d'une Peuplade; qu'ils avoient trouvé les campagnes abandonnées & la Peuplade deserte, & que les Portugais n'étoient qu'à vingt lieues de San Angelo. Mais il y avoit au contraire *des lettres qui donnoient des espérances certaines que l'orage se dissi-*

peroit entierement. Ce fut dans ce tems & par la raison que les pluies de l'hiver inondoient la campagne, que le Chef des Luisistes sortit à la tête de trente hommes pour relever le poste qui observoit les Portugais établis sur le Rio-Verde. Un poste des Lorenzistes qui étoit sur le Rio-Tacido, fut relevé par quarante hommes de cette Peuplade, qui avoient ordre de construire un fort sur cette frontiere. Comme on avoit vu fumer les campagnes qui sont situées en remontant le Rio-Uruguay, on y envoya des batteurs d'estrade, pour savoir si l'ennemi n'avoit pas dessein d'entrer dans le pays de ce côté-là; d'autres furent détachés vers la source & les différens bras du Rio-Grande, mais aucun ne découvrit la moindre trace de l'ennemi. Pendant cet intervalle, on vit arriver un certain Espagnol qui disoit avoir des ordres de la Cour pour pren-

dre des informations sur l'état des Indiens, & pour voir s'ils étoient traités en gens libres ou en esclaves. Mais son imposture étoit évidente, car il n'avoit apporté aucune lettre de créance, & la suite a fait connoître clairement qu'il n'avoit d'autres vues que celle de faire le commerce : il avoit apporté avec lui une charge considérable de fer, qu'il vouloit, disoit-il, vendre à bon marché ; & il se donnoit des mouvemens pour acheter des chevaux, des vaches & des bœufs, dont la destination étoit pour la guerre. Mais les Indiens, allarmés eux-mêmes par la crainte de la guerre, au lieu de vendre leurs chevaux, s'occupoient à chercher où ils pourroient en acheter. Le mois de Juin se termina tranquillement ; & le bruit qui s'étoit répandu, que trois mille Espagnols étoient sortis de Buenos-Ayres, & autant de Portugais de la

Colonie du Saint-Sacrement, commandés les uns & les autres par le Capitaine Général de leurs Provinces, se trouva absolument destitué de fondement.

Le 15 du mois de Juillet (jour fatal) étant enfin arrivé, & tout le monde étant de notre côté dans la consternation, il y avoit des gens qui prétendoient que le Gouverneur de Buenos-Ayres étoit sorti de cette ville le 5 Mai, pour se rendre au passage de Las-Gallinas du Rio-Uruguay, où étoit le camp Espagnol; que Gomez Freyre, Portugais, Gouverneur de Rio-Janeiro, avoit porté son camp vers le Rio-Grande; que Jean Echavarria remontoit la riviere de l'Uruguay avec huit à dix chaloupes & soixante matelots; que ces deux armées devoient agir en conséquence de la résolution prise dans l'Isle de Martin Garcia; que l'armée Espa-

gnole devoit attaquer la Peuplade de Saint-Nicolas ; & la Portugaife, celle de San Angelo ; que pendant que les chaloupes contiendroient les Peuplades du Parana, & les empêcheroient d'accourir au fecours des Indiens defdites Peuplades, les troupes combinées chafferoient ces derniers de leurs terres, ou les détruiroient par le fer & la flamme s'ils ofoient réfifter.

On faifoit dire aux Efpagnols & aux Portugais, que ces mefures rigoureufes étoient le feul moyen d'infpirer de la crainte aux Indiens & aux Jéfuites; que la préfence de l'armée les porteroit à fe foumettre, à rechercher la paix, & à demander pardon de leur réfiftance; qu'après celà, on pourroit confentir à leur accorder la paix au nom du Roi, en leur ordonnant de congédier l'armée; de ma-

niere qu'il feroit permis à chacun de fe retirer où bon lui fembleroit, de tranfporter fur-le champ tous leurs biens, meubles & beftiaux, & de fe retirer des bourgs, des villes & des terres Portugaifes, fous la menace de les exterminer tous s'ils héfitoient à fe foumettre à ces conditions. *Ces menaces paroiffoient ridicules aux gens fenfés, fur-tout depuis qu'on favoit que les Portugais ne paffoient pas le nombre de mille hommes; que les Efpagnols ne fe montoient qu'à fept cents; que toutes ces troupes étoient mal équipées; que cette petite armée devoit être haraffée par un voyage de deux cents lieues qu'elle venoit de faire dans l'hiver, en voguant fur la riviere & en traverfant un pays défert, & qu'elle pouvoit être arrêtée par une armée de vingt mille hommes;* car les Indiens, en prenant tous les armes, pouvoient

pouvoient lever une armée de cette force, avec l'avantage de combattre dans leur pays.

Quelques-uns cependant commençoient à trembler, & s'écrierent, dans l'excès de leur crainte : *Le moment malheureux eſt arrivé, le moment malheureux eſt arrivé.*

Le 15 de Juillet étoit paſſé, & les bruits que nous venons de rapporter furent détruits par d'autres. On eut des avis que le Gouverneur de Buenos Ayres étoit retourné mourant à cette ville ; que le plus grand nombre des Eſpagnols s'étoit diſperſé ; qu'une quantité prodigieuſe de chevaux avoit péri par la rigueur de la ſaiſon ; que quelques milliers d'Indiens, ſavoir, les Aucas, les Tucles & les Puales, étoient en marche pour attaquer la ville de Buenos-Ayres, qui, indépendamment de cela, ſouffroit cruellement de la ſécheresse ;

que les Chrétiens, inſtruits de l'entrepriſe des Indiens, étoient prêts à agir contre eux; que les Portugais étoient extrêmement troublés de la nouvelle d'un maſſacre que les Indiens avoient fait de deux cents hommes de leur Nation, ſans qu'on pût ſavoir en quel lieu. Les mêmes avis ajoutoient que le Gouverneur Gomez, ſur les rapports que le Commandant d'un fort établi dans Yboi lui avoit faits que ce fort avoit été attaqué, & qu'il avoit eu beaucoup de peine à ſe défendre contre les Indiens intimidés par la hardieſſe & la témérité de ces Peuples, qui ne craignent ni le feu ni la ſupériorité du nombre, & par les repréſentations dans leſquelles le Commandant lui donnoit à conſidérer les dangers qu'il courroit d'entreprendre une guerre incertaine avec des Peuples auſſi déterminés, s'étoit décidé au parti de

la paix, & cherchoit des moyens d'accommodement. On prétendoit en outre, que le Pere Provincial avoit fait feller fes mulets pour paffer chez les Indiens; ce que vraifemblablement il n'eût pas fait s'il n'y avoit pas eu quelques apparences de paix, puifque le Pere Général à Rome avoit approuvé que le Provincial ne fît pas la vifite de la Province, par la confidération des troubles dont elle étoit agitée.

Il fe répandit encore un nouveau bruit, que les efpions de Yapeyu, qui avoient remonté la riviere pour découvrir les mouvemens des Efpagnols, avoient rapporté la nouvelle, qui cependant n'étoit pas trop certaine, que leur grand ennemi qui les perfécutoit avoit été envoyé à Lima (1) : *Nande*

(1) Le P. Thadée Ennis parle ici du Vicomte de Ponte de Lima, qui avoit négocié

invangecohare oguera haima Lima Lima yapè. Ce rapport avoit besoin de confirmation.

Des Couriers dépêchés de Yapeyu rapporterent, sur la fin du mois de Juillet, que vingt chaloupes Espagnoles avoient paru sur les Cataractes du Rio-Uruguay; que dix batteurs d'estrade Espagnols, rencontrés par des batteurs d'estrade de Santa Cruz, avoient dit à ceux-ci que leurs armées étoient de nouveau en marche par les ordres de leurs Gouverneurs; & qu'enfin quatre Moines de l'Ordre de S. François se rendroient, pour la Fête de S. Ignace, à Yapeyu, pour travailler à l'affaire de l'émigration. Le Lieutenant du Corrégidor de Saint-

le Traité de Limites & la cession de la Colonie du Saint-Sacrement. L'interprete, qui avoit traduit le rapport des Espions, s'étoit trompé.

Nicolas étoit arrivé en même tems avec des lettres, dans lesquelles le Général en Chef, *D. Nicolas Neenguiru* (1), Chef des Conceptionistes, demandoit des secours de troupes.

Il fut décidé qu'après la Fête de l'Assomption, chaque Peuplade feroit marcher ses troupes. La renommée eut soin, en attendant, de relever le

(1) Ce D. Nicolas Neenguiru, qui commandoit les Indiens, & qui n'étoit que l'instrument des Jésuites, n'a jamais agi pour son intérêt particulier, & n'a jamais prétendu s'emparer du titre de Chef indépendant du pays. Les Jésuites inventerent la Fable du Roi Nicolas I, pour cacher que c'étoient eux qui étoient les seuls auteurs de la résistance des pauvres Indiens, & des alliances que ceux-ci faisoient avec des Indiens Gentils. Ils répandoient même d'autres faux bruits, qui se trouvent dans ce Journal, pour tromper ces Peuples, & ils avoient l'adresse de les attribuer aux Espagnols.

courage abattu des Indiens par trois nouvelles ſatisfaiſantes.

On apprit d'abord qu'une troupe Eſpagnole s'étoit avancée ſur les terres de la Peuplade de Yapeyu juſqu'au hameau de Jeſus-Maria, ſitué près des Cataractes du Rio-Uruguay; que le Chef Indien de cette Peuplade lui avoit ordonné de ne pas aller plus avant; qu'il lui avoit repréſenté que ni ſa Nation ni les autres Nations Indiennes n'abandonneroient jamais leurs terres, & qu'il lui avoit conſeillé par conſéquent de ſe retirer; que cette troupe, indignée de la franchiſe & de la hardieſſe de l'Indien, l'avoit lié & emmené priſonnier à ſon armée; que la nouvelle de cette action s'étant répandue parmi les Bergers des environs, ils avoient pris les armes; & que renforcés par les Indiens Gentils, les Charruas, les Minuanes & les Guaroas qui erroient dans ces campa-

gnes, & dont ils avoient imploré le secours, ils étoient tombés à l'improviste & dans la nuit sur les troupes Espagnoles; qu'ils en avoient tué jusqu'à cinquante; qu'ils avoient dispersé les autres, pris tous leurs chevaux, & remis les prisonniers en liberté.

On débitoit, en second lieu, que quelques batteurs d'estrade, qui étoient sortis du fort que les Luisistes avoient déja construit sur le Rio-Phasido, avoient mis en fuite trois hommes qui gardoient des chevaux sous le canon d'un fort Portugais; qu'en dépit des coups de canon qu'on leur tiroit inutilement, ils avoient enlevé à l'ennemi quatorze de ces animaux.

La troisieme nouvelle étoit venue de l'Europe par Lima. On assuroit que *le Confesseur du Roi, ne pouvant plus résister aux remords de sa cons-*

cience, avoit révélé au Roi tout le mystere des affaires Indiennes; que Sa Majesté avoit été indignée de ce qu'il lui en avoit appris; qu'Elle avoit fait assembler sur-le-champ ses Ministres; qu'Elle avoit consulté en même tems les Universités, & qu'Elle avoit proposé aux uns & aux autres d'examiner si les Indiens Guaranes, qui s'étoient soumis au Roi de leur propre mouvement par la seule voie de la persuasion, & qui avoient remis leurs terres sous sa protection, pouvoient être dépouillés légitimement de ces terres; que la décision du Conseil n'étoit pas encore publique, mais que l'on espéroit que la justice de leur cause l'emporteroit sur la mauvaise foi des juges.

Pendant cet intervalle, les Conceptionistes, les Nicolaïstes, les Thomistes, les Habitans de la Cruz, des Apôtres, de Saint-Charles & de Saint-Joseph, toutes Peuplades situées en

deçà du Rio-Uruguay, excepté les Nicolaïstes qui habitent de l'autre côté de cette riviere, rassemblerent à la hâte leurs forces qu'ils partagerent en onze divisions. Les Habitans de Saint-Xavier & de Saint-Borgia, ayant changé d'avis, se mirent aussi en mouvement pour se joindre à ceux de Yapeyu. Ceux de Saint-Martin tromperent le bruit public qui avoit répandu *que, cédant aux persuasions de leur Curé, ils étoient restés chez eux*, & ils arriverent au rendez-vous quelque tems après dans des bateaux par le Rio Uruguay. Un seul Habitant de Santa Maria, à qui on avoit ôté, peu de tems auparavant, la place de Capitaine de sa Peuplade, arriva au camp avec un très petit nombre de compagnons qui l'avoient joint en chemin, plutôt dans la vue d'animer l'armée par sa présence, que de l'augmenter par sa petite troupe. On at-

tendoit cent cinquante hommes de chaque Peuplade : on ignore cependant ſi ce nombre s'eſt completté ou non. Les autres Peuplades, ſituées de l'autre côté du Rio Uruguay, réſolurent d'envoyer chacune un ſecours de vingt-cinq chevaux : celle de Saint-Michel en promit cinquante ; mais un événement inattendu & d'autres avis obligerent toutes ces troupes à reſter dans les lieux où elles ſe trouvoient.

La veille de l'Aſſomption, trois Luiſiſtes qui, peu auparavant, avoient été faits priſonniers ſur le Rio-Verde, appellé Rio-Pardo par les Portugais, vinrent contre toute attente dans cette peuplade. Ils conterent ce qui leur étoit arrivé depuis l'époque de leur captivité. Après avoir été détenus pendant l'eſpace de deux ſemaines dans un fort ſitué ſur le Rio-Verde, on leur fit remonter la riviere

jusques à un autre fort qui se trouve à l'embouchure du Rio-Grande, & sur les bords d'un très grand lac formé par ses eaux, pour être présentés au Vice-Roi Gomez, auteur de tout ce désastre. Ils étoient cinquante prisonniers gardés par quinze à dix-huit Portugais. Ces captifs voyant la foiblesse de leur garde, & animés d'ailleurs par les discours de quelques Espagnols qui leur disoient qu'une mort certaine les attendoit, conçurent le dessein de massacrer leurs gardes & de se mettre en liberté, sans s'arrêter à l'avis de ceux qui alléguoient le manque d'armes & la désunion des esprits, pour désaprouver cette résolution.

Les prisonniers tomberent sur les Portugais qui ne s'attendoient à rien moins qu'à une attaque, & qui, dans ce moment, étoient occupés à la manœuvre du vaisseau : ils en massacre-

rent le Chef & deux Soldats ; mais les autres Portugais ayant eu le tems de ſe mettre en défenſe, fondirent à leur tour ſur ces priſonniers qui n'avoient pas d'armes, & en forcerent le plus grand nombre à ſe jetter dans la riviere, de façon que pluſieurs d'entr'eux ſe noyerent, & d'autres furent tués à coups de fuſil. Il en périt à peu près le nombre de quarante. Les ſeize qui ſe ſauverent, on ne ſait pas comment, furent emmenés au fort, où Gomez, après les avoir examinés, leur commanda de s'en retourner chez eux. Il les fit accompagner par deux Eſpagnols qui étoient reſtés priſonniers, je ne ſais pas pour quels crimes : il chargea ces derniers de lettres remplies de plaintes & de menaces, & il leur ordonna de rapporter les réponſes.

Trois Luiſiſtes arriverent les premiers avec ces nouvelles : ils furent

ſuivis peu de tems après par autant de Lorenziſtes. Deux Juaniſtes ſe rendirent dans leurs Habitations. Des ſix Migueliſtes, l'un avoit été malade, au fort Portugais, de la petite vérole, maladie qui fait des ravages cruels parmi les Indiens ; un autre en mourut depuis dans la Peuplade de Saint-Laurent, où l'on prétend que les deux Eſpagnols ont fini auſſi leur vie, ayant été tués à coups de lance. On obligea les quatre autres, pour ne pas répandre la maladie épidémique, à reſter dans leurs Pâturages. Cette crainte étoit d'autant plus fondée, qu'il étoit déja mort de cette maladie quelques Lorenziſtes qui l'avoient communiquée aux Migueliſtes.

Ces mêmes Indiens rapporterent encore que Gomez étoit ſur les bords du Rio-Verde avec trente canons, neuf bateaux, & une armée de deux

cents hommes d'infanterie & de quatre cents chevaux ; qu'un autre corps de deux mille hommes attendoit près de la ſource de Rio-Grande l'ordre de marcher. Mais ce nombre paroiſſoit exceſſif, & il étoit naturel de croire que les Portugais l'avoient augmenté en employant une hyperbole ſi commune dans les armées ; &, à la vérité, les Indiens qui avoient vu l'armée Portugaiſe, jugerent par le coup d'œil qu'elle ne pouvoit pas paſſer ſix à ſept cents hommes. D'ailleurs, quelques Capitaines Eſpagnols qui ſervoient dans les troupes Portugaiſes, mandoient dans leurs lettres que leur armée étoit de mille cent cinquante hommes ; que le plus grand nombre de leurs chevaux étoient crevés, & que ce qui leur en reſtoit périroit par la ſécheresſe ; qu'un bateau, dans lequel il ſe trouvoit un nombre aſſez conſidérable de Canon-

niers avoit été submergé ; que la dyssenterie & la petite vérole emportoient beaucoup de Soldats.

Il se répandit dans le même tems un bruit qui s'est confirmé depuis, que six Espagnols, qui étoient sortis de Buenos-Ayres, chargés de neuf lettres, pour se rendre au bourg de San Pedro de la Peuplade de Yapeyu, avoient été arrêtés par les Bergers de ces environs ; que trois d'entr'eux avoient été assassinés ; que les trois autres avoient eu toutes les peines du monde à se sauver. Un des tués étoit le fils du Corrégidor & ci-devant Lieutenant au Gouvernement de la ville de Las-Corrientes. On a su cela, parceque le Pere avoit redemandé les harnois du cheval de son fils, & insistoit pour qu'on donnât à son fils la sépulture chrétienne.

Le lettres des Portugais, qui n'étoient adressées qu'aux Chefs & aux Con-

ſeils de San Angel & de San Juan, étoient conçues en ces termes:

. . . .
. . . .

(*Ces lettres manquent.*)

Les Indiens ſe préparerent aux armes avec moins de diligence que les menaces ſérieuſes des Portugais ne paroiſſoient l'exiger. Il eſt vrai pourtant que les Chefs des Lorenziſtes s'aſſemblerent, & que les Migueliſtes, après avoir nommé leur Lieutenant pour remplacer le Capitaine Alexandre, réunirent leurs troupes après la S. Michel. Dans ce même tems, on apprit la nouvelle certaine que les Portugais occupoient les côteaux qui couronnent les bords du Rio-Facido, & qu'ils tentoient de paſſer cette riviere; qu'ils avoient tiré un coup de canon d'une de leurs grandes pieces, pour inviter les Indiens, par ce ſignal, à une entrevue, dont

dont le but devoit être de les porter à la ſoumiſſion : mais ces Peuples ne ſongeoient à rien moins qu'à ſe ſoumettre; au contraire, ils s'obſtinoient tous, ſans exception, à ne pas ſe deſſaiſir de leurs terres en faveur d'un ennemi qui les haïſſoit mortellement.

Un autre bruit courut encore, dont cependant je ne ſaurois ſoutenir ni la vérité ni la fauſſeté, que le Lieutenant de San Lorenzo, qui commandoit un petit détachement dans les Pâturages des environs, & qui avoit conduit les deux Eſpagnols ſuſmentionnés au camp de Gomez, étoit détenu comme otage. Mais enſuite on a ſu que la ſeconde partie de cette nouvelle étoit fauſſe. Le Lieutenant avoit bien parlé aux Portugais : il leur avoit même permis l'entrée de ſes terres, & il s'étoit offert généreuſement à leur fournir les proviſions néceſſaires Mais cette facilité qu'il

montroit, n'étoit qu'une ruse: son intention étoit d'attirer l'ennemi, du pays montagneux & embarrassé des Luisistes, dans des campagnes ouvertes, où l'Indien étoit sûr de vaincre, parcequ'i combat à cheval avec une extrême adresse, sur-tout en comparaison du Brasilien qui est fort mal-habile à cette guerre, Cet Officier avoit donc sujet d'espérer qu'avec les avantages du nombre, du pays & de la force des troupes, il détruiroit aisément un ennemi dont les chevaux étoient ruinés par le froid, la faim & la fatigue.

Je vais rapporter ici en raccourci les aventures d'un Indien qui a eu depuis quelque influence sur les événemens de la guerre. Cet Indien, originaire de la Peuplade de Saint-Borgia, s'étoit sauvé de sa Peuplade, il y avoit plusieurs années, par un esprit *d'indépendance & de libertinage, assez commun parmi les Indiens.* Il

s'étoit retiré, avec une bande aſſez nombreuſe d'Indiens de ſon eſpece, dans des déſerts qui bordent les Pâturages des Peuplades, d'où il exerçoit des rapines fréquentes ſur les terres des Migueliſtes : il leur enlevoit des troupeaux, non-ſeulement pour s'entretenir lui & les ſiens, mais même pour céder encore des vivres aux Portugais. Il fut pris, comme voleur, par les Migueliſtes, il y a cinq ans; & ſans l'interceſſion d'un certain Prêtre auprès du Curé de ces Habitans, il auroit expié ſon crime par le dernier ſupplice qu'il avoit ſi bien mérité : mais au lieu de cela, ayant obtenu ſon pardon, il fut ramené dans ſa Peuplade, avec quarante de ſes Compatriotes.

Il n'y avoit pas encore long-tems qu'il y étoit, lorſque, pendant l'abſence du Curé, qui s'étoit rendu dans la Peuplade voiſine de San Thomé

pour les exercices ſpirituels, il paſſa chez des Gentils qui étoient Minuanos de Nation, & qui ſe faiſoient inſtruire dans la Religion Chrétienne, & perſuada à la plus grande partie d'entr'eux d'abandonner le pays, en leur diſant : » Vous croyez » donc les Peres? Comment! vous ne » voyez pas que s'ils vous ont attirés, » c'eſt pour vous livrer aux Eſpa- » gnols, dont vous ferez les Eſcla- » ves! Le Curé eſt allé dans les Peu- » plades qui bordent la riviere; & » il eſt déja remplacé par un autre » Prêtre, que les Eſpagnols nous » ont envoyé d'avance, qui ne ſait » pas un mot de notre langue«. (Et, à la vérité, il étoit arrivé un Prêtre qui devoit confeſſer un Indien qui avoit été bleſſé par une tigreſſe). » Ce vieillard, continua-t-il, (il faut noter que les fatigues du voyage l'avoient rendu malade, & qu'il étoit

tombé dans une espece de délire) » rapporte lui-même que les Es» pagnols sont en marche. Ainsi, » croyez-moi, sauvez-vous cette » nuit, car vous serez peut-être » emmenés demain en esclavage «. Ces mensonges, & plusieurs autres semblables les persuaderent enfin, & ils se sauverent tous dans la nuit. Il n'en resta que dix, qui étoient des femmes ou des enfans, qui, accoutumés déja à une vie plus dure, obtinrent des Peres, par leurs larmes, la permission de rester. Partie de ces malheureux fugitifs passerent jusqu'aux bords du Rio-Ibicuy; les autres se cacherent dans les bois voisins de la Peuplade, pour voir s'il n'arriveroit pas de malheur à ceux des leurs qui étoient restés. Le Curé, averti de grand matin de ce qui s'étoit passé, fit ramener tous ces fugitifs, & fit reléguer leur séducteur, par un or-

dre du Supérieur, dans la Peuplade de la Trinité, au-delà de la grande riviere de Parana.

Mais *ce scélérat* a trouvé le moyen de s'échapper encore & de se retirer chez les Portugais, qui, lui sachant gré apparemment de toutes ces belles actions, ont cru devoir le nommer Corrégidor de la société de ses Compatriotes qui avoient partagé leur sort avec lui. Depuis ce tems-là, on a eu recours à lui dans les entreprises formées contre sa Nation.

C'est donc ce même *séducteur*, Borjiste, qui a détourné les Portugais de suivre les conseils du Lieutenant, & qui, connoissant le génie de sa Nation, leur a fait connoître que *cette invitation fraternelle étoit une embûche & un stratagême.* Il les arrêta au moment où ils étoient déja en route pour se rendre par les terres de Saint-Michel dans la Peuplade de Santa

Thecla : il leur représenta, *avec beaucoup de sagesse*, que s'ils descendoient dans ces plaines vastes & ouvertes, l'ennemi qui les découvriroit de loin auroit le tems de rassembler dans la Peuplade de Saint-Michel, qui étoit très peuplée, une armée puissante & courageuse, & une cavalerie bien montée, par laquelle leurs troupes seroient facilement détruites.

Cet *Achitophel* anima en outre les ennemis par ses sarcasmes : il connoissoit la haine que les Brasiliens portent aux Curés de ces Peuplades ; & brûlant d'envie d'assouvir sa propre vengeance, il se proposa aux Portugais pour être employé dans leur expédition, & *s'offrit à rassembler les têtes des Peres* que les troupes de Gomez auroient coupées.

Les Luisistes, qui devoient défendre le passage du Rio-Phacido, sentant leurs forces trop inférieures à

celles de l'ennemi, eurent recours à des artifices & à des détours : ils dissimulerent, ils témoignerent de l'amitié aux Portugais, & ils leur donnerent des taureaux & des vaches pour leur entretien, & leur firent espérer qu'ils se soumettroient. Effectivement, quelques centaines de Portugais passerent la riviere avec huit pieces de canon seulement, car les vingt autres étoient restées au passage ou y avoient péri, & ils s'établirent sur le bord qui étoit couvert d'un bois, de même que l'autre côté : ils fortifierent encore leur camp par des palissades. De ce camp, ils envoyerent de tous côtés des partisans, dont la plupart ont été les victimes de la colere des Indiens. Les Luisistes & les Juanistes en massacrerent d'abord six, & encore six autres quelque tems après. Vingt Miguelistes, qui étoient venus pour voler des chevaux, tue-

rent encore trois Portugais. On a ſu par ceux-ci que leurs troupes ſouffroient de la diſette; qu'elles ſe diſperſoient dans les montagnes pour aſſouvir leur faim en mangeant ce qu'elles pouvoient trouver; que le beſoin les forçant à chaſſer, il arrivoit que, quand l'un d'entr'eux tuoit un tigre ou un autre animal, les autres accouroient en foule pour lui diſputer ſa proie; que dans ces diſputes, il y avoit déja eu ſoixante & quatre de leurs gens de tués.

Pendant ce tems, arriverent, du côté des campagnes de San Juan, quelques Chefs des Tribus Sauvages & quelques autres Gentils, pour offrir leurs ſecours. Ils s'en retournerent peu de têms après pour raſſembler leurs troupes. On manda du côté des établiſſemens de San Lorenzo, qui étoient les plus près de l'ennemi, que la petite vérole y faiſoit de grands

ravages. Le Curé de notre Bourg, instruit de ce fait, se rendit, malgré les obstacles que lui opposerent les Habitans de nos Peuplades, à San Lorenzo, soit pour porter aux malades les secours spirituels, soit pour empêcher, par ses soins, que la maladie ne se répandît davantage.

Quelques différends qui s'étoient élevés entre les Indiens, s'étant terminés amicalement, leurs troupes se trouverent rassemblées & en présence de l'ennemi le quatre du mois d'Octobre. Ils écrivirent à Gomez, & lui déclarerent, pour la derniere fois, avec beaucoup de fermeté, qu'ils étoient résolus à se maintenir dans la possession des biens qu'ils tenoient de leurs Peres. Ils le prierent en conséquence de se retirer, de se mêler de ses affaires, & de leur abandonner le soin des leurs propres. Et comme Gomez, dans l'intention de *tromper*

les Indiens, essayoit de leur persuader par différents messages qu'il n'étoit pas venu dans la vue de leur faire la guerre, qu'au contraire il étoit leur ami, & qu'il n'avoit d'autre dessein que celui de prendre possession des terres que le Roi d'Espagne avoit cédées aux Portugais :

» Si vous désirez la paix autant que » vous le prétendez, lui répondirent-» ils, retirez-vous des bois, des fo-» rêts & des lieux cachés, emmenez » avec vous votre artillerie ; nous » nous retirerons aussi de notre cô-» té «.

Gomez ne répondit ni à leur premiere sommation ni à la seconde, prétextant qu'il n'étoit pas assez versé dans la langue des Indiens pour comprendre ce qu'ils vouloient lui faire entendre. Tout ce qu'on en a su, c'est que ces lettres avoient fort scandalisé les Capitaines Espagnols ; mais on n'a

pas pu ſavoir en quoi conſiſtoit au juſte le ſujet de leur mécontentement.

Les Indiens furent joints dans cet intervalle par quelques centaines de gentils Guanoas & Minuanes ; ils donnerent des chevaux à ces troupes, ils les pourvurent de lances & de fleches, & formerent avec ces ſecours une armée d'environ deux mille hommes. Cette armée ſe préſenta courageuſement devant l'ennemi, quoique dans un certain éloignement; car les Indiens croyoient que le moment favorable pour livrer bataille n'étoit pas encore venu. Le corps ennemi qui campoit en-deçà de la riviere, ſe tenoit caché dans les bois. Il eſt vrai qu'il en étoit ſorti à différentes repriſes, & qu'il s'étoit avancé en ordre de bataille, comme pour attaquer ; mais dès qu'il voyoit les troupes nombreuſes des Indiens ſe préparer de leur

côté à le bien recevoir, il ſe retiroit.

Les Indiens, rendus un peu plus circonſpects par la perte qu'ils avoient ſoufferte dans leur derniere attaque du camp ennemi, craignirent qu'on ne leur eût dreſſé quelque nouvelle embûche dans les montagnes & n'oſerent pas avancer. Les Chefs & les Notables refuſerent par la même raiſon de paſſer dans le camp des Portugais, qui les demanderent à différentes repriſes pour avoir un entretien avec eux.

L'autre partie de l'armée qui étoit la plus conſidérable, & dans laquelle ſe trouvoient l'Etat Major & les bagages, étoit reſtée ſous le commandement de Gomez de l'autre côté de la riviere: elle étoit défendue par la riviere même; car le gué que forme la pente des hauteurs voiſines, qui étoit connu des Indiens, quoiqu'il ne le fût pas des Portugais, avoit été rendu im-

praticable par l'abondance des pluies qui avoient fort grossi les eaux.

L'armée Espagnole qui s'étoit assemblée sur la cataracte du Rio Uruguay au-delà de la riviere des Limaçons, sous le commandement du Gouverneur de Buenos-Ayres, se dispersa, sur la nouvelle de la marche de l'armée Indienne levée dans les Peuplades qui bordent la riviere d'Uruguay, & qui avançoit à petites journées, afin de conserver les soldats & les chevaux plus frais pour l'attaque. L'ennemi se retrancha sur les cataractes, ce qui l'obligea à faire remonter les bateaux avec un travail infini contre le torrent à l'endroit même de sa chûte, ou à les faire transporter par terre par des chemins sablonneux, & en y employant des bêtes de somme.

Ce fut dans ce même tems (1) *que les*

(1) Dans le mois de Septembre 1754.

Curés d'Yapeyu, effrayés par les menaces & les ordres qui leur avoient été adressés, tenterent en vain de se sauver de leurs Peuplades pour passer au camp des Espagnols ; car ils étoient gardés à vue par leurs Paroissiens. Un seul d'entre eux, prétextant qu'il avoit à secourir des malades qui se trouvoient au hameau de Saint Pierre, se jetta dans une petite barque avec laquelle il descendit la riviere : mais ayant été atteint par les soldats, & refusant de retourner, ils lui jetterent une corde au cou ; enfin ils le conduisirent lié au camp dans la même barque sur laquelle il étoit parti. Ils ramenerent avec lui ceux qui avoient favorisé sa fuite, & on leur donna le lendemain matin des coups d'étrivieres, après qu'ils eurent passé toute la nuit attachés par les pieds & les mains sur quatre poteaux. Le Prêtre en a été quitte pour quelques menaces, pour

la peur qu'on lui fit en tirant quelques coups de fusils qui n'étoient chargés qu'à poudre, & pour des railleries. Dès que le Capitaine Général Nicolas apprit cette nouvelle, il donna au Curé, des gardes qui étoient de la Peuplade de Saint Paul, le fit ramener chez lui en toute sureté, & lui fit des excuses des violences que les soldats avoient commises contre sa personne.

L'armée des Indiens approcha peu à peu du camp des Espagnols assis sur les bords du Rio Uruguay. Les deux armées envoyerent des partis en avant. Une patrouille Espagnole de six hommes s'effraya si fort à la vue d'une patrouille Indienne de quatre hommes, qu'elle prit la fuite en abandonnant son pain qui étoit couvert de sel, son biscuit, & différentes autres choses. Le Gouverneur des Espagnols, qui étoit en même tems leur Capitaine

Général, averti par sa patrouille de l'arrivée de l'armée Indienne, ordonna sur-le-champ la retraite. Il auroit bien voulu laisser quelques troupes dans le Fort; mais personne n'osoit braver de si grands dangers, ni s'exposer à la fureur des Indiens, & aux fatigues de la défense d'une Place qu'on ne pouvoit plus garder depuis le départ de l'armée, & qui étoit déja inutile par la grande distance de la Capitale qui en étoit éloignée de cent lieues.

Les Espagnols, après avoir enlevé quelques milliers de vaches dans les pâturages du Yapeyu, se retirerent sans avoir vu l'ennemi. Les Indiens suivirent de près les Espagnols; & quoiqu'il leur eût été très facile d'en détruire plusieurs, ils n'en firent rien, pour faire connoître clairement à cette Nation, qu'ils n'avoient d'autre dessein que celui de défendre leur droit

& leurs possessions. Trois grands bateaux s'engraverent sur le sable, les eaux étant trop basses à la suite de la sécheresse. Ils furent bloqués d'un côté de la riviere par quelques Guaranis, & de l'autre par quelques gentils Charuas qui leur couperent les vivres & les empêcherent d'aborder.

Il se débitoit pendant ce tems-là que le Conseil d'Etat que le Roi avoit assemblé & les Théologiens qu'il avoit consultés, avoient déclaré que les Indiens ne pouvoient être forcés légitimement à la cession de leurs terres, que le Roi avoit pris le parti de renoncer absolument au projet de les soumettre malgré eux. On croyoit aussi que comme les Espagnols avoient déja assez appris par l'expérience que les Tapes n'étoient nullement disposés à se laisser enlever leurs possessions, la retraite de leurs troupes avoit été une suite de la résolution du Roi.

Gomez, qui étoit plus obſtiné, s'étoit arrêté dès le ſecond mois dans les bois du pays ennemi qui lui ſervoient de fortification, quoiqu'il eût en face toute l'armée Indienne, qui étoit très décidée à ne pas céder : il ſouffroit cependant beaucoup de la diſette, au point que ſes gens ſe diſperſerent de tous les côtés pour ramaſſer des dattes, ou pour aller à la chaſſe des tigres ; mais cette chaſſe même élevoit des querelles entre les Portugais, & il y en eut de tués dans ces diſputes au nombre de ſoixante & neuf. Les Indiens n'épargnoient pas ces ennemis quand ils les trouvoient diſperſes ; ils en tuerent de leur côté plus de cinquante. Le 4 du mois d'Octobre on déploya le drapeau rouge ou l'étendard de la guerre ; mais comme il fut retiré peu de tems après, ſix Indiens paroiſſant ſur des hauteurs, eurent la hardieſſe de provoquer l'ennemi, qui

ſortit de ſa retraite & déploya le drapeau blanc; mais il n'oſa pas quitter le bord de la montagne pour s'avancer dans la plaine. Il demanda des députés pour un pour-parler.

On lui envoya cinq Miguelistes. Le Général Portugais ayant voulu déployer ſon éloquence dans une longue harangue, qui dans le fond n'aboutiſſoit à rien, les députés l'interrompirent en lui diſant : » Ou bien » retirez-vous de nos terres; ou, ſi » vous avez tant envie de les avoir, » acceptez le combat, car les Indiens » ſont prêts à en remettre la déciſion » à la pointe de l'épée ». Mais ils refuſerent la bataille, en diſant qu'ils ſe retireroient, dès qu'ils auroient reçu réponſe des Eſpagnols ; de façon que les Tapes ayant vu que l'armée ennemie s'étoit retirée de l'autre côté de la riviere, à l'exception de trente ſoldats qui devoient garder le paſ-

ſage, ils rentrerent dans leur camp.

Tout d'un coup la déſunion ſe mit parmi les Indiens. Les Compagnies des trois Peuplades trouverent à redire que les ſeuls Migueliſtes ſe fuſſent rendus à l'entrevue au camp ennemi; elles leur reprocherent de ne penſer qu'à faire du butin, & de vouloir faire les maîtres; elles ſe plaignirent de ce qu'eux ſeuls négocioient avec les Portugais, de ce qu'on perdoit inutilement le tems au lieu d'attaquer & de repouſſer l'ennemi, & de mille autres choſes; enfin elles déclarerent qu'elles vouloient quitter la partie & retourner dans leurs habitations. Sur ces entrefaites, arriva fort à propos Don Nicolas Reengiret, Chef des Conceptioniſtes, qui peu auparavant avoit été déclaré Capitaine Général. Son arrivée fit eſpérer le rétabliſſement de l'union; effectivement les eſprits paroiſſoient réconciliés, quand on ſe

brouilla de nouveau le 21 Octobre : on devoit attaquer le lendemain, mais cette attaque n'eut pas lieu.

Un Capitaine, nommé Philippe, se rendit en attendant chez les Gentils Minuanos & Guanoas pour les faire entrer dans la guerre. Il revint avec douze hommes de ces nations, lesquels, après avoir reconnu le camp ennemi, s'en retournerent chez eux.

Ces Sauvages s'engagerent à amener un corps de deux cents soixante hommes que devoit commander leur Chef Joseph, mais ils exigerent qu'on leur fournît cent lances & autant de faisceaux de fleches. On les attendoit d'un jour à l'autre, & on employa cet intervalle à ouvrir un chemin à travers la forêt qui couvroit les deux bords du Rio Phacido, afin de pouvoir effectuer le passage de la riviere en secret, sans que l'ennemi s'en doutât. Comme ce pays est très monta-

gneux, on mit dix jours à pratiquer ce chemin, par lequel les Indiens avoient dessein de prendre les ennemis à revers.

Vers ce tems ceux d'Yapeyu eurent quelque désavantage avec les Espagnols. Il étoit resté sur la cataracte inférieure du Rio Uruguay quelques troupes de cette derniere nation, auxquelles les habitans de Saint-Thomas enleverent dans la nuit du 3 Octobre une vingtaine de chevaux de selles; ils tuerent même quelques soldats. Les Espagnols résolus de réparer cette perte & de recouvrer leurs chevaux, poursuivirent les Indiens, & tomberent dans leur marche sur un corps de cent quatre-vingt-douze Yapeyuanos qui marchoient séparément dans la plus grande sécurité.

Les Espagnols avoient envoyé en avant trois batteurs d'estrade qui eurent un entretien avec les Indiens, &

l'un d'eux ſe dreſſant ſur ſon cheval, compta le nombre de Yapeyuanos, pendant que les deux autres rendoient compte du ſujet de leur arrivée. De retour parmi les leurs, ils changerent de chevaux & conduiſirent leurs troupes qui chargerent les Indiens à l'improviſte. Ceux-ci ſe formerent d'abord en ordre de bataille ; mais l'infanterie, inférieure aux Eſpagnols par le nombre & par la qualité de leurs armes, lâcha pied & ſe retira dans le bois : l'ennemi l'y pourſuivit, tomba ſur tout le corps, tua cent neuf hommes, fit cinquante priſonniers, & renvoya huit hommes avec deux femmes. Les Eſpagnols eurent auſſi quelques morts de leur côté. On attendoit des nouvelles ultérieures de cet événement. A la fin du mois d'Octobre, le ſecond Capitaine qui venoit d'être nommé Lieutenant des Migueliſtes, & que l'on avoit tranſ-

porté ſur un lit du camp à la Bourgade, recouvra entiérement la ſanté.

Les affaires publiques de Yapeyu furent dans le plus grand déſordre pendant tout le mois de Novembre. Les Curés de cette Peuplade travaillant à les détacher de l'alliance, & à les engager à permettre aux Eſpagnols un paſſage libre ſur leurs terres, & menaçant de les abandonner. Les Indiens les prirent au mot, leur retirerent les clefs, & conduiſirent leurs affaires eux-mêmes à leur fantaiſie. Ils allerent juſqu'à ouvrir les magaſins, en tirerent toutes les toiles précieuſes, ſoixante-deux ſacs ou douze cents dix arrobes de coton, trente-ſept ſacs de laine, quarante pieces de toile de coton, quarante & une pieces de Bretagne, trente ſacs ou cinq cents arrobes de tabac, quelques pieces de toute ſorte de toiles peintes, un millier de couteaux, deux cents brides,

deux cents paires d'éperons, & sept cents arrobes d'herbes, & ils distribuerent toutes ces marchandises fort généreusement parmi le peuple; ils traiterent même leurs Curés avec beaucoup de hauteur & de dureté, en les obligeant, pour les punir, à un jeûne de quatre jours, *durant lequel ils ne devoient manger que d'un seul plat, savoir, du bouilli.* Mais le Lieutenant des Conceptionistes leva *cet ordre indigne*, & conseilla aux habitans de la Peuplade de traiter les Peres avec plus de décence & d'humanité.

Cependant les semences des troubles domestiques se répandirent aussi dans les autres Peuplades. Une partie des Indiens, savoir, celle qui aimoit les Curés (1) *plaignoit leur sort*, & se montroit prête à leur obéir; ce furent

(1) Les Curés dont le Journaliste parle, sont toujours les Jésuites.

ces mêmes Indiens qui eurent recours à la protection des Cruciopolistes, ou des Indiens de Santa-Cruz ; les autres prirent des engagemens avec les Charruas gentils. Il étoit à craindre que d'un moment à l'autre cette étincelle de division ne causât un grand incendie. *Le Provincial prévint à tems ces suites cruelles en retirant les Curés qui étoient devenus désagréables aux Indiens. Le Curé de la Conception, nommé Joseph Cardiel, homme qui avoit beaucoup souffert pour ce peuple, se mit en chemin en qualité de médiateur avec un autre compagnon, pour se rendre à Yapeyu. Le peuple n'ignorant pas ce que son nouveau Curé avoit fait pour lui, le reçut à son arrivée avec les démonstrations de joie les plus extraordinaires. L'artillerie fut tirée, on déploya en son honneur les drapeaux de toutes les troupes de la Peuplade, on sonna toutes les cloches.* Ces deux Peres fu-

rent à peine arrivés à la maison des Jésuites, que le peuple leur remit & déposa à leurs pieds, de son propre gré & sans en avoir été requis, *les clefs, les massues & tous les symboles de l'autorité*, leur abandonna l'administration, que depuis quelques mois les principaux de la Peuplade avoient usurpée, & leur promit toute obéissance en exceptant le seul cas de la transmigration (1). Il accepta cette pacification, & après avoir fait *dire des messes pendant trois jours de suite*

(1) Il n'étoit pas difficile d'obtenir cette condition du Pere Cardiel, puisqu'il n'étoit arrivé pour aucune autre fin, que pour nourrir la révolte des Indiens contre les Espagnols, & pour déposer les Curés qui tenoient pour le Roi, & qui prêchoient aux Indiens la fidélité & l'obéissance dûes à leur Souverain. On voit donc que l'ordre d'un Provincial étoit mieux respecté que tous ceux des Généraux des deux Couronnes.

pour ceux qui avoient été tués, il visita les malades & leur distribua des charités ; il leur expliqua à tous le contenu du traité, & il réprimanda avec douceur les auteurs de la révolte. Voilà tout ce qu'on a su de ce qui s'étoit passé pendant le cours du mois de Novembre.

Les affaires des Indiens n'alloient pas mieux sur le Rio Phacido ; car non seulement les troupes des différentes Peuplades étoient désunies entre elles, mais il y eut des Compagnies qui, voyant que le Chef se livroit tout entier aux uns sans se communiquer aux autres, le prirent en aversion. Ils continuerent cependant à avoir des entretiens avec les Portugais, tâchant de les engager à avancer dans la plaine ; mais l'ennemi se tint toujours immobile sur les deux bords de la riviere. Cette position étoit très forte & le mettoit à couvert de

toute attaque : car non content d'être en fureté par des montagnes couvertes de bois, il y avoit ajouté encore la défenfe des abattis. La nuit plufieurs Indiens attirés par l'efpérance d'une récompenfe, ou par celle du commerce dans lequel l'ennemi leur promettoit de l'avantage, paffoient en fecret au camp des Portugais : enfin ils s'y rendoient prefque tous, fe donnant pour des Migueliftes. L'ennemi fe douta de cette tromperie, de façon que quand il voyoit des Indiens à pied, il ne vouloit pas croire qu'ils fuffent Migueliftes, parcequ'il favoit que cette nation confiftoit prefque toute en cavallerie.

Toutes ces chofes étoient des fujets de difcorde entre les Indiens, & on prévoyoit qu'ils finiroient par tourner leurs armes contre eux-mêmes, ou qu'au moins ils fe difperferoient fans

avoir tenté la moindre entreprise. Effectivement il étoit question de se séparer ; mais ils se promettoient tous mutuellement de revenir des Peuplades situées de l'autre côté de l'Uruguay, & de se rassembler avec de plus grandes forces dans le mois de Janvier prochain. Ce dessein déplut beaucoup *aux gens sensés*, qui voyoient avec peine qu'on alloit exposer toute cette province, tous les troupeaux & les habitans même aux invasions de l'ennemi : mais les autres s'obstinerent dans leur résolution ; ils commencerent déja même à l'exécuter.

Les Nicolaïstes retournerent chez eux les premiers ; cependant avant leur départ, on vit arriver au camp les principaux Chefs des Guanoas, à la tête de deux cents hommes de leur nation. Ce renfort fut cause qu'on envoya de nouveau des partis pour provoquer l'ennemi à une bataille, mais

cette tentative ne produisit aucun effet. Un des Chefs des Gentils, nommé Moreira, voyant que les Portugais étoient immobiles, se rendit à leur camp où il porta une grande quantité d'herbe & de tabac qu'il avoit demandée aux Indiens, & même de la viande; il fit entendre que c'étoit une ruse dont il vouloit se servir contre l'ennemi.

A son retour il conseilla aux Miguelistes, avec les chevaux & aux frais desquels il étoit arrivé, de porter leur camp un peu plus loin, leur apprenant qu'il avoit *empoisonné les présents qu'il avoit faits aux Portugais*, & qu'ainsi ils feroient bien de s'éloigner.

Mais, *comme la renommée n'a rien publié des effets de cette prétendue entreprise*, on a soupçonné que ce Chef Gentil avoit conseillé la retraite à l'armée, parcequ'il étoit vendu aux Portugais:

tugais : car qui voudroit se fier à une nation infidelle ? Quoi qu'il en soit, les Miguelistes écouterent le conseil du Gentil, leverent leur camp & se retirerent quelques lieues en arriere. Dans ce tems un Migueliste qui avoit été envoyé au camp des Portugais pour les provoquer à une bataille, fut très bien accueilli par Gomez ; ce Général le fit rester, eut soin qu'on lui donnât à souper & à coucher. Il écrivit au Curé des Miguelistes une lettre qu'il remit le lendemain de grand matin à l'envoyé, & il le laissa s'en aller en paix. Comme ce Migueliste s'en retournoit, on vit trois bateaux Portugais remonter la riviere de Yacuy, à l'endroit où elle divise les terres de S. Lorenzo & de S. Luis. Les Lorenzistes qui s'en étoient apperçus accoururent sur les bords de la riviere pour fermer le passage à ces bateaux ; mais comme ils n'avoient point d'armes à

Gouverneur (1) Eſpagnol de Buenos-Ayres faiſoit ſavoir ſa retraite aux Portugais, & leur conſeilloit d'en faire autant de leur côté. Cette lettre rendit Gomez furieux, il reprocha aux Eſpagnols leur perfidie, & aux Indiens leurs invaſions, & il ſe plaignoit amérement, de ce que par cette conduite on lui faiſoit perdre les fruits de douze années de travail.

Le 14 Novembre il commençoit déja à faire marcher les bagages & à ſe préparer pour le départ, & il exigea en même tems des Indiens qu'ils n'inquiétaſſent pas ſa retraite. Pour

(1) D. Joſeph Andoanegui étoit abſolument vendu aux Jéſuites : ſon ame foible ne lui permettoit pas d'exécuter les ordres du Roi ; de ſorte qu'aux dépens de ſa propre réputation, & de celle des armes Eſpagnoles, il marchandoit avec les Jéſuites du Paraguay & leur Provincial Barreda.

obtenir cette demande, il s'adressa aux principaux des Luisistes, des Lorensistes & des Angélistes, du moins à ceux qui étoient encore à l'armée : car une partie d'entr'eux ne voulant pas laisser passer la saison avantageuse pour le labour, & brûlant d'ailleurs de revoir leurs femmes, ils avoient quitté l'armée ; il les fit jurer & promettre, & il jura lui-même & promit sur les Saints Evangiles, l'exécution d'un acte (1), que lui, les principaux de son parti, & ceux des Indiens, signerent. Dans cet acte les deux partis conviennent qu'ils resteront tranquilles des deux côtés, & qu'ils ne se nuiront pas en attendant que les Rois

(1) Cet écrit ou cette convention prouve l'espece de souveraineté indépendante que les Peres du Paraguay exercent sur ces peuples, & l'obéissance aveugle qu'ils exigent d'eux.

d'Espagne & de Porrugal aient prononcé définitivement sur les plaintes des Indiens, *tant celles qu'ils avoient faites, que celles qu'ils feroient*, ou que l'armée Espagnole se fût rassemblée pour la campagne. On convint encore que les deux partis se retireroient chacun dans ses terres ; que le Rio-Grande serviroit de limite ; que ni les uns ni les autres ne le passeroient; que si des Portugais ou des Indiens s'avisoient de le passer, l'autre nation seroit en droit de les emmener en captivité. Les Portugais demanderent seulement la permission de faire halte pendant quelques jours sur la riviere Ysobi, pour donner le tems aux animaux qui portoient les bagages de reprendre des forces.

Cette treve fut jurée de la part des Portugais par leur Général en chef, Gomez Freire de Andras, par Martin de Echauri, Espagnol, Gouver-

neur de Montevideo; par Michel Angelo Blaſco, Thomas Luis Oſorio, François Xavier Cardoſo de Meneſes & Souſa, & enfin par Thomas Clarque, Prêtre ſéculier, Chapelain de Gomez, entre les mains duquel on prêta le ſerment. De la part des Indiens, elle fut ſignée par Chriſtoval Acatù, Fabian Guaqui, François Antoine & Barthelemi Cantajù, S. Jacques Pindo, D. Ignace Turiguazù, D. Laurent Albaype, D. Alonſo Guaraye.

Cette convention conclue, les Portugais qui étoient reſtés en-deçà de la riviere, la repaſſerent en grand ſilence à minuit le 18. Le 19 de grand matin toutes les troupes diſparurent. Cette retraite des Portugais fut ſuivie auſſi-tôt de celle de notre armée: on laiſſa ſeulement quelques détachemens pour la ſureté des terres de S. Louis, de S. Laurent & de S. Jean,

qui étoient frontieres du pays ennemi. *Les Indiens n'avoient pas eu un seul homme tué par le fer de l'ennemi dans cette campagne, tandis qu'ils en avoient tué près d'une centaine aux Portugais.* Arrivés chez eux, *après avoir adressé leurs prieres à Saint Xavier, & avoir remercié le Ciel de leur délivrance*, ils reprirent leurs hoyaux & leurs charrues pour regagner le tems qu'ils avoient perdu pour l'agriculture, & pour mettre à profit au moins le mois de Décembre qui commençoit.

Dans cet état des choses qui paroissoit si pacifique, on n'entendoit que des menaces à Buenos-Ayres, le Marquis de Valdelyrios (1) ayant écrit une lettre très forte au Gouverneur

(1) Le Marquis de Valdelyrios, Conseiller du Roi pour les Indes, & Commissaire principal de Sa Majesté pour l'exécution du traité des limites.

ſur ſa retraite. *Notre Commiſſaire Altamirano nous réprimanda auſſi avec beaucoup d'aigreur, de ce que nous avions contrevenu à la défenſe qu'il avoit faite de fabriquer de la poudre à canon*, & il fit *tous ſes efforts en employant même le miniſtere du Provincial*, pour faire obſerver cette défenſe.

Ce Commiſſaire travailla auſſi à déplacer le Curé de S. Juan qu'il haïſſoit, & dont on lui avoit fait de mauvais rapports. C'étoit à ce Curé qu'il imputoit toute la réſiſtance des Indiens. Il voulut lui donner en échange la Paroiſſe de Sainte Anne qui étoit vacante; mais ſes Paroiſſiens s'oppoſerent de nouveau à l'exécution de ce deſſein, & déclarerent qu'ils ne le laiſſeroient point aller, *qu'ils n'euſſent la confirmation de cet arrangement de la bouche du Provincial lui-même*, & qu'ils n'euſſent fait connoî-

tre aussi leurs griefs. *Ce projet manqua donc pour la troisieme fois.*

On répandit pendant ce tems-là dans les Peuplades toute sorte d'écrits & de lettres, dont les uns avoient été interceptés sur les Portugais, d'autres sur les Espagnols, d'autres enfin avoient été remis clandestinement aux Indiens qui avoient fréquenté le camp des ennemis. Tous ces écrits assuroient qu'une terreur panique s'étoit emparée de l'armée Portugaise, & ils ne parloient (chose remarquable) que de la résistance des Indiens & *de leur obstination à défendre leur héritage.* Il y étoit dit que, quoique les Indiens vinssent dans les camps des Portugais & des Espagnols avec des apparences pacifiques, ils ne le faisoient que dans de mauvaises vues, & que tous les Espagnols ou Portugais qui passoient dans les camps Indiens, étoient sûrs d'y perdre la

vie, même les déserteurs. Les Espagnols se plaignoient des mauvais traitemens qu'ils essuyoient de la part des Portugais, & les Portugais disoient avec aigreur, que les Indiens leur avoient dit en face qu'ils ne reverroient jamais leurs Peuplades.

Le bruit se répandit qu'un bâtiment étoit arrivé à Montevideo, & l'on espéroit qu'il apporteroit des nouvelles satisfaisantes; mais on apprit aussi & *avec grand déplaisir que le Provincial, ce protecteur zélé des malheureux, avoit fini son tems qui étoit de trois années*, & qu'il se préparoit à retourner dans le Pérou d'où il étoit venu. Il y en eut qui assurerent (on ne sait pas si c'étoit de science certaine, ou par conjecture, ou même par méchanceté), que le Commissaire Altamirano le remplaceroit dans le Provincialat; mais personne ne voulut ajouter foi à une fable aussi absurde.

Dans la Peuplade de Santa Maria, les affaires empiroient journellement. Le Curé après y avoir terminé quelques différends, se rendit au Tribunal de la Candelaria (1) : les principaux habitans le suivirent, & demanderent au Vice-Supérieur un autre Curé ; mais l'effet de leur demande fut suspendu, parcequ'il ne se trouva personne qui parlât leur langue, les Indiens, habitans des bords du Rio Uruguay s'étant saisis de presque tous les Jésuites. Dans ces entrefaites finit l'année 1754, la premiere de la guerre & la troisieme de la persécution & de l'oppression de cette Province.

(1) *La Candelaria* est l'endroit où siege le Supérieur des Missions, avec son Tribunal Ecclésiastique, Politique & Militaire..

ANNÉE 1755.

LE commencement de l'année n'annonçoit rien de tranquille. Les Yapeyuanes, qui dans une révolte avoient élevé un de leurs Capitaines à la place de Chef de toute la Peuplade, ayant cru que ce Chef *abusoit tyranniquement de son autorité*, s'assurerent peu après de sa personne avec le secours des habitans de la Cruz, dont ils firent leurs alliés pour cet effet. Ce Chef reçut même quelques blessures, qui furent le fruit de sa résistance. Comme on le transporta à Parana pour l'y faire vivre en exil, ceux de Saint Thomas le délivrerent & le remirent en liberté dans l'endroit où il passoit par leurs terres. Cet événement paroissoit annoncer quelque malheur.

On reçut de Buenos-Ayres des nouvelles certaines mêlées de bien des rapports douteux. Il se débita *que la Cour de Madrid étoit extrêmement agitée ; que Carvajal* (1), *auteur de tous ces maux, étoit mort de mort subite le 2 Avril de l'année précédente, pour rendre compte de ses actions au tribunal de Dieu, devant lequel le Pere Burco* (2), *Recteur du College des Ecossois, & homme célebre par sa sainteté, l'avoit ajourné trois jours auparavant ; que la place de Carvajal avoit été donnée à un Irlandois nommé Wall* (3) ; *que le Marquis de la Ensenada, premier Ministre, avoit été renvoyé ; que*

---

(1) D. Joseph Carvajal, Doyen du Conseil d'Etat.

(2) Cette prophérie ressemble un peu à celle du Pere Malagrida en Portugal.

(3) D. Richard Wall, premier Secrétaire d'Etat, successeur de D. Joseph Carvajal.

ses richesses immenses avoient été confisquées ; qu'il ne lui avoit été conservé qu'une pension de huit mille piastres, de laquelle il devoit vivre à Cordova ; que seize autres Ministres avoient partagé son sort, & qu'ils avoient tous été relegués dans différentes villes de la Monarchie.

Telles étoient les nouvelles certaines. *Un bruit vague ajouta que la cause de la disgrace de tant de Ministres, étoit la correspondance secrete qu'ils avoient entretenue avec le Roi de Naples ; que leur dessein avoit été de mettre ce Roi sur le trône d'Espagne à la place du Roi regnant, ou bien de l'engager à s'opposer à l'exécution du Traité. Quelques-uns imputoient l'origine de ces intrigues aux Jésuites.* Il y en avoit qui débitoient que le Confesseur du Roi avoit été disgracié, d'autres y ajoutoient même qu'il étoit détenu en prison. On attendoit

d'Europe un vaiſſeau & des avis plus certains.

Gomez employa cet intervalle à preſſer les Eſpagnols de reparoître en campagne au mois de Mars, & il leur déclara que s'ils y manquoient, leur foi lui paroîtroit ſuſpecte, & qu'il renonceroit abſolument à cette affaire. Le Marquis de Valdelyrios continua de ſon côté à preſſer les préparatifs de la guerre avec beaucoup d'ardeur, & il appella les Portugais à ſon ſecours ; cependant ils ne paroiſſoient pas trop ſe preſſer de ſe rendre à ſon invitation. Le Vice-Gouverneur de Santa-Fé demanda avec de grandes inſtances des troupes aux habitans de cette ville ; mais ceux-ci lui déclarerent avec plus de fermeté que jamais, qu'ils étoient dans l'impoſſibilité de lui en fournir.

Le mois de Mars avoit commencé ſans qu'il fût queſtion d'aucun mou-

vement. Pendant ce tems, la ville de Buenos-Ayres étoit affligée de deux grands maux : la famine & les incursions des Gentils établis au Sud de cette ville. Ces Sauvages avoient enlevé, dans une de leurs expéditions, trente chariots destinés à aller chercher du sel, & avoient tué un grand nombre d'hommes qui en étoient les conducteurs. *Malgré toutes ces marques de la colere Divine, qui indiquoient clairement que le ciel prenoit la défense de la Société*, la ville de Buenos-Ayres ne reconnoissoit pas ses torts, & ne donnoit aucun signe de repentir ; au contraire sa haine contre la Compagnie augmenta, & elle imputoit à la Société seule tous les malheurs qui l'affligeoient.

On apprit en même tems de Lisbonne, comme une nouvelle certaine, que le premier Ministre, qui étoit aussi le favori du Roi de Portugal, & qui

qui avoit été le premier auteur du Traité, étoit mort ſubitement dans le même tems que le premier Miniſtre du Roi d'Eſpagne, *& qu'il étoit allé au même lieu que l'autre ;* que depuis ce tems-là, tout le Conſeil du Roi étoit dans une grande agitation ; que les avis y étoient partagés, & qu'on inféroit de tout ceci enfin, que cette affaire du Traité *s'en iroit en fumée.*

On ſut vers la fin du mois de Mars, que les Eſpagnols ayant demandé qu'on attendît l'été, comme une ſaiſon moins incommode pour le ſoldat, & plus ſalutaire pour les animaux, pour ouvrir la campagne, l'expédition avoit été reculée. Effectivement, dans l'eſpace de trois mois, l'ennemi ne s'occupa que de préparatifs de guerre & de levées de troupes, qui à la vérité ſe faiſoient bien lentement, & avec peu de ſuccès.

Toutes les Peuplades des Indiens

& toutes nos maiſons dans les villes Eſpagnoles, *employerent ce tems à implorer la protection des Saints avec les plus vives inſtances.* On célébra dans ce tems-là à Santa-Fé dans notre Egliſe, qui ſurpaſſe toutes les autres en magnificence, la fête de Saint Jean de Népomucene Thaumaturge de la Bohême, *& on lui adreſſa des vœux avec une ſolemnité* dont juſques-là on n'avoit point vu d'exemple dans ce pays. On lui érigea dans l'Egliſe un autel qui avoit été fabriqué par les Indiens, & on poſa ſur cet autel la ſtatue du Saint, ouvrage artiſtement travaillé dans une de ces Peuplades *perſécutées*, celle de Saint Laurent. Il y eut un grand concours du peuple, qui fit éclater à cette occaſion ſa joie & ſa dévotion au Saint.

La veille de la fête à midi, toutes les cloches de la ville commencerent à ſonner; les inſtrumens de muſique,

les hautbois, les trompettes, les tymbales & autres se firent entendre du haut de la tour ; enfin les canons de fer & les mortiers tonnerent à différentes reprises. A trois heures toute la Société sortit en procession pour se rendre à la maison ou à l'habitation d'un homme de condition, nommé D. Melchior Echaque, qui, selon l'usage du pays, avoit été élu Majordome du Saint. La procession, après avoir été jointe à cet endroit par un Clergé nombreux, & par les Dominicains, & après avoir été rangée en ordre, ouvrit sa marche avec la statue du Saint richement ornée : elle marcha au bruit des canons & au son des instruments vers la Cathédrale, la statue du Saint étant portée par le Clergé & par les Peres Jésuites, qui furent relevés de tems en tems par les Dominicains. En entrant dans l'Eglise qui étoit richement décorée, & su-

perbement illuminée par des flambeaux & des lustres, on posa la statue du Saint sur une crédence qui pour cela avoit été préparée avec beaucoup de magnificence dans le chœur; après quoi les vêpres furent chantées en musique par nos Negres. Les vêpres finies, la procession se rendit dans le même ordre, & avec la même pompe, à notre Eglise, pour y déposer la statue du Saint. Lorsqu'elle entra dans l'Eglise, on entonna le *Te Deum*, & l'air retentit de nouveau du son des cloches & des instrumens, & du bruit de l'artillerie. On récita ensuite les prieres, & on termina de cette maniere la solemnité de l'entrée.

Pendant tout le salut on illumina la tour de la Cathédrale de quelques centaines de lampions, ainsi que la fleche de notre Eglise, & on y arbora en même tems plusieurs drapeaux : à l'entrée de la nuit on tira des fusées,

& on fit une nouvelle décharge de l'artillerie.

Le lendemain, jour de la fête, des Prêtres qui n'étoient pas de notre maison, dirent des messes depuis le point du jour jusqu'à neuf heures, l'Eglise se trouvant pendant tout ce tems remplie de personnes de toute condition. La Grand'Messe fut chantée par le Docteur Leyva, Curé de la ville, qui avoit demandé à être chargé de cette fonction long-tems auparavant, comme une grace spéciale, ce qui avoit piqué au vif le Vicaire.

Un des nôtres prononça *fort à propos* un panégyrique très éloquent en l'honneur du Saint. La statue du Saint étoit placée sur le maître autel qui éclatoit d'or & d'argent sous un dais enrichi de ces mêmes métaux. Tout le corps du Saint, & en particulier son camail, étoit couvert de pierreries, de perles & de diamans. Les Dames

de Santa Fé avoient apporté toutes leurs richeſſes pour orner cette ſtatue ; mais elles furent toutes ſurpaſſées par une étrangere de diſtinction qui étoit venue dans cette ville du Royaume de Chili. Cette Dame n'ayant pu trouver où placer ſes bijoux à l'autel, dreſſa au bas des marches du chœur, une petite table ſur laquelle elle poſa un Enfant Jeſus, & elle arrangea cet objet de dévotion avec tant d'art, elle le chargea d'une ſi grande quantité d'or & de diamans, que tout le monde en fut dans le plus grand étonnement, & qu'on fut obligé de convenir que ſa magnificence avoit ſurpaſſé de bien loin celle de toutes les Dames du pays.

Après la grand'meſſe, qui dura juſqu'à midi, on deſcendit la ſtatue du Saint de deſſus le maître autel, & pendant que les Peres Dominicains chantoient le *Te Deum*, on la plaça,

aux acclamations de tout le peuple, & en particulier de nos Peres, ſur un autel que les *pauvres* Indiens avoient dreſſé tout exprès, & qui attiroit les yeux de tout le monde, tant par la beauté de ſon travail, que par les richeſſes étrangeres dont il étoit couvert. Cette cérémonie fut encore annoncée au peuple par le ſon de toutes les cloches. C'eſt ainſi que finit cette ſolemnité : mais la dévotion pour le Saint continua encore longtems ; car non ſeulement nos Peres qui étoient dans la plus grande affliction, & qui voyoient que les calomnies augmentoient de jour en jour contre les *pauvres* Indiens que Dieu avoit confiés à nos ſoins & à nos inſtructions, & par conſéquent contre nous-mêmes qui étions leurs zélés défenſeurs, implorerent avec plus de ferveur que jamais la protection du Saint *contre tous leurs détracteurs*,

mais un grand nombre de perſonnes accourut, tant de la ville que de l'étranger, pour joindre leurs prieres à celles des Peres.

Pendant que la ville de Santa-Fé s'occupoit à célébrer la fête du Thaumaturge de la Bohême, la Peuplade de Saint Michel ſe prépara auſſi dans le mois de Mai, à l'imitation de la ville de Santa-Fé, à célébrer une fête en l'honneur de la Vierge de Lorette. Nous rendrons compte de cette fête quand nous aurons rapporté les événemens du mois de Juillet; car quant aux mois de Mai & de Juin, ils s'étoient paſſés aſſez tranquillement.

Nous diſons *aſſez tranquillement*, parcequ'il ne s'eſt pas commis d'hoſtilités ; car l'ennemi dont le repos étoit un effet de ſes artifices, n'en faiſoit pas moins jouer ſes reſſorts ; il n'agiſſoit pas, mais il concertoit ſes deſſeins & diſpoſoit ſes entrepriſes.

Pour détacher les Gentils Guanoas de l'alliance qu'ils avoient contractée avec les Indiens, & pour priver ces derniers des troupes des Gentils, qui ne gardent de foi à personne, pas même à Dieu, l'ennemi appella quelques-uns de leurs Chefs, & les attira dans un Fort qui étoit sur la frontiere, bien sûr de gagner aisément par quelques bagatelles, une nation pauvre & avide de présens. Effectivement quelques-uns de cette nation, éblouis par les présens, mais (ce qu'il y a d'abominable pour des Chrétiens, & ce qui seroit *un sujet d'excommunication*) d'autres, contraints par la force des armes, se rendirent audit Fort, où ils se laisserent gagner par l'appât de l'argent. Au moins différens Caciques des Minuanes, qui n'avoient pas eu part aux présens, rapporterent à nos Miguelistes que quelques-uns des leurs, & en parti-

culier un certain Chef nommé Moréira, s'étoient engagés pour une certaine ſolde, à garder dans la prochaine campagne les bagages des Portugais avec un détachement, que ces gens-là étoient bien habillés, & qu'ils paroiſſoient avoir déja reçu des Portugais les armes néceſſaires; que les Portugais comptant ſur ces promeſſes, avoient conſtruit un petit Fort dans les montagnes de Saint Michel appellées *Yacegua*, qui avoiſinent les habitations de Santa-Maria. Ils ajouterent enfin que d'autres Chefs de leur nation n'avoient point voulu ſe prêter à cet engagement, & qu'ils avertiſſoient leurs amis de ce qui ſe tramoit contre eux.

On envoya peu de tems après des gens affidés qui devoient reconnoître le pays, & ſe ſervir pour cela des poſtes avancés qu'on avoit laiſſés ſur la frontiere. Ces gens, après avoir par-

couru le pays, rapporterent qu'ils n'avoient point vu de traces de l'ennemi; qu'ayant parlé à Moréira, & lui ayant reproché ſa perfidie, il leur avoit avoué que les Portugais l'avoient ſollicité par des préſens à entrer dans leur alliance; mais qu'il avoit ſoutenu en même tems, que loin de ſe rendre à leurs inſtances, il s'étoit attiré par ſes refus la haine & les menaces des Portugais. On ne ſavoit pas ſi ces aſſertions de Moréira étoient vraies. En attendant que le tems éclaircît ce fait, on ajouta foi à ſes paroles.

Les Portugais répandoient pendant ce tems quantité de menſonges ſur les Indiens; ils diſoient entre autres choſes, que pluſieurs Indiens s'étoient retirés chez eux pour ſe ſouſtraire *à la tyrannie des Peres*, que le nombre de ces déſerteurs montoit déja à quelques centaines. Le but de ces menſonges étoit d'engager les Eſpagnols à re-

commencer la guerre. Mais peu de tems après ils ont eux-mêmes découvert ces fausſetés, quand ils ont envoyé à la Miſſion, par le Pere Provincial de la Province du Breſil, la liſte des Indiens qui ſe tenoient chez eux, & deſquels les uns étoient mariés, & les autres demandoient à l'être. Il comptoit par cette liſte que leur nombre étoit de cinquante, dont la plus grande partie tiroient leur nom de la Peuplade de Saint-Borgia; leurs noms n'étoient pas même bien exprimés : il y en eut dont les noms & les ſurnoms étoient portés ſur la liſte, & qui cependant étoient déja de retour dans leurs Peuplades.

C'eſt ainſi que les Portugais en impoſoient aux Eſpagnols, tandis qu'ils tâchoient de tromper les Indiens par d'autres faux avis. Ils débitoient que le Pere Rabago, *ſur lequel les Indiens fondoient toutes leurs eſpérances*, avoit

perdu sa place de Confesseur, & avoit été disgracié, & qu'il étoit même détenu en prison ; mais on a su peu de tems après que toutes ces nouvelles étoient des impostures.

Le 27 du mois de Juillet, on vit arriver à Montevideo un bâtiment de transport qui avoit à bord cent cinquante soldats destinés pour être en garnison dans cette Place forte, & soixante & dix Missionnaires de la Compagnie, dont quarante étoient pour la Province du Chili, & trente pour la nôtre. Les autres qui composoient à peu près un aussi grand nombre, & qui dirigeoient les intérêts de la Province & des Missions, étoient restés en Espagne, de même que leur Procureur qui étoit à la Cour. Cette nouvelle répandue par plusieurs lettres qui n'annonçoient que des choses heureuses, causa à tout le monde la plus grande satisfaction. L'affaire pa-

roiſſoit terminée : on étoit perſuadé que la Cour avoit caſſé cet inique Traité, qu'elle étoit ſatisfaite de notre fidélité & de notre obéiſſance, qu'elle avoit admis *l'appel des Peuplades*, & que ſon intention étoit que l'on ſe tînt tranquille de part & d'autre. Ce bruit couroit par-tout ; mais comme il arrive très ſouvent, que dans les choſes humaines le bonheur fait place au malheur, cette nouvelle ſi conſolante fut contredite bientôt après par les Gouverneurs & les Commiſſaires du Roi. Ils annoncerent que la Cour avoit approuvé la guerre qu'ils avoient faite aux rebelles ; qu'elle avoit donné des éloges à leur zele & à leurs efforts pour ſubjuguer les réfractaires ; que malgré les nouvelles que l'on débitoit, & qui n'étoient pas puiſées à la ſource, on pouſſeroit la guerre, & même avec plus de vigueur que jamais. En même tems ils dépêcherent

à notre Provincial de nouveaux ordres dans lesquels on le menaçoit de porter le fer & la flamme dans les Peuplades, si elles refusoient de se soumettre.

Le Conseil de la Province n'osant pas publier ces décrets de son autorité, les renvoya au Chef des Conceptionistes, se flattant que ce Chef, qui jouissoit d'un très grand crédit parmi les siens, passeroit la riviere & intimeroit ces décrets aux Peuplades condamnées à la transmigration. Mais ce Chef, craignant la colere de sa nation, & prévoyant qu'une pareille publication ne feroit qu'augmenter les troubles, renvoya tous les décrets au Conseil, supplia les Provinciaux de ne pas troubler davantage une Province qui l'étoit déja assez par elle-même, & les conjura de lui sauver la vie, d'autant qu'ils l'exposeroient par-là à un danger certain. On se tint

donc tranquille, on méprisa les menaces ; & on attendit l'événement avec résignation.

Il se fit une levée de troupes dans les villes Espagnoles & Portugaises pendant les mois d'Août, de Septembre & d'Octobre. Les nôtres ne firent aucun mouvement ; ils se contenterent seulement de distribuer des postes sur les frontieres, comme ils l'avoient fait auparavant, de leur recommander une vigilance plus exacte, & d'employer par conséquent les moyens nécessaires pour être instruits de tout ce qui se passeroit.

Vers la fin du mois d'Octobre, ou plutôt au commencement du mois de Novembre, le Gouverneur de Buenos-Ayres traversa le grand canal de la riviere pour se rendre à la ville de San-Philippe, autrement Montevideo, où toute l'armée Espagnole devoit se rassembler. Le bruit couroit qu'il

qu'il étoit forti de la ville de *Las-Corrientes* deux cents foldats, & un nombre égal de troupes de Santa-Fé, qui marchoient aussi à Montevideo. Le tems apprendra si ces bruits sont fondés : on ajoute au moins que sur deux cents Correntins, cent cinquante avoient déferté ; qu'entre autres déferteurs, quelques Abipones que le Commandant avoit pris à sa folde, comme des guides excellents, étoient retournés chez eux.

Le Lieutenant de Santa-Fé ayant invité les Macobies à se joindre à lui pour faire la guerre, leur Cacique ne voulut pas y entendre, alléguant une raison, qui assurément n'est pas d'un Sauvage. » Je n'ai pas embrassé le » Christianisme, dit-il, pour faire la » guerre à des Chrétiens innocents ; » au contraire je prendrois la cause » des opprimés, si la largeur prodi-

» gieuſe de la riviere ne m'en empê-
» choit «.

On diſoit encore que les chevaux des uns & des autres s'étoient diſperſés, & qu'ils erroient çà & là dans les déſerts ; que les chevaux mouroient par-tout, & qu'il en périſſoit juſqu'à cent par jour à Buenos Ayres. On croyoit donc que cette ſeule circonſtance pourroit faire manquer l'expédition.

Quoiqu'on fût convaincu que la Cour ſentoit l'iniquité du Traité, & que l'on y travailloit à le faire caſſer, les Miniſtres des deux Puiſſances qui commandoient dans cette partie du monde, n'ayant reçu aucuns ordres poſitifs & certains de ſuſpendre ou de terminer les opérations de la guerre, s'y préparerent avec une nouvelle ardeur. Il eſt vrai que *les Eſpagnols qui n'entreprenoient cette expédition qu'à*

contre-cœur (1) *& par des considérations politiques*, trouvoient toute sorte de prétextes pour la retarder. C'est pour cette raison qu'ils se trouvoient encore à Saint-Philippe, quoique le mois de Novembre fût déja bien avancé. En attendant on fit répandre un bruit sourd (je ne sais si ce fut de bonne foi ou par malice), que *l'unique souhait des Espagnols étoit que les Indiens prissent les armes, qu'ils brûlassent leurs campagnes, & que par-là ils pussent fournir aux Espagnols un prétexte de dire qu'ils se trouvoient dans l'impossibilité d'avancer par le défaut de fourrage, ou même qu'ils étoient contraints de marcher en arriere, ou au moins de différer l'expédition, en attendant qu'il arrivât des avis certains de la Cour.* On douta, non

(1) C'étoient les dispositions secretes d'*Andoanegui.*

ſans raiſon, de la poſſibilité de cet arrangement, car le foin & la paille de ce pays ne ſont nullement des fourrages propres pour les animaux ; au contraire quand les campagnes reverdiſſent après avoir été brûlées, les chevaux mangent avec grande avidité l'herbe qui repouſſe après. Quelques-uns crurent donc avoir lieu de ſoupçonner que les Eſpagnols avoient imaginé ce ſtratagême pour ſe procurer des facilités de la part de l'ennemi ; car les campagnes brûlées & les plaines, offroient aux troupes un voyage beaucoup plus facile, que n'auroient fait des chemins couverts de buiſſons & d'herbes.

Mais comme on ne pouvoit plus douter des préparatifs que l'ennemi faiſoit pour la guerre, & que d'ailleurs les vaiſſeaux d'avis, tant déſirés, n'arrivoient pas ; il fut arrêté que pour empêcher que l'ennemi n'envahît la

Province inopinément, *il falloit se mettre en état de défense*, & reconnoître les chemins avec la plus grande exactitude, & il fut jugé nécessaire en même tems de faire de la campagne un vrai désert, en livrant tout aux flammes.

La fausseté de l'avis qui faisoit monter la force des Espagnols sortis de Buenos-Ayres à quinze cents, les secours des autres villes Espagnoles à cinq cents, le nombre des Portugais à trois mille, & par conséquent l'armée combinée à cinq mille hommes, étoit suffisamment constatée, & on savoit que toute l'armée rassemblée monteroit tout au plus à trois mille hommes. C'est ce que le (1) Gouverneur de Montevideo qui conduisoit

(1) C'étoit Don Joseph de Viana, Brigadier des armées du Roi, & serviteur zélé de Sa Majesté.

toute cette guerre, & qui devoit commander à la place du Gouverneur de Buenos-Ayres, écrivit lui-même après être sorti de sa ville à un Jésuite de ses amis, qui étoit des nôtres, & de la conduite duquel il étoit fort mécontent. On pouvoit s'en rapporter surement à un pareil témoignage qui étoit bien fait pour tenir lieu de mille autres.

Il passoit encore pour certain que l'armée Espagnole en quittant le camp de S. Philippe, iroit tout droit à la source du *Rio-Negro*, ou à la Bourgade de Sanra-Tecla, poste avancé & frontiere des Miguelistes; que de-là elle prendroit sa route par des détours immenses, & par des pays déserts, pour joindre l'armée Portugaise qui campoit sur la riviere Yacuy, & qui occupoit un Fort qui jusques-là n'avoit pas eu de nom, mais auquel les Portugais, depuis la derniere attaque

infructueuſe des Indiens, avoient donné celui du Château de la Victoire, & qu'enfin toute l'armée réunie marcheroit à Saint-Angel. Cette entrepriſe fut concertée dans le Conſeil des deux nations; & quoique ce projet fût un parti extrême, & que ſon exécution parût impoſſible à tous ceux qui avoient connoiſſance du pays & des chemins, on a cru pourtant devoir tout prévoir, & prévenir les deſſeins inſenſés des Portugais.

ANNÉE 1756.

EN conſéquence de ces réflexions ſenſées, les Chefs s'étoient déja aſſemblés dans le courant du mois de Janvier; & quoiqu'il ne fût queſtion d'aucun mouvement des ennemis, ni de près, ni de loin, ils étoient d'avis que tous les habitans des Peuplades

voiſines devoient concerter les moyens de ſe prêter ſecours. On envoya à ceux de la Conception & de Saint-Thomé des lettres qu'on les pria de faire paſſer plus loin, & dans leſquelles on avertit tous ces peuples d'être ſur leurs gardes, & de placer des poſtes avancés de tous les côtés.

Comme la fumée qu'on appercevoit du côté des bois où croît l'herbe, faiſoit craindre que l'ennemi ne fît quelques tentatives pour entrer dans le pays par cet endroit, ou au moins qu'il n'y fît des chemins, on envoya dix Juaniſtes & autant de Migueliſtes du côté des bois. Les Migueliſtes détacherent un des leurs vers le poſte avancé de Santa-Tecla, pour qu'il recommandât à leurs ſoldats la vigilance, & pour qu'il rendît compte à ſes camarades de l'état des choſes; car on prétendoit que les ennemis menaçoient de ce côté-là, & qu'ils étoient

déja en marche depuis le 5 du mois de Décembre.

Tandis que tous les préparatifs de notre parti ne consistoient que dans des conseils, & que tous les Curés étoient dans le plus grand engourdissement, des avis qu'on recevoit journellement de différens côtés, nous confirmerent la marche de l'ennemi. Enfin un seul Curé (1) sortit de cette léthargie, & entreprit d'inspirer de la vigueur aux Indiens. Il leur représenta que ce n'étoit pas le moment d'agir mollement; il leur conseilla de rassembler les troupes, & de les faire marcher vers la frontiere, de peur que l'ennemi ne se portât dans les campagnes les plus reculées, & par-conséquent les plus éloignées de tout secours, & ne les ravageât impuné-

(1) Ce Curé étoit le Pere Thadée Ennis.

ment ſans qu'on fût en état de l'arrêter. » Ne ſera-t-il pas trop tard, » leur diſoit-il, d'aller à la diſtance » de cent lieues à la rencontre de l'en- » nemi, quand il eſt déja entré dans » votre pays ? L'ennemi peut péné- » trer par-tout : les Portugais porte- » ront leur camp au milieu de vos » habitations, qu'ils ravageront l'une » après l'autre ; ils vous couperont les » vivres, dont nous reſſentons déja » une diſette ; en un mot, il vaut » toujours mieux prévenir l'ennemi » que d'en être prévenu «. Ces raiſons déterminerent enfin les Indiens à envoyer des nouveaux Couriers partout pour exciter tous les Confédérés à ſe mettre en mouvement.

Le Chef des Conceptioniſtes paroiſſoit déja avec ſa troupe de cent cinquante hommes dans les habitations de ſa Peuplade, ſur les frontieres des

terres des Migueliſtes. Cette troupe fut jointe par ſoixante autres hommes de la même Peuplade. On apprenoit en même tems que des troupes auxiliaires marchoient des Peuplades ſituées de l'autre côté de la riviere Uraguai, & que quelques autres arrivoient du côté de la riviere Parana; que les habitans de Santa-Anna hâtoient leur marche; qu'il étoit ſorti de la Peuplade de Saint Charles.... de celle de Saint Joſeph.... de celle des Saints Apôtres ſoixante; de celle des Martyrs ſoixante; de celle de Saint Xavier vingt; & de celle de Sainte Marie, trente hommes.

Tout reprit dans cette partie l'ancienne tranquillité; le Chef qui avoit été dépoſé, fut rétabli; les nationaux qui s'étoient diſperſés dans les Peuplades étrangeres, rentrerent dans leurs maiſons. On attribua ce changement, qui eut de très bonnes ſui-

tes, aux efforts du Tribunal des Jésuites (1).

Comme l'exprès qu'on avoit envoyé à la découverte, rapporta que l'ennemi ne faisoit aucun mouvement, les troupes des Peuplades de l'Uraguai différerent leur marche pour attendre l'arrivée des autres troupes.

Mais le 20 Janvier, on vit arriver bien à contre-tems un Courier avec la nouvelle que le 16 du même mois l'armée Espagnole avoit paru sur la source du Rio-Negro, dans les terres des Miguélistes, à l'endroit où cette riviere & celle de Yacui forment une langue de terre appellée pour cela par les Indiens *Ibiro*, & que les cinq batteurs d'Estrade de l'ennemi à qui l'on avoit parlé, avoient déclaré que deux

(1) Ce Tribunal est celui de la Candelaria qui exerce une autorité souveraine à l'insu du Gouvernement. Qui le croiroit ?

mille Espagnols alloient arriver, & qu'ils y attendroient les Portugais.

Ils marchoient sur quatre lignes formant un quarré, au centre duquel se trouvoient un nombre prodigieux de chevaux, de bœufs & de chariots, les bagages des Commandans & les Officiers divisés par escadrons. Ce qui intriguoit le plus ces cinq partisans, étoit de savoir si *quelques-uns de nos Peres* étoient avec l'armée, & lesquels; si le Pere Laurent Balda, Curé de Saint Michel, étoit du nombre, & à quelle force se montoient les troupes des Indiens. On leur avoit répondu que les Peres n'étoient pas encore à l'armée, mais *qu'ils la joindroient*; que dans ce moment l'armée ne passoit pas deux mille hommes; (l'Indien jugea à propos de leur en imposer ainsi : car dans le fait, les Indiens formoient à peine alors un corps de cent hommes, ou un de trois cents,

si on y comprenoit les Conceptionistes qui n'étoient pas bien éloignés), mais qu'elle seroit forte de cinq mille hommes quand elle seroit rassemblée.

On n'eut pas plutôt appris cette nouvelle avec certitude dans la Peuplade, qu'on dépêcha des Couriers à toutes les autres, qui faisoient tantôt mine de se mettre en mouvement, tantôt de s'arrêter. Enfin on jugea convenable de ne plus différer.

Le 21 dudit mois de Janvier, après qu'on eut fait *une procession de pénitence* à la Chapelle de Lorette, & qu'on eut chanté une *Messe solemnelle votive, pro gravi necessitate*. Il sortit de Saint Michel un corps de trois cents cinquante chevaux, qui montoit à quatre cents en y comprenant les postes avancés.

Deux cents hommes sortirent le même jour de S. Angel, cinquante de S. Laurent. Les Aloysistes & les

Nicolaïstes marcherent le lendemain ; savoir, les premiers au nombre de cent cinquante, & les autres au nombre de deux cents. Cent cinquante Juanistes & deux cents Conceptionistes se mirent en marche le surlendemain.

Dans ce tems-là toutes les lettres qui venoient des villes Espagnoles s'accorderent à donner de grandes espérances, qu'il arriveroit incessamment un vaisseau de haut bord, dont les ordres *annulleroient tout le traité :* & elles portoient toutes qu'en attendant l'arrivée d'un avis si desiré, le salut des Indiens *consistoit dans une ferme résistance* ; que puisque les Officiers du Roi dans ces Provinces faisoient les plus grands efforts pour mettre les affaires, par la prise de quelques Peuplades, dans un état d'où il n'y avoit plus à revenir, & d'empêcher par-là les effets des bons offices que les *Jésuites* travailloient à rendre aux In-

diens, *ceux-ci donneroient au Roi une preuve bien agréable de leur zele en résistant à son armée avec toute la vigueur imaginable*, jusqu'à ce que les ordres nécessaires eussent eu le tems d'arriver de l'Espagne: chose incroyable, que la situation de ces pauvres Indiens soit (1) telle aujourd'hui, & qu'on les pousse à une extrémité si affreuse, qu'au lieu de servir le Roi, comme ils le doivent, *ils soient forcés par leur fidélité même à lui faire la guerre.*

Les troupes en question étoient déja en marche; mais elles faisoient de si petites journées, suivant l'usage des Indiens, que l'ennemi auroit pu occuper

(1) Cette morale qui permet de prendre les armes dans les Indes contre le Roi, toutes les fois que ses ordres ne sont pas du goût des sujets, est très bien placée dans la bouche d'un Jésuite.

cuper toute l'étendue du pays jusqu'à Monte-Grande, avant que d'avoir vu les nôtres. Cependant *les routes* (1) *détournées* que les Espagnols prirent pour joindre les Portugais à Santa-Tecla, donnerent le tems au Capitaine Sepé de se porter en avant à la tête de cent Migueliftes qui alloient plus à la légere.

Ce Chef attaqua d'abord seize Espagnols commandés par un Cornette, qui faisoient une excursion dans la Province de Saint-Augustin pour reconnoître le pays ; il les repoussa très facilement, & il les tua tous sans en excepter un seul. Vingt autres qu'il rencontra non loin des collines chauves, appellées Mbatobi, eurent le même sort ; il n'en échappa pas un seul homme.

Ces deux actions servirent de leçon

(1) Par l'artifice d'Andoanegui.

aux Eſpagnols, pour ne plus courir le pays, autrement qu'avec de grandes forces.

Vers la fin du mois de Janvier, Sepé tomba ſur une patrouille de cinq hommes qui faiſoit partie d'un détachement nombreux; il en tua quatre, le cinquieme échappa par la vîteſſe de ſon cheval. Sepé ayant pourſuivi ce dernier juſqu'au-delà de la ſource du Rio-Guacacay, le grand détachement qui s'y étoit mis en embuſcade, profitant des bois dont cè pays eſt couvert, ſortit tout d'un coup, enveloppa le Chef Indien & ſa troupe qui étoit accourue à ſon ſecours. Sepé, qui, par la faute de ſon cheval, étoit tombé dans un foſſé que des taureaux avoient ouvert, reçut d'abord pluſieurs coups de lance, & enfin un coup de piſtolet dont il mourut.

Les Indiens voyant leur Chef tué

& eux-mêmes enveloppés, se firent jour à travers l'ennemi, & dans cette affaire, ils n'eurent qu'un homme tué & un autre blessé. Les ennemis dépouillerent d'abord Sepé, puis ils jetterent son cadavre. On a prétendu qu'ils avoient brûlé de la poudre sur le corps de ce Capitaine, & qu'ils lui avoient fait mille indignités & cruautés pendant qu'il respiroit encore. Les Indiens, fideles à l'amitié qu'ils portoient à leur Chef, & à la douleur excessive que leur causa sa mort, chercherent son cadavre avec grand soin la nuit suivante, & l'enterrerent dans un bois voisin, *sans Prêtre*, à la vérité, mais au moins avec le chant & les cérémonies sacrées accoutumées dans l'Eglise.

Les Indiens perdirent courage quand ils se virent si tôt privés de leur Capitaine, sur la valeur, la prudence & l'expérience duquel ils fondoient tou-

tes leurs eſpérances. Ils ſoutinrent encore quelques légeres eſcarmouches ſur le Rio-Guacacai juſqu'à l'entrée de la nuit. Après quoi ils ſe retirerent par la conſidération de leur petit nombre, & pour ſe conformer au conſeil que le Capitaine Sepé leur avoit donné.

Ils rapporterent un événement aſſez particulier qui étoit arrivé dans une de ces eſcarmouches. Un Portugais nommé Pinto, fils, ou petit-fils du Commandant du Fort que ſa nation avoit conſtruit nouvellement ſur la riviere de Yobi, brûlant de venger la mort de ſon pere que les Indiens avoient tué, ſe précipita au milieu d'eux avec ſon cheval. Il voulut tirer un coup de fuſil, mais ſon fuſil rata; un Lorenziſte vers qui le Portugais avoit dirigé ſon coup, paſſa violemlemmment à côté de lui, lui tira un coup de piſtolet par derriere, le ren-

versa de cheval ; & comme l'autre se relevoit & alloit se mettre en défense, il l'acheva d'un coup de lance.

L'ennemi suivit les Indiens le lendemain 8 Février, qui étoit le Dimanche après la Chandeleur ; il les contraignit à se retirer dans une forêt appellée Larga. Le lendemain les Indiens assirent leur camp sur le lac du Crocodile ou Yacarepita, entre deux fossés très profonds formés par des torrents. Pour fortifier encore davantage leur camp, & pour arrêter l'ennemi, ils commencerent à creuser un autre fossé à l'entrée du camp ; mais l'ennemi qui campoit à leur vue, ne leur permit pas de finir l'ouvrage.

Le 10 Février, les Portugais se formerent en bataille de grand matin ; les Indiens prirent les armes de leur côté, passerent le fossé, & se présenterent avec intrépidité devant l'ennemi. Il est vrai pourtant qu'ils n'étoient

pas trop bien préparés au combat ; il n'y avoit dans toute leur troupe que cinquante chevaux. La cause de cette négligence étoit la persuasion dans laquelle ils étoient faussement, qu'ainsi que la derniere expédition , celle-ci seroit encore terminée par des lettres & par des paroles , plutôt que par les armes. Quelques-uns étoient d'avis que, conformément au conseil du Chef Sepé, il falloit se retirer dans les montagnes & attendre les renforts ; mais l'avis du nouveau Chef Nicolas prévalut. Ce Chef vouloit qu'on donnât bataille , si les circonstances l'exigeoient, & qu'on ne reculât point.

Il marcha donc lui-même à la tête de ses troupes, avec Pascal, Enseigne Royal de Saint-Michel, & s'approcha des ennemis. Il leur demanda ce qu'ils vouloient aux Indiens ; ceux-ci lui répondirent que leur intention étoit d'aller dans leurs Peuplades, & que

par conſéquent ils demandoient qu'on ne leur fermât point le paſſage. Ce Chef engagea, non ſans difficulté, un Miguelifte, nommé Ferdinand, à aller trouver les Capitaines ennemis, pour leur demander le ſujet de leur arrivée. Ce Miguelifte fut conduit devant le Capitaine Général Eſpagnol. Après lui avoir expoſé toutes les tribulations que *les Peres* & ſes camarades avoient ſouffertes au péril de leur vie pour leur obéiſſance, il le pria de renoncer à ſes deſſeins, ſans quoi ſa nation ſeroit prête à combattre & à défendre des poſſeſſions qui lui appartenoient.

Le Capitaine Général, Eſpagnol & Gouverneur de la Province, répondit que lui & les ſiens étoient déterminés à avancer malgré les Indiens, juſqu'à ce qu'ils euſſent occupé toutes les Peuplades, conformément aux ordres du Roi. Il ajouta qu'il ſavoit

que trois Peres ſe trouvoient dans un petit village appartenant à la Peuplade de Saint-Michel : il dit au député d'aller trouver leſdits Jéſuites pour leur déclarer qu'ils devoient ſe rendre en perſonne chez lui, Gouverneur, avec les Chefs des Peuplades, pour ~~ſe ſoumettre à lui~~, comme à l'homme du Roi ; qu'ils euſſent à ſe conformer à cette déclaration dans l'eſpace de trois jours, par la raiſon qu'il ſavoit que ledit village n'étoit qu'à trente lieues du camp, & que par conſéquent il ne falloit que trois jours pour porter le meſſage, & pour exécuter la demande.

Fernando ſortit du camp ennemi, ou plutôt quitta l'ennemi rangé en bataille. Après avoir fait en peu de mots ſon rapport au Chef des Indiens qui attendoient la réponſe, il dirigea ſa route ſur-le-champ vers la Peuplade de Saint-Xavier, *où les trois Peres en*

question se tenoient d'office, pour être à portée, soit de prévenir les maladies des bestiaux, soit de donner les secours spirituels aux soldats Indiens qui alloient combattre.

Comme Fernando ne s'étoit point arrêté parmi les troupes, celles-ci en conçurent des soupçons; ce qui est d'autant moins étonnant, que l'esprit d'une soldatesque licencieuse & mal disciplinée se porte aisément à des extrémités; les Chefs mêmes des autres Peuplades interprétèrent mal le message de Fernando, & n'imaginerent pas moins que des trahisons de la part des Peres & des Miguelistes.

Quatre Indiens, je ne sais de quelle Peuplade, se réunirent donc & suivirent à cheval Fernando. Après l'avoir atteint, ils lui mirent l'épée sur la gorge: il eut de la peine à se sauver de leurs mains par ses prieres. Il ne joignit *les Peres qui avoient déja passé*

les montagnes, que quatre jours après & non ſans de grandes difficultés. Il raconta dans la Peuplade de S. Jacques avec beaucoup de ſincérité les dangers qu'il avoit courus, & que la renommée exagéroit ſuivant ſa coutume.

Mais pendant que Fernando couroit les plus grands riſques parmi les ſiens, l'ennemi porta un coup funeſte à l'armée des Indiens; car à peine cet exprès eut-il quitté l'ennemi, que celui-ci prit les armes, fit ſerrer les lignes, & placer le canon ſur le front de l'armée. Quatre Officiers à cheval s'avancerent & crierent aux Indiens de ſe retirer pour faire place à l'armée combinée qui vouloit continuer ſa marche; ils aſſurerent qu'ils n'étoient pas altérés de ſang, mais qu'il demandoient ſeulement la liberté du paſſage.

Cette déclaration publique en impoſa à la ſimplicité du peuple Indien;

les uns se disposerent à la retraite, d'autres se retirerent effectivement; mais d'autres qui étoient les plus magnanimes & les plus sensés, insisterent pour qu'on ne cédât pas. Ils représenterent que ce n'étoit pas le moment de reculer; mais qu'il falloit plutôt employer toutes les forces que l'on avoit, & qu'il valoit mieux mourir les armes à la main que de fuir. Dans ce désordre, & dans ce manque de subordination par lequel les Indiens pechent communément, les uns se retiroient, les autres ne bougeoient pas: un de ces derniers tira un coup de fusil duquel il renversa un des quatre Officiers qui s'étoient avancés. Sur quoi les Espagnols, après avoir donné le signal du combat, firent jouer leur artillerie chargée de mitraille qui fit peu d'effet; car les Indiens n'eurent pas si-tôt entendu le premier coup de canon, qu'ils se cacherent dans les

foſſés ; d'autres combattirent, d'autres enfin ſe retirerent.

La Cavalerie ennemie ayant remarqué que les Indiens étoient partagés en trois corps, fit un mouvement très prompt, par lequel elle ſe mit entre ceux qui combattoient & ceux qui ſe retiroient ; une partie tomba ſur ces derniers, les mit en fuite & les tailla en pieces ; l'autre partie, ſoutenue de l'Infanterie, prit les combattans revers & les maſſacra ſans miſéricorde. Le Général ennemi eut de la peine à arrêter le carnage ; cent cinquante Indiens furent faits priſonniers : on eſtima le nombre des tués qui étoient diſperſés dans la campagne à ſix cents ; les autres ſe ſauverent (1).

Il n'étoit pas étonnant que les Indiens fuſſent vaincus, & la victoire

(1) Ce combat ſe paſſa à Caibaté le 10 Février 1756.

des Espagnols n'avoit pas de quoi les enorgueillir ; car si les Espagnols qui formoient un corps de trois mille hommes bien armés & bien exercés, avoient succombé contre treize cents Indiens, dont une grande partie n'étoient armés que d'arcs & de fleches, de frondes & de lances, qui ne pouvoient souffrir aucune discipline & ne reconnoissoient des Chefs que pour le nom, cet événement auroit flétri pour jamais la réputation de l'Espagne.

Les Espagnols ternirent cette victoire par leurs cruautés ordinaires; & pour que cette guerre fût accompagnée de tous les excès possibles de barbarie & de férocité, ils abattirent tout ce que la flamme avoit laissé sur pied, & le soir ils parcoururent le champ de bataille, perçant à coups de lances les cadavres des Indiens morts. Au moins est-ce là ce qui nous fut

rapporté par les Iudiens. Les Espagnols s'éloignerent de cet endroit à cause de la mauvaise odeur que répandoient les corps morts.

Le premier des fuyards qui arriva le lendemain de notre côté, fut un Cacique Migueliste, nommé Barnabas Parabé. *Il avoit traversé les montagnes* en grande hâte pour nous apporter une si douloureuse nouvelle. Il la répandit dans les premieres Peuplades par où il passa, & elle fut sue dès le matin dans celle de Saint-Xavier. On débitoit par-tout que tous les Indiens étoient tués, & qu'il ne s'en étoit sauvé que très peu. Deux autres Caciques qui arriverent, en apporterent la confirmation. *Les Peres* & les Habitans furent *à cette nouvelle dans la plus grande consternation ;* & comme la renommée, qui est toujours trompeuse, sur-tout quand la crainte est de la partie, annonça qu'un dé-

tachement ennemi qui menoit avec lui deux pieces de canon, & dont le but étoit d'enlever de force les Peres, avoit déja paru ſur les bords de la riviere Ibicuy, éloignée de ſix ou ſept lieues de la Peuplade, les Peres & les Indiens réſolurent d'éviter l'ennemi; en conſéquence ils ſe préparerent à abandonner la ville & à brûler tout ce que, faute de tems & de chariots, ils ne pouvoient pas emporter. Les habitans raſſemblerent à la hâte tous leurs meubles & les chargerent ſur des voitures; ils firent monter leurs femmes & leurs enfans ſur les chevaux qui étoient reſtés, & ſe mirent en chemin pour gagner les montagnes.

La veille de ce départ, le feu avoit réduit en cendres l'Egliſe & la maiſon curiale, de ſorte que le Curé ſe vit obligé de camper ſous une tente. Ce Curé, déſeſpérant de faire partir une grande voiture chargée, à cauſe de ſa

pesanteur, fit enterrer ce qu'il ne pouvoit pas emporter, entr'autres deux grandes marmites de cuivre, six ou sept cloches, une trentaine de fusils qu'il avoit sauvés du feu, & un coffre plein d'ustensiles de fer. On enterra les marmites dans le bois voisin & le reste ~~dans le jardin, & même~~ à l'endroit où couchoit le Curé. Ce jour-là, *étoient arrivés les Jésuites* (1), *Confesseurs des soldats.* Après que tous les habitans eurent quitté leurs maisons, on mit le feu à la Bourgade; peu après les Jésuites monterent à cheval & suivirent les habitans.

On arriva à la forêt qui s'étend dans les montagnes, vers le coucher du soleil; & comme on pressoit la marche pour éviter l'ennemi, on tenta de la traverser sur-le-champ : mais la diffi-

(1) Le Pere Journaliste étoit de ce nombre.

culté des chemins ne permit pas que tout le monde passât. Une partie resta à l'entrée de la forêt, une autre campa dans les plaines sur le haut des montagnes. *Les Peres marcherent la nuit au milieu de tigres & de pantheres d'une taille prodigieuse*, & atteignirent enfin la Peuplade qui étoit de l'autre côté de la forêt. Le lendemain toute la troupe arriva sans avoir souffert de perte. Les Peres pousserent jusqu'à la Peuplade de S. Jacques, résolus d'y rester en attendant que l'on eût des avis certains de la défaite de l'armée Indienne & des rapports ultérieurs des mouvemens & des desseins de l'ennemi.

Le lendemain de grand matin, arriverent soixante Paulistes qui venoient un peu tard amener des secours, & avec eux étoient quelques Luisistes. Ils étoient arrivés à cheval & en bon ordre. Ils mirent pied à terre

près de la Chapelle ; ils paroiſſoient enflammés de colere. Ayant trouvé trois Peres (car c'étoit aux Peres qu'ils vouloient parler) à la porte de la Chapelle, ils les aborderent d'un ton impérieux & courroucé, & ils leur dirent que les terres qu'ils habitoient, étoient à eux & à leurs nationaux, & non pas aux Peres ; que ceux-ci par conſéquent n'avoient aucun droit d'en diſpoſer & de les donner, ſur-tout à des ennemis. Ils ajouterent qu'une lettre qu'ils avoient interceptée ſur l'ennemi, leur avoit fait connoître *que les Peres s'entendoient avec l'ennemi, & qu'ils vouloient lui livrer leurs terres*. Ils leur ſignifierent donc qu'ils euſſent à retourner ſur-le-champ dans la Peuplade.

Comme le Lieutenant des Pauliſtes déclamoit avec tant d'inſolence, & qu'un autre jeune homme ſe mit à dire aux Peres des choſes encore plus for-

tes, quelques Migueliſtes qui ſervoient de gardes aux Jéſuites, & qui s'étoient approchés de la porte & de l'enclos de la Chapelle, indignés de l'inſolence avec laquelle les Pauliſtes parloient aux Jéſuites, ſe jetterent avec une témérité inſenſée, la lance à la main, ſur trois ſoldats de cette Peuplade pour les écarter.

Un des Peres voyant ce qui ſe paſſoit, ſe mit au devant des lances & s'en ſaiſit; après quoi il parla aux Migueliſtes d'un ton très impoſant & très animé, & les força à ſe retirer.

Tous les *Cuiſiniers* & tous les domeſtiques étoient ſortis armés; mais le tumulte ceſſa bientôt, & tout fut appaiſé.

Les Peres réprimanderent les Pauliſtes avec beaucoup de modération, après leur avoir démontré la fauſſeté de leurs imputations au ſujet de la

lettre; mais les Paulistes en rapporterent toutes les circonstances, ils dirent ce que cette lettre contenoit, qui en étoit l'auteur, & où elle avoit été trouvée, en citant les témoins.

Un certain Luisiste se presenta & soutint à la face de tout le monde qu'il avoit intercepté cette lettre, qu'il l'avoit lue & comprise, & qu'il l'avoit envoyée à son Chef. Comme on lui demanda ce qu'il avoit vu dans cette lettre; » J'ai vu, dit-il, que l'on » demandoit du raisin sec, des pois » & des feves pour le compte des Gé» néraux ennemis dont j'ai trouvé les » noms exprimés dans la lettre «. On lui fit voir *qu'il avoit mal entendu cette lettre*. Elle étoit du Curé de Saint-Michel qui avoit demandé des légumes pour sa cuisine & pour celle de ses compagnons, & qui avoit inséré le nom des Généraux ennemis *pour*

faire ſavoir par-là aux autres Peres que les Gouverneurs des Provinces ſe trouvoient à l'armée.

Tous ces mouvemens s'appaiſerent enfin, & les Chefs des Pauliſtes, après avoir pris congé des Peres & des Migueliſtes qui leur paroiſſoient tous également ſuſpects, ſe rendirent avec leurs troupes dans leur camp qui étoit depuis deux jours ſur le ruiſſeau qui couloit au pied de la Bourgade.

Le ſoir quand les Peres crurent que la tranquillité étoit parfaitement rétablie, il s'éleva de nouveaux troubles par l'arrivée de vingt Luiſiſtes & de quelques ſoldats des autres Peuplades, qui étoient des débris de l'armée Indienne. Ces troupes deſcendirent de cheval devant la Chapelle de Saint Jacques, y firent leurs prieres, chanterent & célébrerent un ſervice pour ceux qui étoient morts dans le combat. Un des leurs prononça auſſi

à cette occaſion une Oraiſon funebre. Sortis de là ils traiterent les Peres avec tant de mépris & tant de marques d'indignation, qu'ils ne les ſaluerent même pas, & qu'ils ne répondirent que deux mots au Curé qui leur avoit adreſſé la parole. Ils camperent derriere le jardin de Pêchers appartenant à la maiſon du Curé. Un inſtant après ils ſe répandirent dans le jardin, & mangerent tous les fruits dont les arbres étoient chargés. Les Peres n'oſoient pas ſouffler : la ſeule choſe qu'ils firent pour empêcher que la fureur de cette troupe de laquelle on ignoroit la cauſe, ne s'étendît plus loin, fut de faire veiller pendant la nuit les Migueliſtes qui leur ſervoient de garde à la porte de la Chapelle. La nuit ſe paſſa tranquillement : le lendemain les Jéſuites jugeant, après de mures réflexions, qu'il valoit mieux céder à la fureur effrenée de ces trou-

pes, prirent le parti de monter à cheval dès le point du jour, & de se retirer du côté des Peuplades ; ils poussèrent ce jour-là jusqu'au village de S. Joseph.

Ils y trouverent un corps de Miguelistes qui marchoit au secours des leurs. Instruits de la défaite de leurs compatriotes , & épouvantés par de faux bruits , qui portoient que l'ennemi étoit déja maître des montagnes, ces gens ne savoient quel parti prendre. Le Chef de ce corps qui étoit le Lieutenant de la Peuplade , n'eut pas plutôt appris cette derniere nouvelle , qu'il retourna à la hâte dans la nuit même à la Peuplade , & qu'il ordonna à tous les habitans de prendre la fuite. Il effraya par la même nouvelle différens corps qui arrivoient des autres Peuplades, & il répandit parmi eux une terreur panique ; de sorte que plusieurs de ceux qui composoient

ces corps retournerent dans leurs Peuplades.

Mais quand on ſut que la nouvelle étoit fauſſe, les Chefs déciderent qu'on attendroit l'ennemi en-deçà des montagnes ; que quand il auroit paſſé la forêt, on lui livreroit bataille à la vue des Peuplades, & qu'elle dureroit juſqu'à ce qu'il ne reſtât plus de combattans. De cette maniere les Peuplades revinrent de leur frayeur & reprirent courage.

L'ennemi ne ſe porta pas ſur les montagnes des Migueliſtes ; au contraire il dirigea ſa route à l'Eſt ſur les terres des Luiſiſtes. En conſéquence les Migueliſtes changerent auſſi leurs diſpoſitions ; ils traverſerent la forêt & ſe poſterent à ſon entrée, & de là ils envoyerent de tous côtés des batteurs d'eſtrade qui devoient épier les moindres mouvemens de l'ennemi.

Dans ces entrefaites, ſe raſſemble-

rent de nouvelles troupes en assez grand nombre. Mandées & attendues depuis longtems, elles avoient interrompu leur marche à la nouvelle de la perte de la bataille, & sur le bruit de l'approche de l'ennemi; mais ayant reçu de nouveaux messages, elles se hâterent d'arriver. Les Guanoas, alliés Gentils, arriverent les premiers au nombre de cent trente sur le champ de bataille, peu de tems après le combat. Ils verserent des larmes à la vue de tant de cadavres dont la terre étoit jonchée. Les troupes de Saint-Thomas arriverent après les Guanoas, & après elles, celles de Saint-Borgia, qui furent suivies par celles de toutes les Peuplades de l'Uruguay; il n'y avoit que celles de Saint-Joseph & de Saint Charles qui n'y eussent pas envoyé. On espéroit que ces troupes réunies qui formoient un corps de quatre mille hommes, rétabliroient les af-

faires des Indiens ; mais les désunions domestiques dissiperent ces forces avant qu'elles fussent entiérement assemblées.

Les premiers qui quitterent la partie, furent les Borgistes : on ne sait pas si le spectacle horrible du champ de bataille & des monceaux de morts, ou bien quelques propos lâchés, peut-être à cause qu'ils n'étoient arrivés qu'après que l'orage fut passé, leur firent prendre ce parti. Les Thomistes retournerent aussi chez eux au sujet de quelque différend. On leur imputa d'avoir assassiné un Indien de considération d'entre les Miguelistes, qui tout d'un coup avoit disparu.

Ceux de Saint-Angel qui étoient sortis de leurs Peuplades pleins de fureur, tomberent sur les Miguelistes qu'ils rencontrerent en chemin, & leur enleverent leurs armes & leurs bestiaux, pour se venger, disoient-ils.

de ce qu'un si grand nombre de leurs compatriotes avoit été massacré sur leurs terres. Après cela ils se posterent auprès de la montagne à l'endroit où avoit été la Bourgade brûlée depuis peu, & ils ne voulurent point bouger de ce lieu malgré les instances réitérées qu'on leur fit de se joindre aux autres troupes près de Sainte-Catherine. Ils détruisirent tout ce qu'ils y trouverent, même les troupeaux de moutons, abattirent la maison du Curé qui étoit toute neuve, & qui, comme elle étoit bâtie en tuiles & en briques, n'avoit pas été endommagée par le feu, & ils déterrerent & mirent en pieces ce qu'on avoit enterré. Les Miguelistes outrés de cette conduite des Angélistes, prirent querelle avec eux, quand ils s'en retournerent, voyant que tout le monde avoit pris le parti de la retraite. Des paroles on en vint aux coups; les Mi-

gueliſtes qui étoient à cheval, paſſerent ſur le corps des Angéliſtes, qui n'étoit compoſés que d'Infanterie. Il y eut quelques hommes bleſſés de part & d'autre dans cette affaire, qui n'eut pourtant pas d'autres ſuites.

Les Juaniſtes, les Luiſiſtes & les Laurenſiſtes, gagnerent en diligence la gorge de leurs montagnes par où il falloit paſſer pour arriver ſur leurs terres, par la raiſon que l'ennemi avoit pris ce chemin-là, comme nous l'avons dit plus haut. Le Chef des Conceptioniſtes, après avoir fait enterrer les morts, ſe retira dans ſes habitations; les Nicolaïſtes & tous les autres en firent autant.

Pendant que les Indiens faiſoient la guerre avec ſi peu de ſuccès contre l'ennemi, les nouvelles qui venoient d'Europe, étoient bien plus fâcheuſes encore. Mais avant que d'entrer dans le détail des lettres, écrits & ordon-

nances, je vais dire un mot de la lettre que l'ennemi envoya de ſon camp dans les Peuplades des Indiens. L'ennemi qui avoit pris ſon camp ſur les terres des Luiſiſtes au bord de la riviere Guacacay, après avoir enlevé de cette Peuplade tous les beſtiaux que la guerre avoit épargnés, en fit paſſer une partie dans les Provinces Portugaiſes, & garda l'autre partie pour ſa ſubſiſtance; après quoi il renvoya des priſonniers de chaque Peuplade chez eux pour porter à leurs habitations reſpectives une lettre écrite en Eſpagnol & en Guaranis. Il vantoit dans cette lettre la clémence qu'il avoit montrée, ſur-tout par ſon attention à ſoigner les bleſſés, & par la lenteur de ſa marche; il reprochoit aux Indiens leur barbarie, cauſe de tant de maſſacres, & l'inſenſibilité avec laquelle ils avoient regardé la défaite de leurs compatriotes & les

gémiſſemens des veuves & des orphelins ; il ajoutoit que s'ils ne ſe préſentoient devant lui au plus vîte avec leurs Magiſtrats & leurs Curés pour demander pardon, ils ſeroient punis des peines les plus rigoureuſes, & même du dernier ſupplice. Quelques Peuplades reçurent cette lettre directement de ceux qui en étoient chargés. Elle parvint à d'autres par la voie de cette même Peuplade ; mais elle ne fit aucun effet, & perſonne ne jugea à propos d'y répondre.

Le Gouverneur de Buenos-Ayres expédia dans le même tems les derniers ordres qu'on diſoit avoir été apportés par un vaiſſeau au mois de Février. Ces ordres portoient que le Roi ayant entendu les rapports & examiné les preuves de cette affaire, Sa Majeſté étoit pleinement perſuadée que les Jéſuites étoient les ſeuls auteurs de la réſiſtance des Indiens, &

que c'étoit à eux par conſéquent à travailler à ce que le traité des limites fût mis en exécution dans tous ſes points & ſans reſtriction.

Le Marquis de Valdelyrios écrivit au Provincial une lettre dans laquelle, après lui avoir détaillé tout ce qui vient d'être dit, il défendit expreſſément toute eſpece d'appel pour l'avenir, & il ordonna au Provincial lui-même de ſe rendre dans les Miſſions pour terminer les différends. Il déclara les Peres, en cas de déſobéiſſance, coupables de crime de Leſe-Majeſté, & il leur annonça qu'ils ſeroient punis ſuivant les loix civiles & eccléſiaſtiques, conformément à l'énormité de leur crime.

Notre Commiſſaire (1) *renouvella également toutes les cenſures, tous les ordres & toutes les menaces dont il a*

(1) Le Pere Altamirano.

été fait mention tant de fois. Il étoit dit d'ailleurs, que le Confesseur du Roi, quoiqu'il fût traité avec distinction en public, avoit été fortement réprimandé par Sa Majesté en particulier, & que toute la Société avoit encouru la disgrace du Roi ; que le mois de Mai prochain il arriveroit mille hommes de troupes réglées qui seroient suivies d'autant d'autres troupes qu'il en faudroit pour terminer la guerre ; que les Généraux avoient des ordres très positifs de la pousser avec vigueur, de prendre des quartiers d'hiver & de fortifier leur camp en cas que la difficulté des chemins les empêchât de poursuivre leur entreprise sans interruption, en attendant que les renforts arrivassent.

On eut connoissance en même tems dans les Peuplades, d'une lettre du Provincial, par laquelle il renouvelloit ses exhortations & ses ordres, & d'un

d'un autre qui servit de réponse au Marquis de Valdelyrios, où le Provincial dit à ce dernier, qu'il avoit compris toutes ses intentions, *& entr'autres, que toute voie d'appel au Roi étoit fermée, mais qu'il s'adresseroit avec d'autant plus de confiance au Roi du ciel, dont chacun approchoit sans que personne pût en empêcher.* Il s'excusa dans cette même lettre de faire le voyage qui lui étoit ordonné, à cause de l'état critique & même dangereux de sa santé ; il assura le Marquis qu'il renouvelleroit tous les ordres antérieurs, & qu'il useroit de toute son autorité sur les Peres : mais il ajoutoit en même tems, qu'il prévoyoit d'avance que *toutes ces mesures ne serviroient de rien, parcequ'il savoit que ni lui, ni les autres Peres n'avoient aucun empire sur les volontés des Indiens qui étoient si diverses, & ne s'accordoient que dans leur amour de*

la liberté ; qu'il pourroit espérer du succès, si toutes les volontés des Indiens étoient renfermées dans la sienne, comme celle de tous les descendants d'Adam l'étoient dans celle de leur pere commun, ou comme celles des Missionnaires sont réunies dans la sainte obéissance ; mais que cela n'étant pas, il n'avoit aucun espoir de réussir.

Il pria enfin le Marquis de Valdelyrios de lui indiquer quelque bon expédient pour parvenir à la fin desirée, & il lui proposa d'envoyer l'Evêque pour faire la visite de ce pays, ajoutant que si ce Prélat usoit de son autorité & employoit la douceur, il parviendroit peut-être à persuader les Indiens. Tous ces écrits se répandirent dans les Peuplades affligées. Il est vrai que leur publication fut suivie de quelques troubles, par la raison qu'on y insistoit à forcer les Peres d'abandonner les Indiens, & de se sau-

ver, ce qui leur étoit absolument impossible.

Ces ordres, qui n'étoient pas moins rigoureux & iniques qu'inattendus, abattirent le courage de toute la Province, & firent des impressions bien différentes sur les esprits. Les uns s'opiniâtrerent de plus en plus; d'autres, cédant aux exhortations & aux instances des Peres, résolurent de se soumettre. Les Luisistes, les Laurencistes & les Angélistes ramassoient déja leurs effets. Les deux lettres que le Gouverneur du Royaume, qui étoit en même tems le Capitaine Général de l'armée, avoit adressées aux Peuplades, & qui étoient de la même teneur que les autres, n'avoient pas peu contribué à faire prendre aux Indiens cette résolution.

Le Gouverneur flattoit les Indiens dans cette lettre, en leur donnant le nom de freres & d'amis: il leur disoit

qu'ils avoient été séduits par de mauvais conseils inventés par la cupidité: il les prioit de ne se fier à personne qu'à lui: il les assuroit que les Peres avoient encouru la disgrace du Roi, & qu'il avoit même renvoyé son Confesseur Jésuite; que Sa Majesté donneroit par la suite à ces mêmes Peres des marques encore plus fortes de sa colere: il leur disoit enfin de s'en rapporter absolument à son amitié & à sa bonne foi, les assurant que s'ils se soumettoient de bonne grace aux volontés du Roi, ils recevroient de meilleures conditions qu'ils n'oseroient espérer.

Il reprocha au contraire aux Jésuites le sang des Indiens qui avoit été répandu: il leur dit que, quoiqu'ils sussent bien obliger les Indiens par des coups de bâton à faire tout ce qu'ils exigeoient d'eux, ils ne s'étoient trouvés en défaut à cet égard, que sur les

points qui avoient intereſſé le ſervice de Sa Majeſté, & où il s'étoit agi de montrer leur zele & leur fidélité. Il leur déclara qu'ils pouvoient encore eſpérer leur pardon de la clémence du Roi, s'ils engageoient les Indiens à ſe ſoumettre, & s'ils ſe préſentoient en perſonne devant lui Gouverneur, en qualité de ſupplians, avec toute la Nobleſſe Indienne, & tous les Chefs; il les menaça enfin, en cas de déſobéiſſance, de changer tout-à-coup ſes meſures, &c.

Les Luiſiſtes envoyerent, les premiers, au Général & Gouverneur, des Députés avec des lettres par leſquelles ils annoncerent qu'ils conſentoient à l'émigration, pourvu que l'on remît en liberté leurs priſonniers, & qu'on leur aſſignât des terres convenables, choſe qu'ils avoient demandée inutilement auparavant. Les Laurenciſtes refuſerent d'envoyer une pareille dé-

putation. Les Angéliſtes *avoient déja compoſé des lettres* dans le ſens de celles des Luiſiſtes, & détaché quarante hommes du côté de Saint-Xavier pour faire des chemins ; mais peu de tems après, l'opiniâtreté & les informations des autres Peuplades dérangerent ~~cet état des choſes.~~ Dix principaux habitans de la Conception qui paſſerent chez les Luiſiſtes, furent cauſe que ceux-ci ſe repentirent de s'être ſoumis. Le député que cette Peuplade avoit envoyé au Gouverneur, augmenta ſon regret par le rapport qu'il lui fit du réſultat de ſa miſſion. Il avoit été piqué de l'air froid dont le Gouverneur l'avoit reçu & du refus qu'il lui avoit fait de remettre les priſonniers en liberté ; il n'avoit pas été moins indigné de ce que la réponſe n'avoit pas été adreſſée aux Indiens, mais au Curé, & de ce qu'elle étoit très ſeche. Le Gouverneur

lui dit, que par cette façon d'agir il ne méritoit pas d'éprouver la clémence du Roi ; que le ſeul moyen qu'on avoit déja inſinué tant de fois inutilement aux Indiens, étoit que le Curé ſe préſentât lui-même avec les ſiens devant le Gouverneur, *au lieu de lui envoyer des lettres.*

Les Indiens entrant donc dans les raiſons & dans l'indignation de leur député, leverent un nouveau corps de troupes de quatre cents hommes pour réſiſter à l'ennemi.

Les Laurenciſtes changerent auſſi leur réſolution, ou au moins en differerent l'exécution ſur les inſinuations de leurs ſoldats qui avoient échappé du dernier combat. Les Angéliſtes ayant enlevé au Courier ſes lettres au paſſage de Rio-Ivi où les Chefs Militaires bâtiſſoient dans ce tems-là un Fort, entrerent à main armée dans

la Bourgade, & demanderent le principal Chef pour le chaſſer.

Ces troubles ſe ſont pourtant appaiſés ſans avoir eu d'autres ſuites ; on força ſeulement les ouvriers qui travailloient aux chemins à ceſſer cet ouvrage. On leva donc de nouvelles troupes dans toutes les Peuplades, & on les mit en état de paroître devant l'ennemi.

Pendant que ces événemens ſe paſſerent dans les Peuplades, l'ennemi travailla à ſe frayer un chemin à travers les montagnes & les bois, pour arriver ſur les terres des Luiſiſtes. La réſiſtance des Indiens n'eut point d'effet ; il y eut cependant quelques eſcarmouches, dans l'une deſquelles les Indiens furent délogés par le feu ennemi d'un petit bois où ils s'étoient retranchés. Une autre fois un Laurenciſte à cheval ſe jetta à corps perdu,

avec une hardiesse qui étonna tous ses camarades, sur un gros d'ennemis qui faisoient mine de vouloir entrer dans la forêt : les ennemis, après avoir ouvert leurs rangs pour le laisser passer, tirerent tous sur lui; mais il rejoignit les siens sans avoir reçu aucun mal.

Comme très peu d'Indiens disputoient le passage, l'ennemi le força, quoiqu'il fût très difficile : enfin il occupa la forêt; & les Cavaliers après avoir vaincu les difficultés des chemins escarpés & des hauteurs, se posterent sur les bords de la forêt, ce qui permit à l'Infanterie de les suivre.

L'ennemi après avoir pourvu à sa sureté, entreprit un travail bien pénible : il fit sauter les rochers les plus durs par le moyen de la poudre : il démonta les chariots, & fit monter les roues à l'aide des grues. Les In-

diens prisonniers & les Negres employerent un mois & plus pour transporter les parties en les chargeant sur leurs épaules. Toute l'armée ennemie eut passé de cette maniere à la fin de la semaine de Pâques, & campa auprès du village de Saint-Martin. Ce fut là que les Miguelistes lui remirent *deux lettres* (1), dans lesquelles ils protesterent qu'ils n'abandonneroient jamais leur pays, mais qu'ils résisteroient tant qu'il leur seroit possible. Ces lettres ne firent pas beaucoup d'impression, & on leur signifia qu'ils feroient bien d'imiter l'exemple des Luisistes; & quoique les troupes tirées de Santa-Fé & des autres villes

(1) Toutes ces lettres étoient écrites par les Peres, quoiqu'il leur eût été défendu d'en écrire, & qu'on leur eût ordonné de se rendre avec leurs Indiens auprès du Général Espagnol.

Eſpagnoles, aſſuraſſent qu'elles marchoient malgré elles, elles ne pouvoient pas ſe refuſer aux ordres des deux Gouverneurs.

L'armée combinée leva ſon camp le Dimanche après Pâques, & avança par une marche très lente du côté des Peuplades. Elle atteignit le village de Saint-Bernard de la Peuplade de S. Angelo le ſecond Dimanche, ayant mis huit jours pour faire le chemin d'une journée. L'armée des Indiens s'étoit cachée dans les environs par les conſeils des Gentils Guanoas & Minuanes leurs alliés.

L'ennemi quitta le camp de Saint-Bernard le 3 Mai pour remonter vers la ſource de la riviere d'Ibabiyu. Il fut arrêté tout-d'un-coup dans ſa marche à la vue du village de Saint-Ignace, dans le pays des Migueliſtes, par l'attaque de deux mille Indiens qui ſortirent de leur embuſcade. Leur

ordre de bataille formoit une demi-lune : l'Infanterie se posta sur les hauteurs opposées à l'ennemi, tandis que leur Cavalerie, conduite par les Chefs des Gentils, fondit au grand galop sur les troupes combinées. L'ennemi voyant cette manœuvre des Indiens, leur opposa une espece de boulevard, qu'il forma en rassemblant tout aussi-tôt ses chariots en forme circulaire, après quoi il déploya ses troupes. Ce combat, qui n'étoit rien moins que réglé, parceque l'artillerie ennemie obligeoit les Indiens de se tenir à l'écart, dura jusqu'au soir. Il y eut plusieurs Espagnols tués ; du côté des Indiens, le nombre des tués fut de huit, savoir, six Angélistes, un Nicolaïste & un Migueliste.

Le lendemain de très grand matin, les Indiens s'approcherent du camp ennemi fortifié par les chariots. Il est à présumer que s'ils avoient gardé le

ſilence juſqu'à la fin, leur entrepriſe auroit eu le ſuccès deſiré. Mais au moment d'arriver, ils pouſſerent des cris, ce qui réveilla l'ennemi & lui donna le tems de prendre les armes. On ſe harcela encore toute la journée du lendemain ſans effet. Ceux de Santa-Cruz enleverent à l'ennemi une troupe de chevaux, dont ils tuerent les gardiens au nombre de trois. Un Gentil fut tué ce jour-là du côté des Indiens.

Les Indiens qui comptoient recommencer leurs attaques le 5 Mai, trompés la nuit d'auparavant par un ſtratagême de l'ennemi, qui feignit de vouloir ſe retirer, ſe diſperſerent dans les chemins par où il devoit repaſſer, & occuperent les différens poſtes; mais l'ennemi dirigea tout-d'un-coup ſa route dans le plus grand ordre du côté des Peuplades. Les Indiens, frappés de cet événement, re-

vinrent ſur leurs pas par des chemins abrégés connus d'eux ſeuls, & ſe poſterent ſur le paſſage du ruiſſeau nommé Chuniebi, qui n'eſt qu'à cinq lieues de la Bourgade de S. Michel. Ils fortifierent avec des paliſſades l'endroit où la riviere eſt guéable, firent venir de la Bourgade deux canons de fer, firent dans le moment cinq autres canons d'un bois dur, nommé par les Eſpagnols Tayibo, & Tayi par les Indiens; après quoi les Migueliſtes reſterent pour défendre le paſſage. Les autres Indiens ſe diſperſerent dans leurs Peuplades, pour avoir ſoin, diſoient-ils, de mettre leurs femmes & leurs enfans en ſureté.

L'ennemi fit halte au village d'Ibiena, & y reſta les quatre jours ſuivans, en partie à cauſe de la pluie, en partie pour d'autres raiſons. Mais malgré ſa proximité, les Indiens ne purent pas ſe déterminer à ſauver leurs

effets. Les Migueliſtes réſolurent cependant le matin de tranſporter les choſes les plus précieuſes de leur Egliſe du côté du ruiſſeau Pyratini, dans une Chapelle d'une ancienne Bourgade. *On perſuada* à cette occaſion la même choſe aux Laurenciſtes, puis aux Juaniſtes, & enfin aux Angéliſtes. Il eſt vrai que cette opération ſe fit très lentement, & que le lieu de ſureté n'étoit pas éloigné de plus de deux lieues.

Le 10 Mai l'ennemi s'approcha de la riviere. Les Indiens le ſaluerent avec du canon qui étoit caché dans le bois. Il perdit dans cette affaire ſoixante-quatre hommes, y compris ceux que les Gentils Guanoas lui tuerent en le harcelant. Malgré cette perte, il pénétra, & chaſſa ceux qui avoient gardé les bords de la riviere.

Quelques Nicolaïſtes & d'autres ſoldats entrerent le 11 dans la Bour-

gade de Saint-Michel. Ils en firent ſortir les femmes & les enfans, qui prirent tous la route de la riviere de Pyratini.

L'ennemi s'étant avancé le 12 juſqu'aux carrieres, éloignées de trois lieues ſeulement de Saint-Michel; *les trois Peres qui y étoient, ſe retirerent* auſſi du côté de la riviere, ſans rien emporter de leurs effets qu'ils avoient enfouis auparavant dans différens endroits. Ils en agirent de la ſorte, parcequ'ils n'avoient ni bœufs ni chevaux pour faire tirer leurs chariots.

Il arriva de là que les ſoldats des autres Peuplades, & en particulier les Nicolaïſtes, les Angéliſtes & les Thomiſtes, pillerent, peu après le départ des Peres, tout ce qui étoit reſté, & entr'autres les vivres. Ils enfoncerent les portes de la maiſon des Jéſuites, ils maltraiterent le portier; & après avoir pillé la maiſon, ils y mirent le

feu,

feu, qui ayant gagné le toit, leur découvrit encore bien des choses cachées dans les greniers, & qui devinrent la proie des Indiens. Le feu fut mis après cela à la Bourgade, mais la forte pluie qui tomba la nuit arrêta le progrès des flammes. La maison des Jésuites fut réduite entiérement en cendres ; le feu épargna seulement l'Eglise, soit que son saint Patron veillât sur elle, soit que ses murailles très hautes & bâties en pierres, l'en eussent garantie.

Les Peres passerent toute la nuit dehors avec le peuple par une pluie très abondante. On ne leur porta leurs tentes que le lendemain Jeudi 13 de Mai. Les Religieuses qu'on avoit laissées dans leur couvent, voyant les flammes, frapperent tant à leurs portes, que le peuple les leur ouvrit. Les Angélistes les emmenerent

avec eux dans leur Peuplade. Les habitans des autres Peuplades, avertis de leur propre danger par les malheurs qui affligeoient leurs Nationaux, travaillerent sérieusement & avec chaleur à mettre leurs effets en sureté.

Nota. *La prise du poste de Saint-Laurent où étoit le Pere Thadée Ennis, empêcha la continuation de ce Journal, qui fut saisi avec les autres papiers qui ont servi à la composition du présent ouvrage.*

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE II.

Des arrangemens qu'il convient de prendre à l'égard des Peres, des Colleges & des pays au Sud de la Riviere de la Plata pour le bien du service de la Monarchie & de la Religion, & pour le plus grand bonheur de l'Espagne.

Fin de la Table des Chapitres.

LE

TABLE
DES LIVRES ET CHAPITRES
Contenus dans le troisieme Volume.

TROISIEME PARTIE:

Avantages considérables que l'Espagne peut tirer de la découverte de cette Royauté Jésuitique, en mettant & ce Royaume & les Peres Jésuites ses Souverains, sur le pied où ils doivent être.

LIVRE PREMIER.

Ce qu'il faut faire pour que les Indiens & les pays au Nord du Rio de la Plata, rendent à l'Espagne des richesses immenses, & que Dieu y soit servi plus glorieusement.